

NOTES
SUR UN PELERINAGE
EN TERRE SAINTE

22 AVRIL - 7 MAI 1967

TABLE DES MATIERES

<u>Avant-propos</u>		
<u>Samedi 22 avril</u>	- Orly - Milan - Beyrouth	1
<u>Dimanche 23 avril</u>	- Beyrouth-Notre Dame du Liban - - Byblos - Baalbek - Damas	4
<u>Lundi 24 avril</u>	- Damas - Djérash - Amman	10
<u>Mardi 25 avril</u>	- Amman - Mont Nébo - Mer Morte - - Oumrân - Jéricho - Jérusalem	17
<u>Mercredi 26 avril</u>	- Jérusalem	26
<u>Jeudi 27 avril</u>	- Jérusalem	33
<u>Vendredi 28 avril</u>	- Jérusalem	39
<u>Samedi 29 avril</u>	- El Bira - Béthel - Silo - Sichem - - Naplouse - Sébaste - Mont Garizim - - Ephraïm	44
<u>Dimanche 30 avril</u>	- Jérusalem - Béthanie - Hébron - - Mambré - Béthléem	51
<u>Lundi 1er mai</u>	- Jérusalem - Ein Karem	58
<u>Mardi 2 mai</u>	- Jérusalem - Jaffa - Tel Aviv - - Megghido - Nazareth	67
<u>Mercredi 3 mai</u>	- Nazareth	75
<u>Jeudi 4 mai</u>	- Nazareth - Mont Thabor - Mont des - Béatitudes - Tibériade	81
<u>Vendredi 5 mai</u>	- Tibériade - Capharnaüm - Tabgha - - Guinossar - Tibériade	85
<u>Samedi 6 mai</u>	- Tibériade - Saint Jean d'Acree - Mont - Carmel - Césarée - Nathanya	88
<u>Dimanche 7 mai</u>	Nathanya - Tel Aviv - Lod-Orly	94
<u>Postface</u>		100
<u>Exposé sur la Passion</u> , par Colette Legrand		103
<u>Noms et adresses des participants - 1964</u>		115
<u>Noms et adresses des participants - 1967</u>		116
<u>Index alphabétique</u>		119

AVANT-PROPOS

Ces pages, rédigées dans les semaines qui ont suivi immédiatement notre retour de Terre Sainte, s'efforcent de retracer jour par jour, heure par heure, notre cheminement à travers le Liban, la Syrie, la Jordanie et Israël.

Elles n'ont pour but que de situer le décor, de restituer l'atmosphère, de fixer la succession des petits événements de notre vie commune de quinze jours. On espère que chacun y reconnaîtra les lieux, les êtres, la lumière, les couleurs et les ombres, les bruits et les silences, et y revivra un peu ces moments si riches d'impressions, de découvertes, d'amitié, avec tout ce qui en faisait le pittoresque et l'insolite, et souvent la gaieté.

Mais l'essentiel est ailleurs, et je ne me sentais pas qualifié pour en témoigner.

On trouvera donc ici le cadre du pèlerinage plus que sa réalité profonde, l'enveloppe plus que le fruit.

Cette réalité, cette substance, c'est dans les bandes magnétiques enregistrées au cours des messes et des lectures, des méditations et des échanges, qu'il faudra la chercher. Les photos, les films, et ce récit, en seront le complément.

Serons-nous dignes de ce qui nous a été donné ? Que les bobines du magnétophone, aidées par l'appareil de projection et par ce fascicule, deviennent, pour nous et pour ceux auprès de qui nous pourrions témoigner, les canaux par où passera l' "eau vive" que nous sommes allés puiser là-bas, la "source d'eau jaillissant pour la vie éternelle ". (Jean, 4).

L. R.

SAMEDI 22 AVRIL
ORLY - MILAN - BEYROUTH

" Rendez-vous Orly, grand hall, porte M. "

Quelques hésitations, quelques sourires, le nom du Père d'Heilly sert de mot de passe. Autour des premiers arrivés les suivants s'agglutinent, le groupe fait boule de neige. Reconnaissances et connaissances. Who's who? On s'efforce de se remémorer les " présentations " dactylographiées reçues dans les semaines précédentes, de mettre un nom sur chaque visage et d'attribuer un visage à chaque nom. Beaucoup de cordialité, et cependant cette interrogation : qu'allons-nous devenir, nous trente-six, si différents par les nationalités, les langues, les âges, les conditions sociales, les situations familiales, les modes de vie ? Amalgame de bon ton, ou sérieuse amitié, ou communauté vraie et fraternelle ? L'avenir, en quinze jours exactement, va nous combler sur ce point. Mais n'anticipons pas.

Bien groupé, discipliné, efficace (grâce du premier jour, mais cela ne durera pas ..) notre petit troupeau se rend aux guichets d'enregistrement des bagages, reçoit ses passeports, et monte au premier étage où il assiste à la messe à l'oratoire de l'aéroport, la première des 16 messes que célébrera le Père d'Heilly au milieu de nous et avec nous.

Le repas au restaurant de l'aéroport, en cinq tables, est favorable à la continuation des travaux de repérage des visages et des noms, et à l'amorce des connaissances et des conversations.

Paulette Bardeau, de Tain, " ancienne " au premier pèlerinage, de passage à Orly, vient saluer plusieurs d'entre nous au moment où nous franchissons les contrôles de police et de douane.

Les engrenages bien huilés du transport aérien nous happent alors et commencent à tourner sans à-coups: longs couloirs vitrés comme les coursives d'un grand paquebot, escalier ,

salle d'attente, sourire de l'hôtesse, contrôle des cartes d'embarquement, aire de départ, échelle de coupée dressée au flanc du Convair Coronado des " Lebanese International Airways" qui nous absorbe, autre hôtesse même sourire, installation, agrément des voisinages qui vont permettre d'approfondir les connaissances et d'esquisser des amitiés. - " Prière de ne pas fumer - Attachez vos ceintures" - Comme un gros autocar qui chercherait son chemin, l'engin s'en va pesamment, nonchalamment, puis s'arrête en bout de piste. La tempête se déchaîne, brutale, dans les grands tuyaux d'orgue des réacteurs. Poussée - accélération - envol. Il est 14 h. 30. Appréhension du premier vol pour certaines de nos compagnes, émotion, dont on ne se lasse jamais, de s'arracher à la terre.

Un moment après, à 10.000 mètres d'altitude et par 40° de froid, le grand oiseau triangulaire, sûr de lui, presque silencieux, glisse dans l'air glacé, emportant ses 140 vies, pendant que la Terre continue de tourner lentement sous lui, avec ses milliards d'hommes incrustés dans ses plis, qui travaillent, qui dorment, qui souffrent, qui rêvent.. Et nous, où allons-nous ? quelque part où nous puissions mieux les comprendre et mieux les aimer.

Les nuages recouvrent la plus grande partie de la France, bientôt percés de quelques lucarnes par où le regard aperçoit les massifs des Alpes, déserts blancs taillés de vallées sombres. Descente rapide sur Milan, atterrissage, escale ensoleillée d'une demi-heure. Envol à nouveau. Mais la couverture de nuages s'étend maintenant à peu près uniformément sur l'Italie, la Mer Adriatique, la Mer Ionienne, la Grèce, la Mer Egée, le sud de la Turquie. Le temps de quelques conversations et des manoeuvres de plateaux du dîner, et à 21 heures, en avance d'une heure sur notre heure française, nous atterrissons à Khaldé, aéroport de Beyrouth.

" Bienvenue au Liban - Welcome to Lebanon ". Cette inscription en lettres fluorescentes nous guide vers l'aérogare, en même temps que nous sautent au visage des parfums de fleurs inconnus.

Nous échangeons des " au revoir" avec un autre pèlerinage qui partageait notre avion. Le Père Dominicain qui l'accompagne prend congé avec un " Soyez heureux !" fraternel et chaleureux.

L'autocar nous emmène directement à l'hôtel Dolphin, au bord de la mer. Bref commentaire du Père et de Pierre et Colette sur l'organisation de la journée du lendemain. Enfin nous avons la joie, avant de nous séparer, de souhaiter la fête de Georges, directeur de " Voyages-Missions", qui avait participé comme organisateur et accompagnateur au pèlerinage qui nous a précédés en 1964, et qui revient cette fois en pèlerin, avec Danielle.

DIMANCHE 23 AVRIL

BEYROUTH - NOTRE-DAME DU LIBAN - BYBLOS -
- BAALBEK - DAMAS

De Beyrouth nous ne verrons pratiquement rien: les silhouettes de quelques grands édifices sur le boulevard du bord de mer, des parcs, des vergers d'orangers parfumés, et des chantiers, dans des quartiers en pleine transformation où les petites maisons entourées de jardinets fuient devant l'offensive des immeubles en rangs serrés et des larges avenues tracées en savantes courbes.

Cette journée qui commence est en quelque sorte la préface du pèlerinage. Elle permettra de faire meilleure connaissance, de nous situer les uns par rapport aux autres, de roder le groupe. D'autre part son contenu archéologique prestigieux ajoutera la "dimension temps" à la distance faite la veille et accentuera le dépaysement, achevant de nous couper des travaux et soucis laissés derrière nous et de nous rendre disponibles à tout ce qui nous attend.

Le temps est gris et pluvieux. La route suit la côte, où la mer roule de grosses vagues vertes et blanches, et l'horizon est embrumé. Nous apercevons, à l'endroit où elle débouche sur la côte, la Nahr el Kelb, cette gorge où depuis 4000 ans tous les conquérants de passage: pharaons égyptiens, rois assyriens et mésopotamiens, capitaines grecs, empereurs romains, chefs arabes, généraux britanniques et français, ont gravé dans le rocher des inscriptions relatant leurs exploits.

Nous traversons Jouniyé, petit port de 5000 habitants. C'est tout près de là, à Anchit, qu'a séjourné Renan pendant ses travaux dans la région de Byblos, et c'est là qu'est enterrée sa soeur Henriette Psichari, sa collaboratrice, et la mère du "Centurion".

La route s'élève rapidement en lacets au flanc de la montagne, à travers les plantations de pins parasols, jusqu'à Harissa.

Notre-Dame du Liban, portée par un haut socle conique autour duquel s'enroule en spirale un sentier de pierre, domine de plus de 500 mètres, en un beau belvédère, le village de Jouniyé, les routes, les cultures de l'étroite plaine côtière, la mer dans la brume, et loin au sud le cap sur lequel Beyrouth regarde vers l'occident. Il pleut et il fait frais. Dans la chapelle qui se dissimule à l'intérieur du socle, la messe est célébrée à l'intention de Georges et Danielle.

L'autocar refait les mêmes lacets à la descente et nous mène en une demi-heure de Jouniyé à Byblos, en suivant la côte où notre guide nous fait remarquer une anse que la tradition désigne comme celle où Saint-Paul s'est embarqué pour l'un de ses voyages de missionnaire.

Jbail, village de 2000 habitants, est le nom actuel de l'antique Gebal, en grec Byblos, berceau de l'écriture alphabétique, qui a donné son nom à notre Bible, le Livre par excellence, à nos bibliothèques, et à nous tous, bibliophiles, bibliotropes ou bibliophages... Connue dès 5000 ans avant notre ère, ville phénicienne aux grands temples vers 3000, prospère sous des rois puissants vers 2000, sanctuaire du culte d'Adonis, puis ville perse, romaine, chrétienne, musulmane, gênoise, franque, arabe. Autour de la citadelle des Croisés, beau donjon de pierre à l'énorme appareil, entouré de salles voûtées, de courtines et de remparts, Byblos offre au regard un champ de ruines qui, à première vue, parlent peu au profane, tandis que notre guide libanaise, inexorable, nous noie sous les flots de son érudition. Nous voyons de loin les différents temples (on ne les désigne pas ici par siècles, mais par millénaires), les résidences populaires ou royales, la colonne romaine. Les gradins du théâtre nous accueillent pour la suite du cours d'archéologie, et pour quelques photos: le soleil commence à percer, un peu pâle, et la mer au pied de l'acropole paraît un peu plus bleue. Enfin la nécropole souterraine nous montre les puits quadrangulaires aux parois verticales taillées dans la roche, et les énormes sarcophages de pierre des rois de Byblos. Un boyau obscur nous fait déboucher au fond d'un des puits, auprès du tombeau du roi Abi Shémou, qui depuis bientôt 4000 ans dort là dans une retraite qu'il avait rêvée inviolable et silencieuse. Nous sortons de l'enceinte phénicienne, tracée en redents protégés par des glacis successifs, et retrouvons les fortes murailles des Croisés, où les pierres antiques remployées, blanches dans le mur ocre, ont l'air de prisonnières regardant aux lucarnes de leurs cellules.

Nous suivons quelques rues de cet humble village, écrasé sous son grand nom. Du minaret d'une petite mosquée tombe l'appel rituel à la prière. Mais ce n'est pas la voix du muezzin qui psalmodie son invite, ce n'est pas sa silhouette qui se tourne vers les quatre points cardinaux. Ce sont des haut-parleurs qui nasillent l'appel figé dans la bande d'un magnétophone. Pauvreté de la mécanique, qui envahit tout, et dépoétise.. (Il me souvient d'un soir d'été, à la grande mosquée de Kairouan, où la modulation gutturale, lancée du haut du minaret, planait sur nos têtes, faisant descendre la paix et l'adoration sur la grande cour et la ville blanche, tandis que des centaines d'hirondelles, comme ivres de joie, se croisaient en criant dans le ciel rose..)

Nous retrouvons Jouniyé, suivons à nouveau le bord de mer en direction de Beyrouth, contournons la ville par ses boulevards extérieurs, et montons le long des contreforts du Liban. En fortes rampes et en lacets, la route traverse successivement Aley 840 mètres d'altitude, Bahmdoun 1000m, Sofar 1300 m, agglomérations artificielles, sans âme, sans un arbre ni un brin d'herbe, stations d'été, résidences de luxe des mirs arabes et magnats du pétrole, qui y multiplient les grandes villas de pierre de taille et les mosquées neuves.

Les sommets visibles du Liban, à 2700 m, montrent, dans un paysage a pouillé de Mont Ventoux ou de Sierra Nevada, de grandes plaques de neige. Près de Médeirej, 1400 m, Hammana dans un vallon verdoyant à notre gauche garde le souvenir du séjour qu'y fit Lamartine avec sa femme et sa petite fille au cours de son voyage en Orient. Le col de Baïdar, à 1540 m, découvre d'un coup d'autres vues sur la chaîne du Liban, au loin sur l'Antiliban, et entre les deux sur la plaine de la Bekaa et ses deux fleuves aux cours inversés, le Litani qui descend au sud et l'Oronte qui remonte vers le nord. Descente en lacets dans un paysage typiquement des Alpes du Midi, fait de grands névés, de cascades et de torrents, de pentes dénudées où paissent des troupeaux de moutons.

La pente s'adoucit vers la plaine, tandis que les cultures apparaissent, et l'éloquence intarissable de notre guide mentionne ici, à Ksara, " les vignobles célèbres des Jésuites, et les façons diverses dont on les cultive ". Qui ? ou quoi ? Cui pro quo, sourires.. Nous aurons le temps d'ailleurs au long de ces quinze jours de connaître des vins jésuites, des vins franciscains, des vins carmes, et de devenir experts en pieuse oenologie.

Arrêt dans le gros bourg de Chtaura pour le repas de midi. L'accès du restaurant, fort judicieusement disposé, oblige à traverser un vaste magasin qui offre tout le bric-à-brac de l'artisanat proche-oriental. Nos compagnes passent, droites, stoïques. A peine quelques menues faiblesses. Mais rassurez-vous, bonnes gens, cela ne durera pas, et Damas, Jérusalem, Sebaste, Nazareth verront des débordements de convoitises et des frénésies d'achats que le narrateur ne pourra pas taire ..

Repas agréable dans un large patio dont le centre est occupé par un grand arbre. Nous y retrouvons Jean et Thérèse, ménage suisse ami du Père, rencontré la veille au soir à l'hôtel à Beyrouth, et qui va nous accompagner quelques jours.

Quarante kilomètres de route rectiligne à travers de belles cultures nous mènent à Baalbek.

Baalbek, ville du Dieu Baal des Phéniciens, devenue l'Héliopolis grecque, puis la Colonia Julia romaine, puis ville byzantine, enfin forteresse arabe, présente l'un des plus colossaux entassements de pierre que l'orgueil des hommes ait jamais élevé. Deux cent cinquante ans de travaux, sous neuf empereurs successifs, ont laissé un ensemble grandiose de constructions romaines : l'entrée monumentale des Propylées, dont les colonnes de granit rose égyptien ornent actuellement Sainte Sophie de Constantinople, - la cour hexagonale des initiations, - la cour rectangulaire pour les mouvements de foules des amples cérémonies, - l'autel de Jupiter, percé d'escaliers compliqués où s'entrecoisaient les processions, encadré de deux larges bassins, entouré de chapelles à dieux et déesses et de niches à idoles, - le temple de Jupiter Héliopolitain, le " greatest in the world " de l'Antiquité, plus de 100 m de long sur un soubassement de blocs de 1000 tonnes, 60 colonnes de 20 m de haut, dont six subsistent avec un morceau d'entablement, - le temple de Bacchus, portiques et plafonds à caissons remarquablement conservés, décor incomparable des représentations du Festival d'été, - les grands souterrains de 120 m qui traversent toute la grande cour du temple de Jupiter.

On admire cet ensemble écrasant. Mais qu'admire-t on au juste ? où est l'Art ici ? où est la Beauté ? Suffit-il d'entasser des blocs colossaux, de pasticher les ordres grecs en doublant ou en quadruplant les dimensions, pour faire vibrer l'émotion du Beau, de l'Irremplaçable ? O simplicité fruste et émouvante du dorique naissant dans les sept colonnes monolithes de Corinthe,

beauté rigoureuse et pure des Propylées de l'Acropole d'Athènes, élégance racée du portique ionique de l'Erechtheion, "trésors" de Delphes, petit temple délicat d'Athènes Nikè. . Ici la lourdeur des acanthes compliquées dénonce le maçon romain qui a voulu "en remettre" sur le modèle de l'artiste grec. Les architraves et les corniches, où s'entassent torsades et denticules, entrelacs et palmettes, trahissent la dégénérescence, et l'atrophie de l'art dans le gigantisme. Phidias est bien mort, l'Attique est loin, et les Romains, qui d'ailleurs n'ont jamais rien inventé, rien créé, font leur gros travail de carriers et d'entrepreneurs.

On s'étonne, on n'admire pas. Et on pense surtout aux troupeaux de vaincus, de déportés, d'esclaves qui ont traîné ces pierres sous les coups de fouet des contremaîtres venus de Rome, à toutes ces souffrances, à toutes ces vies sans espoir, pour servir le prestige de ces empereurs demi-dieux dont nos enfants n'arrivent pas à retenir les noms. .

Je n'aime pas Baalbek.

Mais le soleil colore chaudement les vieilles pierres, et le jour va s'éteindre petit à petit en teintes douces sur les pentes de l'Antiliban, pendant que nous roulons en direction de la frontière syrienne.

Le flot de paroles de notre guide, depuis le matin, n'a pas tari. Depuis longtemps on l'entend, mais on ne l'écoute plus. Ce fléau d'Allah cesse enfin et la voix claire de Colette, notre maître de chapelle, nous convie à notre première répétition de chant.

Contrôle de sortie du Liban, puis "no man's land" de plusieurs kilomètres à travers des gorges désertiques. Nous franchissons la ligne de partage des eaux entre la Méditerranée et l'Océan Indien, et entrons en Syrie.

Il est nuit noire. La route désertique se peuple progressivement, et bientôt les faubourgs de Damas sont pour nous l'entrée dans un autre monde : le monde arabe. A travers les vitres de l'autocar défilent quelques grandes avenues, de vastes terrasses de cafés sous les eucalyptus éclairés d'ampoules multicolores, des cinémas aux néons agressifs et démodés, des rues remplies d'hommes qui déambulent lentement.

Arrivée et installation à l'Orient Palace Hotel, en face de la gare du Hedjaz. Après dîner, un cercle de trente-huit fauteuils dans un des salons de l'hôtel nous réunit pour une brève présentation de chacun.

LUNDI 24 AVRIL
DAMAS - DJERASH - AMMAN

Dès la porte de l'hôtel, les rues de Damas nous offrent le dépaysement total: Cette impression de grouillement non-chalant, de pagaille et de pauvreté, les bazars en plein vent, les éventaires pitoyables, les petits métiers et leurs cris, le bruit harcelant des avertisseurs, la foule en majorité masculine, l'incroyable variété des costumes, les femmes voilées (voiles noirs, voiles blancs) ou dévoilées, cette espèce de lenteur dans les gestes et les démarches, et les enfants noirauds aux grands yeux expressifs, les mendiants, les bourricots, les odeurs fortes ou douceâtres: friture, épices, sucreries, - et le laisser-aller et la saleté..

" Il y avait à Damas un disciple du nom d'Ananie. Le Seigneur l'appela dans une vision : "Ananie !" - " Me voici, Seigneur" répondit-il - "Pars, reprit le Seigneur, va dans la rue Droite, et demande, dans la maison de Judas, un nommé Saul de Tarse" (Actes 9).

Nous suivons cette rue Droite, identifiée sans erreur possible et dont le nom est toujours resté le même, jusqu'à la porte orientale romaine, la Bab Charki en cours de restauration. De là, par une courte ruelle perpendiculaire, nous accédons au lieu que la tradition a toujours désigné comme la maison d'Ananie.

On entre dans une petite cour toute simple. Son dallage recouvre une salle souterraine éclairée vaguement par deux soupiraux au sommet de la voûte.

Le début réel du pèlerinage se situe pendant la messe célébrée là à l'intention particulière de Louis et Maryse, et de tous les chrétiens de race arabe, - à travers aussi les textes relatant la conversion de Saul et la vocation d'Ananie.

Le recueillement de cette messe, la paix ressentie entre les murs épais de cet hypogée sont accentués par le contraste avec la rumeur extérieure: tous les bruits de la ville, au-dessus de nos têtes, pénètrent assourdis par les soupiroux: appels, piailllements d'enfants, cris des petits métiers ambulants, braiement des ânes, chant des coqs, grandes orgues lointaines d'un avion à réaction. Notre guide musulman, Abdo, discret et silencieux, a perçu cette atmosphère de prière et nous a dit: " N'oubliez pas de prier pour moi pendant tout votre pèlerinage. "

" Saul gagnait toujours en force, et confondait les Juifs de Damas en démontrant que Jésus est bien le Christ. Au bout d'un certain temps ils se concertèrent pour le faire périr. Mais Saul eut vent de leur complot. On gardait même les portes de la ville jour et nuit afin de le faire périr. " (Actes, 9).

Nous revenons à la Porte Orientale et la franchissons pour suivre par l'extérieur les remparts. Un grand boulevard aux limites imprécises tourne autour de la ville, plein d'une circulation chaotique et pittoresque : des autobus antiques pleins à craquer, des troupeaux de moutons poussés par de grands diables de bergers qui gesticulent en houppelande brune, de vieux vélos zigzagants, des petits ânes patients sous leur charge, des camions militaires au milieu de nuages de poussière, des camionnettes poussives aux chargements hétéroclites, des femmes, lourdes matrones ou fines Tanagras bien cambrées dans leurs voiles, le chargement en équilibre sur la tête, et le regard lointain. Les remparts, au-dessus de leur soubassement d'origine, bien reconnaissable quoiqu'en grande partie enterré, ont été maintes fois ruinés, remaniés, restaurés. Dans le rempart même une chapelle romane de belle pierre grise rappelle l'endroit de l'évasion de saint Paul: "Alors les disciples le prirent de nuit et le descendirent dans une corbeille le long de la muraille."(Actes, 9)

La suite du trajet nous promène à pied à travers les souks, grandes allées sombres traversées de rais de soleil, grouillantes de population, remplies d'odeurs fortes et d'interpellations gutturales. Dans leurs petites boutiques serrées, débordantes de marchandises, les commerçants à l'air important trônent, comme des idoles muettes au milieu des offrandes accumulées. Les petites prunes s'entassent en pyramides d'un vert acide, les oranges font des taches de couleur chaude dans les clairs-obscurs, les beignets grésillent, les épices embaument,

des porteurs le front ceint d'une courroie de cuir ahanent pliés en deux sous leur faix, et la foule bigarrée coule en démarches nobles et nonchalantes.

Le Palais Azem du 18^e siècle: grande cour à portiques dallée de marbre, bassins entourés de parterres de fleurs et de cédratiers aux fruits énormes, vastes salles, appartements, bains, harem, etc. est actuellement un musée du costume et des coutumes de la vie en Syrie au 19^e siècle.

Toute proche, la mosquée des Ommeyades est précédée de la grandiose colonnade de Théodose. Dans le vestibule nous nous conformons au rite du déchaussage, et nos compagnes, pieds nus et enveloppées de longs sarraus noirs, ressemblent à une troupe de petites orphelines qui auraient trop grandi. Nous pénétrons dans la cour principale, vaste quadrilatère entouré de galeries à arcades où souffle un vent glacial, et de là dans la grande salle de prière, 130 m de long, soutenue par plusieurs rangées de colonnes, le dallage recouvert de somptueux tapis, reposants et réchauffants pour nos pieds. Les Musulmans en prière dans la direction de la Mecque, devant le Mirhab ou auprès du reliquaire qui contient la tête de saint Jean-Baptiste, - d'autres, femmes assises à terre avec leurs enfants, étudiants qui se promènent en repassant leurs cours, nous donnent un double témoignage : celui d'une attitude de foi dans laquelle le corps est engagé et vraiment participant, et celui d'une sorte de familiarité discrète dans la maison de Dieu qui est vraiment la maison accueillante de tous.

A la sortie nous visitons dans sa chapelle (déchaussage encore et rechaussage) le tombeau du vainqueur des Croisés, le sultan Saladin, qui a, dit l'inscription, " délivre Jérusalem de la souillure des infidèles ".

Est-ce le contraste avec le vent froid qui continue de souffler dans les rues, qui fait paraître les boutiques si accueillantes ? est-ce pour prouver leurs forces et voir comment elles résisteront désormais aux tentations ? Le fait est que nos compagnes, livrées à toutes les convoitises, éblouies par tous les trésors de l'Orient étalés ici, commencent à palper les soieries, à soupeser les pendentifs, à enfiler les bracelets. Il y a, et il y aura pendant deux semaines, de beaux débats, des résistances valeureuses et de belles chutes... avec tous les secours de la dialectique : " Vraiment c'est donné " - " et ça c'est pour rien " - " Et à Paris qu'est-ce que ça vaudrait ! ". D'ailleurs quand on se pare, c'est toujours pour faire plaisir aux autres, n'est-ce pas ?

Nous revenons à l'hôtel pour déjeuner. Aussitôt après, huit taxis américains nous accueillent dans leur confort de "nouveaux riches" pour l'étape qui doit nous mener de la capitale de la Syrie à celle de la Jordanie.

Les quartiers neufs de la banlieue de Damas cèdent bientôt la place à des collines pierreuses, puis à de vastes plateaux à peine ondulés, vaguement cultivés, souvent franchement désertiques. Des cigognes, par petites troupes, marchent précautionneusement dans les champs. Le trafic est rare, hétéroclite: des camions, des bédouins nomades, des ânes résignés, des chameaux à la démarche déhanchée, la lippe dédaigneuse et l'air distant. Presque pas de trace de vie. Çà et là des gens errent au bord de la route, si loin de tout lieu habité qu'on se demande où leurs pas lents vont les conduire avant la nuit qui approche. Plus loin apparaît un hameau fait de quelques maisons de boue séchée, avec une seule ouverture basse, sans fenêtre. A l'entour, des jardinets étiques aux murs de pierre noire. Ou, perdues dans la solitude, des tentes de nomades en peaux de chèvres. Au-dessus de ce désert plat la chaîne du Liban et son point culminant, l'Hermon, se profilent à l'ouest.

C'est alors que commença, pour certaines de nos compagnes, l'aventure que l'on racontera longtemps aux veillées.

Quelques kilomètres avant la frontière syrienne, un de nos taxis cassa un amortisseur. Arrêt dans le premier village à la recherche d'une réparation possible, chassé-croisé avec un deuxième taxi de la caravane venu partager nos malheurs, renvoi à un autre village, quête d'un mécanicien ou d'un maréchal-ferrand, navette jusqu'au poste frontière tout proche pour avertir le capitaine de l'expédition.

Bref, il arriva que certains d'entre nous furent amenés à s'absenter quelques instants dans le taxi de secours, et à laisser dans le véhicule accidenté nos trois compagnes grenobloises, Marie-Aimée, Mathilde et Solange, pendant que le chauffeur palabrait au-dehors et que quelques jeunes arabes désœuvrés les contemplaient gentiment à travers les vitres.

Quand nous revînmes, nos trois pauvres agnelles abandonnées étaient là, apeurées, barricadées derrière leurs portières, toutes vitres relevées, tous crans de sûreté mis, droites, dignes, les yeux baissés, jeunes chrétiennes dans l'attente du martyrte ..

Délivrées, et quand la parole leur revint, il apparut qu'elles avaient couru on ne sait quel grave danger et que, parmi les pensées de toutes sortes qui avaient traversé leur esprit, l'abandon aux desseins insondables de la Providence ne tenait que peu de place. Enfin, dans leur dérélition, leurs prières étaient exaucées, et le Seigneur se manifestait sous la forme des hommes de l'équipe enfin de retour.

De beaux yeux bleus se firent noirs un instant pour traiter l'un de nous de "lâcheur", puis, la sérénité retrouvée et la charité chrétienne revenue, on se serra, on se tassa à 11 (oui, onze !) dans le même taxi, les plus légères installées gentiment, et avec la simplicité des enfants de Dieu, sur les genoux des plus forts.

Le gros de notre caravane étant passé depuis longtemps, c'est dans cet équipage, et avec un succès certain auprès des policiers et des douaniers, que nous sortîmes de Syrie et entrâmes en Jordanie, sans passeport, sans visa, sans photo d'identité, sans certificat de vaccination ni de baptême, avec notre innocence et la grâce de tous nos sourires pour seul viatique.

Savez-vous ce que fut la réaction dépitée du chauffeur du taxi accidenté au moment où il dut, à regret, se séparer de sa cargaison ? "- Pour une fois qu'on transportait des jeunes ! "- Compliments, mesdames ..

Le crépuscule tombait avec la fraîcheur. Tout se termina autour de quelques tasses de thé au restaurant frontière et, coeurs rassérénés, amortisseur réparé, passagères redistribuées, chauffeur épanoui, nous reprîmes la route.

Pendant ce temps les six autres taxis roulaient, pilotes et passagers inconscients du drame, et tout ce monde visitait allègrement la Djérash romaine - forum et portiques - théâtre et basiliques - sans tellement se préoccuper des malheureux otages restés par delà la frontière aux mains des infidèles.

Une longue déviation par des petites routes accidentées nous fait errer, la nuit tombée, à travers des campagnes qui paraissent assez boisées et à peu près totalement inhabitées, tandis qu'elles sont balayées successivement par les projecteurs de nos huit taxis en caravane. Un clair de lune très pur découvre un paysage tout de sérénité. On voudrait bien que le chauffeur fasse taire sa radio, musiquettes agaçantes ou longues parlottes monocordes auxquelles heureusement nous ne comprenons rien. Un arrêt en pleine solitude pour regrouper un instant le convoi nous apporte un bain de silence et de clair de lune, et tous les parfums d'une nuit de printemps.

Brusquement les lumières d'Amman trouent l'obscurité et nos taxis font halte, face au théâtre romain, à l'hôtel Alcazar.

Dîner, service arabe plein de laisser-aller, de gentillesse et de fantaisie. L'un de nous, servi royalement le premier à une table qu'il partageait avec trois dames, s'efforce d'initier le serveur aux usages occidentaux: "Ladies first". Au plat suivant, le serveur a compris, mais passe résolument les assiettes sous le nez de l'une ou de l'autre, pour servir l'homme, comme il se doit, en dernier. Nouvelle explication discrète: "Around the table.." Le lendemain matin, au moment du départ, il nous attendait et dit avec un beau sourire, - il avait préparé sa phrase en français: " Tu es mon frère.. "

Pour clore le récit de cette journée, il faut mentionner aussi quelques interventions du Père qui allaient se révéler décisives pour le moral et le climat amical de l'équipe.

Déjà la veille, constatant " un certain malaise dans le groupe des pèlerins" , et estimant "injuste que Colette seule eût son oncle avec elle", il avait décidé qu'à partir de ce jour elle aurait à le partager en esprit de fraternité, et que l'oncle de Colette serait l'oncle de toute la communauté. Adopté à l'unanimité, Tonton, et dans l'affection de tous.

Ce soir donc, nouveau décret paternel à l'heure du repas: " On a droit à un Portugais par table". Heureuse invite s'il en fut, consentie aussitôt avec infiniment de gentillesse. Bienvenue donc à nos sept amies et amis, Manani, Maria da Graça et Joaquim, Maria-Isabel et Henrique, Mimi et Armando, que nous allons, mieux répartis, pouvoir ainsi mieux connaître et apprécier, et

qui seront, on peut bien le dire dès à présent, par leur simplicité, leur délicatesse, leur "classe", une des joies et un des charmes de première qualité de ce pèlerinage.

Enfin quelques jours après, une autre remarque sera faite sur le mode de cet humour finement ironique et bienveillant que nous connaissons bien et que nous aimons :- " Le mariage chrétien, c'est bien connu n'est-ce pas ? consiste essentiellement à manger la soupe à la même table, et à deviser.. ou somnoler côte à côte dans l'autocar.." - A partir de ce moment, les couples légitimes, dissociés par la parole du Père, mirent une bonne volonté édifiante à prendre leurs distances dans les repas ou les transports, et il est certain que la communauté y gagna, les échanges s'en trouvant largement enrichis et les amitiés approfondies.

MARDI 25 AVRIL

AMMAN - MONT NEBO - MER MORTE -
CUMRAN - JERICHO - JERUSALEM

Alignés comme à la parade, nos huit taxis attendent, rangés devant l'hôtel, dans la lumière éclatante qui se répercute sur les façades blanches des maisons et sur les degrés du grand théâtre romain trop restauré. Le soleil est avec nous enfin, et va nous donner, pour peu de temps, hélas, des illusions de pays chaud, dans cette journée qui va être particulièrement "accidentée" et qui, d'Amman au mont Nébo, à la mer Morte et à Jérusalem, va nous faire franchir, en montées et descentes, quelque 2 700 mètres de dénivellation.

Amman, capitale improvisée, plus arabe encore que Damas, plus grouillante et désordonnée, exhibe des rues centrales sans perspective, des constructions sans ordonnance, et des faubourgs qui s'allongent comme des tentacules lépreux le long des ravins ou au flanc des collines.

Notre chauffeur de taxi nous offre au départ une petite escapade de son crû et, par des itinéraires chaotiques, nous fait gravir des hauteurs d'où la vue plonge sur la ville blanche et sur la résidence - modeste dans son bouquet d'arbres - du petit roi Hussein. Puis il rattrape prestement la caravane qui s'étire dans une longue plaine verte.

Bientôt apparaissent des collines, où la route s'élève insensiblement. Nous traversons Madaba, la vue s'élargit, la montée se fait de plus en plus forte au flanc des larges pentes dénudées des monts de Moab. Enfin après quelques lacets, dans un paysage âpre de pierres et de murs, balayé par un vent froid, nous arrivons au sommet du mont Nébo.

Au moment où nos taxis ralentissent et s'arrêtent, d'autres repartent. C'était, plus matinal que nous, l'autre pèlerinage de l'avion Orly-Beyrouth, et le même "Soyez heureux!" nous est à nouveau donné, en bonjour et en adieu.

"Yahvé parla à Moïse et lui dit: "Monte sur le mont Nébo, au pays de Moab, face à Jéricho, et regarde le pays de Canaan que je donne pour domaine aux enfants d'Israël."

Tu mourras sur la montagne où tu vas monter.. C'est du dehors seulement que tu verras le pays, mais tu n'y pourras entrer, en ce pays que je donne aux enfants d'Israël " (Deut. 32).

" Alors, partant des steppes de Moab, Moïse gravit le mont Nebo... et Yahvé lui fit voir tout le pays. " (Deut. 34)

La Terre Promise s'étend là, devant nous: la mer Morte à gauche, bleutée, dans une légère brume, - la dépression du Jourdain, soulignée par un trait de végétation, - l'oasis de Jéricho, tache verte dans la grisaille du désert de Juda, - et au fond la barrière montagneuse où nos coeurs peuvent situer, sans que nos yeux la voient, Jérusalem.

" C'est là que mourut Moïse, serviteur de Yahvé, en terre de Moab, selon l'ordre de Yahvé.. Ils l'enterrèrent dans la vallée.. Jusqu'à ce jour nul n'a connu son tombeau.. Il ne s'est plus élevé en Israël de prophète pareil à Moïse, lui que Yahvé connaissait face à face " (Deut. 34)

A l'abri précaire d'un mur de grosses pierres, nous lisons et méditons, un peu contractés dans nos imperméables et nos manteaux que transperce le vent. Puis entrant en procession dans les ruines de l'antique basilique byzantine - mosaïques et colonnes tronquées, abritées par une simple toiture qui n'offense pas la grandeur du lieu - nous célébrons la messe à l'intention des trois de nos compagnes qui sont séparées de leurs maris et qui ^{ont} choisi de vivre dans la fidélité au "oui" donné une fois pour toutes. Au dehors le vent en rafales fait vibrer les tôles du toit, et des oiseaux nichés dans les chevrons s'égosillent sur nos têtes.

A la descente, nous retraversons Madaba sans nous arrêter, puis Naour. Bientôt un écriteau au bord de la route indique: "Sea level - Niveau de la mer". Encore quelques herbes rares, quelques tentes de nomades. La longue descente continue, s'accentue, maintenant totalement inhabitée, ponctuée par d'autres écriteaux: "100 m. au-dessous du niveau de la mer" - "200 m." - "300 m." - jusqu'à presque 400 mètres, dans un paysage minéral où la roche affleure partout dans d'étranges compositions de roses et de verts, où l'érosion des torrents et du vent a creusé des tracés tourmentés et découpé bizarrement des bancs de boues blanchâtres. Le soleil maintenant pèse lourd dans cette désolation. Un pont traverse un gros ruisseau d'eau jaune dans une tranchée terreuse: le Jourdain.

" Yahvé notre Dieu nous a ainsi parlé à l'Horeb: "Vous avez assez séjourné dans ces montagnes. Allez-vous-en, partez, et allez en terre de Canaan.. Voici le pays que je vous ai livré. Allez donc prendre possession du pays que Yahvé a promis par serment à vos pères, Abraham, Isaac et Jacob, et à leur postérité après eux." (Deut. 1) " Après la mort de Moïse, serviteur de Yahvé, Yahvé parla à Josué.. et lui dit : "Moïse mon serviteur est mort, il est temps d'agir et de passer le Jourdain que voici, toi et tout ce peuple, vers le pays que je donne aux enfants d'Israël. Tout lieu que foulera la plante de vos pieds, je vous le donne, comme je l'ai déclaré à Moïse. Depuis le désert et le Liban, jusqu'au grand fleuve, l'Euphrate, et jusqu'à la Grande Mer vers le soleil couchant, tel sera votre territoire.. Sois fort et tiens bon.." (Jos. 1)

Nous franchissons donc le Jourdain, tout près de son embouchure. La mer Morte s'étend à notre gauche , 1200 mètres plus bas que le mont Nébo, nappe d'un bleu métallique, entourée de montagnes grises, blanches et mauves, paysage dépouillé à l'extrême où vibre une lumière intense. Arrêtés sur le rivage, nous jouissons d'une heure de récréation : on chemine sur la plage où de petites vagues déferlent avec lourdeur, on s'allonge sur le sable, quelques-uns et quelques-unes vont tâter de la densité insolite de cette eau qui "porte" même ceux qui n'ont pas la Foi.. d'autres préfèrent la piscine de l'hôtel situé au bord de l'eau. Repas au restaurant, dans une vaste salle bien ventilée.

A quelques kilomètres de là, le site impressionnant de Qumrân domine la mer Morte, maintenant lisse et bleue , sous une falaise de grandes roches ruiniformes, éventrées par la gorge d'un puissant torrent. Les vestiges du monastère des Esséniens (restaurés un peu trop bien, peut-être , à notre goût) révèlent le plan dans lequel s'inscrivait la vie de la communauté: cours, citernes, fours, cuisine, réfectoire, salle du conseil.

L'une de nous, séduite par cette solitude selon son coeur, faillit rester pour réaliser là sa vocation érémitique. Il fallut nos amicales objurgations pour la ramener dans le droit chemin, qui, pour l'instant, passait encore par Grenoble, et ses enfants..

Un peu plus loin, des tables friables de marnes et de pierres agglomérées, que l'érosion fait ébouler dans la gorge du torrent au-dessous, laissent apercevoir des trous noirs, orifices des grottes où ont été découvertes par hasard les jarres contenant les manuscrits, maintenant célèbres, de la mer Morte.

Par le même trajet en sens inverse, nous longeons à nouveau le lac de désolation, puis remontons de quelques kilomètres le cours du Jourdain sur sa rive droite, jusqu'au gué de Hadjla, emplacement que la tradition a toujours considéré comme celui du baptême de Jésus par Jean le Baptiste.

L'eau limoneuse coule entre des berges couvertes de roseaux. Un pèlerinage anglais arrive, un pèlerinage grec repart. Un vaste parking peut recevoir les foules amenées en autocars ou en taxis, des marchands proposent des oranges, des flacons d'eau du Jourdain, ou la photo avec chameau véritable et famille de bédouins garantie authentique. Des degrés de ciment enlaidissent la berge, et dans un enclos voisin l'inévitable église, inutilement laide, achève d'offenser le site. Heureux celui qui peut un moment s'éloigner quelque peu : à 200 mètres de là, au premier coude du petit fleuve, c'est la solitude totale, et le silence nous est redonné. Quelques souffles de vent agitent les feuilles aigües des roseaux, les branches pendantes des grands eucalyptus frissonnent doucement, et le Jourdain, ruisseau prestigieux aux eaux chargées de souvenirs et de signification, coule à nos pieds en entraînant ses limons ocrés.

Tout au long des Livres Saints , le Jourdain n'est pas mentionné comme un trait d'union, mais comme une frontière naturelle donnée par Dieu pour séparer les monotheistes des païens: deux seulement des 12 tribus d'Israël, celle de Gad et celle de Ruben , sont installées sur l'autre rive, aux avant-postes. La Terre Sainte, dit Isaïe, est "une vigne entourée d'une haie". Traversé par Jacob quand il se rend en Mésopotamie, - franchi en force par Josué et les Hébreux, multitude encombrée de femmes, d'enfants et de troupeaux, - lieu de passage des pillards, Amalécites, Ammonites, etc. qui, par les gués, viennent faire des razzias chez les nouveaux occupants, - théâtre de divers prodiges, enlèvement d'Elie au ciel dans un char de feu, miracles d'Elisée, guérison de Naaman chef de l'armée du roi de Syrie , - lieu de la défaite des Syriens qui retraversent précipitamment les gués pour rentrer dans leur pays, - le Jourdain entre dans le Nouveau Testament avec la prédication de Jean, fils de Zacharie :

" Et il vint dans toute la région du Jourdain, proclamant un baptême de repentir pour la rémission des péchés, comme il est écrit au livre des paroles d'Isaïe, le prophète : Voix de celui qui crie dans le désert - "Préparez le chemin du Seigneur.." (Luc, 3) " Alors survint Jésus, venant

de Galilée au Jourdain vers Jean, pour se faire baptiser par lui. Une fois baptisé, Jésus aussitôt remonta de l'eau. Et voici que s'ouvrirent les cieux, et il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui. Et voici qu'une voix partie des cieux disait : Celui-ci est mon Fils, le bien-aimé, qui a toute ma faveur." (Mat. 3)

Quitté le Jourdain et les arbres qui jalonnent son cours, c'est à nouveau la désolation blanchâtre, boues et pierres, du désert de Juda. Soudain, brusque contraste:

" Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes Jéricho s'aperçoit. C'est la ville des palmes."
(Vigny)

Oasis fertile irriguée de sources abondantes, "ville de palmiers" (Deut. 34), la plus basse ville du monde, à 300 mètres au-dessous du niveau de la mer, au climat exceptionnellement doux en hiver, Jéricho était déjà une forte ville entourée de murs plus de 7000 ans avant Jésus-Christ. Plusieurs fois détruite, plusieurs fois reconstruite par de nouveaux maîtres, elle est le premier obstacle que Josue trouve sur sa route en entrant, à la tête de son peuple, dans la Terre Promise.

On sait par le Deutéronome comment il en vint à bout grâce à la qualité du renseignement (les espions qu'il envoie reconnaître la place), grâce aux complicités dans la ville (Rahab, la prostituée modèle, régulière avec ses clients), grâce à la stratégie dictée par Yahvé et appliquée sans faiblesse: "Le peuple poussa un cri de guerre formidable et le rempart s'écroula sur lui-même. Donnant l'assaut à la ville, chacun droit devant soi, ils s'en emparèrent et exterminèrent tout ce qui se trouvait dans la ville, passant au fil de l'épée hommes et femmes, jeunes et vieux, jusqu'aux boeufs, aux brebis et aux ânes." (Jos. 2, 5, 6).

Jésus a dû y passer plusieurs fois, comme le faisaient habituellement les Juifs de Galilée montant à Jérusalem, afin d'éviter le territoire des Samaritains, mais les Evangiles mentionnent seulement son dernier passage, alors qu'il allait célébrer sa dernière Pâque: "Or comme il approchait de Jéricho, un aveugle était assis au bord du chemin et mendiait." (Luc. 18) - Et plus loin: "Etant entré dans Jéricho, il traversait la ville. Zachée, qui était de petite taille, courut en avant et monta sur un sycomore pour voir Jésus qui devait passer par là." (Luc, 19).

De cette civilisation neuf fois millénaire, de ce carnage, de ces passages du Maître, il ne reste comme témoins que le Tell-es-sultan, monticule poussiéreux creusé de tranchées, où s'accumulent des pierres éloquentes aux seuls archéologues, en bordure d'une petite sous-préfecture tranquille aux avenues bordées de palmiers, aux villas fleuries de bougainvillées. La fontaine qu'assainit Elisée (2 Rois, 2) est là, en bordure de la route goudronnée, et les femmes y vont ou en reviennent, bien droites, portant en équilibre sur la tête le bidon de fer blanc ou le jerrycan, triste succédané de la noble poterie traditionnelle.

Montés sur le Tell et parcourant les ruines, nous nous trouvons auprès d'un pèlerinage d'une centaine d'hommes et de femmes, vêtus de noir, aux visages burinés de paysans, agglomérés autour de leurs pasteurs, évêque et prêtres en soutane. Tendant l'oreille vers leur lecture à haute voix, nous reconnaissons quelques racines slaves; "Gospodine - Seigneur", et "Jésus leur dit alors..." Quelques essais de conversations, certains d'entre eux parlant un peu le français, un peu l'italien, nous confirment leur nationalité. Ce sont des Croates. Bref échange plein de cordialité, suivi des bénédictions alternativement données par l'évêque au pèlerinage français, et par le Père en réciprocité à nos frères yougoslaves. Ceci fut l'occasion pour l'une d'entre nous, qui n'était pas présente à cette bénédiction et le regrettait, de mettre au point ses connaissances en la matière, et d'apprendre que la bénédiction que lui proposait l'un de ses frères en pèlerinage avait tout autant de valeur, ce qu'elle eut d'ailleurs quelque peine à croire...

Aussitôt après son baptême, Jésus s'en retourna du Jourdain et "fut conduit par l'Esprit au désert. . . Après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, finalement il eut faim. Et s'avançant le tentateur lui dit : Si tu es Fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains." (Mat. 4). La tradition, et la logique, ont placé la retraite de Jésus dans ces falaises trouées d'anfractuosités, appelées Mont de la Tentation ou Mont de la Quarantaine, qui dominant Jéricho à l'ouest. Non loin de là, un village de réfugiés aligne son quadrillage de maisons, dans la lumière chaude du soleil qui commence à décliner. A nos pieds, Jéricho dans la verdure, cernée de tous côtés par le désert de Juda, plus loin le Jourdain, à droite la mer Morte, au fond le Nébo et les Monts du pays de Moab. Des petites filles du hameau arabe voisin, pieds nus et jambes maigres, robes de couleurs, visages rieurs, telles des petites chèvres noiraudes,

tournent autour de nous, s'esclaffent, se poursuivent. Il nous faut entamer un dialogue de gestes, et une dépense de mimiques expressives, pour obtenir un silence relatif.

- "Chaque année, ses parents montaient à Jérusalem pour la fête de la Pâque. Quand il eut douze ans, ils y montèrent comme c'était la coutume." (Luc, 2)

- "Prenant avec lui les Douze, il leur dit: Voici que nous montons à Jérusalem." (Luc, 18)

- "Ils étaient en route, montant à Jérusalem. Et Jésus marchait devant eux." (Marc, 10)

Comme un leit-motiv, la montée à Jérusalem jalonne le récit des Evangiles. Et voici que nous aussi ce soir nous montons à Jérusalem.

Regrets du manque de temps, du manque de forces, de notre infirmité de citadins modernes, qui nous empêchent de faire cette route à pied, à petites étapes silencieuses et priantes. Humiliation de nos lourdes mécaniques voyantes, sur cette route que Joseph, Marie, Jésus, leurs amis, les disciples, les apôtres ont si souvent faite, cheminant par groupes dans la poussière, ou au trot de leur petits ânes.

Nous montons ce soir à Jérusalem. Mais nous n'y montons pas seuls.

Tout un peuple innombrable y monte avec nous, uni ou divisé par cette Ville sacrée, haut lieu et symbole, - amis ou ennemis, - adorateurs du Dieu unique ou impies destructeurs, - à travers une histoire où alternent gloires et massacres, sièges et déportations, triomphes et pillages, ruines et reconstructions, lamentations et espérances:

- conducteurs de peuples, prophètes, juges, rois, empereurs, généraux

- notre père Abraham, Melchisédech, David, Salomon, Sennachérib, Nabuchodonosor, Antiochus, Judas Macchabée, Pompée, Hérode le Grand, Hérode Agrippa, Titus, Constantin, Théodose, Justinien, Omar, Godefroy de Bouillon, Saladin, les Croisés, les Francs, les Turcs, les Arabes, saint François, saint Ignace, ..

- puissants ou humbles, chevaliers ou touristes, soldards ou pèlerins, en humbles caravanes ou en grand appareil guerrier, piétinant dans la poussière ou roulant en taxis américains...

Nous montons à Jérusalem.

Et nous faisons aussi monter avec nous ce soir par la pensée tous ceux qui au cours des âges ont rêvé de voir une fois de leurs yeux cette sainte Sion, tous ceux de nos proches qui n'ont pu venir et que nous représentons, tous ceux qui se retrouveront un jour dans l'unité de la Jérusalem céleste.

Privilégiés, nous sommes ici ce soir, et chacun ne peut que se répéter, dans une émotion profonde : "Nous entrons dans Jérusalem". Jamais on n'oubliera ce moment, ni ceux et celles avec qui on a eu le bonheur de le partager, dans le silence et le recueillement, à la fin de cette extraordinaire journée.

Puis tout va très vite, trop vite. Rêve et réalité se côtoient, se mêlent, et tous ces noms si chargés de souvenirs défilent à mesure que la voiture aborde les virages : le mont des Oliviers, Béthanie, Bethphagé, le Temple, Gethsémani, le Cédron, les remparts, les portes, les tours de Jérusalem..

Nous contournons un angle des murailles, montons une avenue, tournons au sens giratoire où un agent casqué règle la circulation, et faisons halte devant l'hôtel Regent.

Nous y aurons très froid, L'hôtel tout neuf accueille en nous ses premiers clients, et l'humidité des enduits à peine achevés nous pénètre, ce qui vient aggraver un climat dur, sautes de vent aigre alternant avec des apparitions brutales d'un soleil par trop inconstant. Aussi des états grippaux et fébriles, commencés déjà à Damas, se développent, sans gravité heureusement, enrayés très vite par les soins de nos deux médecins et de nos deux infirmières, qui dépensent sans compter, avec leurs munitions d'antibiotiques, leur patiente attention et leur gentillesse.

Le soir même, un petit groupe d'entre nous, entourant le Père, va faire une brève reconnaissance "intra muros", et prendre un premier "bain" de Jérusalem. Nous descendons la rue

jusqu'à la porte d'Hérode et longeons le rempart sur un large boulevard extérieur jusqu'à la porte de Damas. Pénétrant là dans la ville ancienne, nous refaisons une plongée dans la cohue, les senteurs et les bruits de la foule arabe, à travers les ruelles aux boutiques exigües, débordantes de marchandises.

A la réunion d'après diner, nous accueillons Germaine Veyron de Paris, qui se joint à notre groupe pour la durée de notre séjour en Jordanie.

MERCREDI 26 AVRIL

JERUSALEM

Temple - Saint-Sépulcre -

- Saint-Pierre-en-Gallicante - Siloé -

- Gethsémani

La porte d'Hérode franchie, la rue descend vers le sud, traversée de voûtes de loin en loin, coupe la Via Dolorosa, et donne accès, par la porte Bab el Gouanimeh, à l'angle nord-ouest de l'esplanade du Temple.

Ce vaste quadrilatère de 500 m sur 300, le Haram esh Sherif, bordé de constructions sur deux côtés, dominant sur ses deux autres côtés les vallées du Cédron et du Tyropéon, est tantôt une promenade dallée, tantôt un terrain vague où poussent oliviers, herbes et fleurs sauvages. En son milieu, on accède par des escaliers à une terrasse surélevée de trois mètres, entourée de portiques. Là s'élève la Quoubbet es Sakra, le Dôme de la Roche, mosquée octogonale aux façades recouvertes de faïences émaillées bleues, surmontée de la vaste coupole dorée et du croissant. Elle recouvre le sommet du mont Moriah, haut-lieu cananéen, le rocher que la tradition rattache au sacrifice d'Abraham et au premier autel bâti par David à Yahvé.

Nous parcourons l'esplanade, où nous croisons un pèlerinage grec, un autre anglais, des touristes de toute provenance, des soldats jordaniens désœuvrés. Nous visitons le Dôme et la grotte exigüe creusée sous le rocher où se voit l'empreinte qui est pour les uns celle du pied de Mahomet ou du sabot de son cheval, pour les autres celle de la main de l'ange Gabriel. Nous parcourons enfin le chemin de ronde du rempart, dont l'angle sud-est, le pinacle, offre une vue saisissante : le mont Scopus, le mont des Oliviers et la chapelle de l'Ascension, Gethsémani, sa basilique lourdement couronnée de dômes et son église russe aux multiples bulbes, les cimetières juifs, le Cédron dans le ravin, avec les tombeaux caractéristiques de la vallée de Josaphat, dits d'Absalon, de Zacharie et de saint Jacques, le mont du Scandale, et le village de Siloé, la colline de l'Ophel, la vallée de la Géhenne, le champ du potier au lieu dit Haceldama, le quartier arménien et la citadelle, le mont Sion avec l'église de la Dormition et le Cénacle.

Groupés sous les branches d'un olivier, assis sur un talus ou sur quelques pierres, nous lisons les textes qui retracent toute l'histoire du Temple dans l'Ancien Testament : sa dédicace, la prédiction de sa ruine dans Jérémie, sa reconstruction, sa purification après la destruction d'Antiochus. Puis ce sont les scènes et les événements du Nouveau Testament dont il est le témoin : l'annonce à Zacharie de la naissance de Jean-Baptiste, - la présentation de Jésus au Temple, les prophéties du vieillard Siméon et d'Anne, - Jésus adolescent, "assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant", - les vendeurs chassés des portiques où ils installaient leurs éventaires, - Jésus enseignant des choses mal intelligibles et qui inquiètent, puis s'affirmant solennellement le Fils de Dieu, sous le portique de Salomon, lors de la fête de la Dédicace, - annonçant enfin sa mort et sa glorification.

Sortis de l'esplanade par la Bab el Silsileh (porte de la Chaîne), par la rue du même nom et quelques ruelles tortueuses nous arrivons au mur des Lamentations, fragment de l'enceinte hérodiennne aux blocs massifs, pierres sacrées devant lesquelles pendant des siècles les Juifs sont venus pleurer sur la ruine du Temple, symbole de la perte de leur patrie et de toutes les souffrances accumulées par ce peuple prédestiné et tragique. Aujourd'hui seul un marchand de cartes postales et de petit bric-à-brac veille sur ces lieux, pendant que les petits enfants arabes des pauvres maisons voisines tendent la main : "Bakchich, bakchich..." avec de beaux yeux suppliants. Pendant ce temps, à 300 mètres de là, de l'autre côté de la frontière de barbelés, tout près du tombeau de David et du monument aux six millions de Martyrs israélites de la dernière guerre, sur un boulevard du mont Sion, les Juifs viennent regarder de loin l'emplacement du Temple et les murs de la Sainte Cité, maintenant inaccessible, et pleurer sur les malheurs passés, présents, et peut-être à venir de leur peuple. (1).

(1)- On sait quels événements tragiques ont éclaté peu après notre voyage, événements dont les suites ont modifié, et vont modifier sans doute profondément l'aspect, et peut-être l'âme, de ces lieux. Ainsi un certain nombre de choses, ici et plus loin, ne seront plus d'actualité au moment où on les lira. Peu importe : il s'agit d'un témoignage sur ce que nous avons vu et vécu. C'est pourquoi ces lignes sont reproduites telles quelles, sans rien changer à leur première rédaction, faite dans les trois semaines qui ont suivi immédiatement le retour.

Par des ruelles populeuses nous rejoignons le quartier des souks, marchés hauts en couleurs, où flottent des odeurs fortes d'huiles et d'épices. Chalands et marchands entrecroisent leurs conversations dans leur belle langue râpeuse. Accroupies au bord des trottoirs, des marmots pleins leurs jupes, des femmes passives et sans âge vendent du lait extrait d'outres en peau de chèvre d'apparence et d'odeur peu engageantes. Débouchant de là dans une rue d'allure plus occidentale qui longe l'église réformée, nous arrivons à la porte étroite et basse qui donne accès à la cour d'entrée de la basilique du Saint-Sépulcre.

Ici tout est déconcertant de prime abord, pour ne pas dire décevant, et ce ne sera pas trop des yeux de l'Archéologie, ajoutés à ceux de la Foi, pour tenter de comprendre et de croire.

Une lourde basilique romane, sans élan et dépourvue d'unité, dont on n'a aucune vue d'ensemble, dont la façade est défigurée à peu près constamment par les échafaudages, et dans laquelle on pénètre par un portail latéral. Un intérieur incompréhensible à première vue, qui tient du chantier, de la cathédrale, de la grotte aux mystères, - où tout voisine, foi, superstition, magie, mesquinerie, règlements de comptes, - où chaque confession, chaque rite se concède les chapelles, se dispute les horaires ou se répartit les dalles, les tapis et les lampes, - où l'on peut être accueilli, ou congédié sans ménagement, suivant l'heure et l'étiquette que l'on porte.

Il est peu d'endroits où l'on puisse sentir de façon plus tragique le scandale de la division des Chrétiens, de ceux dont Jésus avait dit : "Cu'ils soient un, . . afin que le monde croie" (Jean, 17), et dont les païens étonnés disaient, dans leurs débuts : "Voyez comme ils s'aiment".

A l'entrée, enchâssée dans le pavement, une dalle de marbre rougeâtre que des femmes baisent à genoux, frottent de leur mouchoir, font toucher aux enfants : pierre de l'onction ou de l'embaumement pour les Grecs et les Arméniens, lieu de la descente de croix pour les autres, - à gauche une vaste rotonde aux piliers lourds, entièrement corsetés d'états d'acier, - au milieu de cette rotonde une sorte d'édicule rectangulaire, bâti au siècle dernier en remplacement d'un cenotaphe en forme de tournelle qui ne devait être ni plus ni moins laid, - à l'intérieur, accessible par une porte sous laquelle on se courbe, un double réduit tapissé de marbres et rempli de lampes et de cierges, où une

sorte de banquette représente la couche funèbre de Jésus, réédifiée au-dessus de ce qui a pu subsister du roc, après la destruction systématique opérée par le sultan Hakim en 1009, - au fond de la rotonde un autre tombeau creusé dans le rocher, mieux respecté par le temps et les hommes, dit de Joseph d'Arimatee, - en face de la rotonde le chœur des Grecs, grande nef sans vie de la basilique des Croisés, - à l'étage au-dessous la crypte de sainte Hélène, où selon la tradition la Croix du Christ fut découverte en 325, - et à l'étage au-dessus la chapelle grecque du Golgotha, rutilante de dorures et de cierges, concurrencée par celle des Latins qui la touche.

Et puis la chapelle d'Adam, la pierre du repos de la Vierge, l'oratoire des Injures, celui de la Division des Vêtements, celui de la Sainte Prison, le trou de la Croix dans le rocher, et les arceaux de la Vierge, et la grotte de l'Invention de la Croix, la citerne de sainte Hélène, Notre-Dame-des-Francis, Saint-Jean-des-Arméniens, Saint-Michel-des-Coptes, et Saint-Jacques-des Grecs, et Sainte-Marie-l'Egyptienne, et les Quarante-Martyrs, et Sainte-Madeleine, et la Chapelle des Jacobites, celle des Chanoines du Saint-Sépulcre, la Sainte Colonne de la Flagellation (mais il y en a une autre à Rome, dans cette merveilleuse petite église de Sainte Praxède, et d'autres probablement de par le monde..), et le tombeau du roi Baudouin Ier, et l'épée de Godefroy de Bouillon, et l'omphalos de pierre, reproduction de celui de Delphes, curieuse résurgence païenne en un lieu qui veut être le centre du monde habité, d'après une interprétation servile du psaume 73 et d'Ezéchiel.

Les Coptes vous font voir par en-dessous le rocher dont les Grecs ont le dessus. Les Arméniens, à moins que ce ne soient les Melchites, ont un morceau d'un autre rocher, qui, un peu plus haut, est orthodoxe.. Tout est soigneusement délimité, classé, étiqueté. Pas une pierre, pas une inscription, pas une lampe, pas un cierge qui ne soit attribué à un propriétaire.

C'est accablant..

Et puis on voudrait comprendre un peu comment tant de choses peuvent se trouver réunies en un même lieu qui, sauf son respect, semble un peu un "fourre-tout" de la Passion et de la Résurrection. C'est ici qu'un minimum d'éclairage archéologique devient indispensable, et que la coupe du terrain figurée à la page 196 des Itinéraires Bibliques des Editions du Cerf donne

la clé de bien des énigmes. On y voit, pour qui l'étudie de près, sur le terrain, les anciens remparts que la Voie Douloreuse longeait par l'extérieur, - à une centaine de mètres de là le Golgotha, petite butte rocheuse, plus tard taillée, équarrie, rabotée à diverses reprises pour pouvoir la faire entrer dans les monuments successifs, - entre les deux, le fossé où l'on devait bien jeter les bois des croix qui avaient servi, remblayé plus tard pour y édifier les soubassements du forum d'Hadrien, - et derrière le Golgotha, à une quarantaine de mètres plus loin, au flanc d'une légère pente du terrain, creusée dans le talus rocheux, la nécropole où le Christ trouva ce tombeau qui n'avait pas été préparé pour lui.

Tout alors devient vraisemblable, logique, normal. La pensée dépouille ce lieu des pierres qui l'accablent, de la prolifération des vocables et des dévotions qui le trahissent, des mesquineries humaines et des chamailleries des "enfants" de Dieu..

Et l'on comprend soudain que tout cela n'a au fond aucune importance. Que sont ces quelques rides sur le visage de l'Eglise de Dieu, dont ils font tous partie, chacun avec son tempérament et sa vocation propre, ses pesanteurs et ses dons, sa simplicité ou sa culture, sa tendance à l'intellectualisme ou à la superstition ? "Tout ce qui monte converge" (Teilhard de Chardin). Ils montent tous, du fond des âges, vers Jérusalem, vers ce tombeau d'où le Christ est ressuscité. Ils montent vers plus de Foi, plus d'Espérance, plus d'Amour. Ils convergent - qu'importent ici les ans ou les siècles - ils convergent vers l'Unité.

Après le repas de midi, nos taxis nous prennent pour un court trajet qui commence par descendre la vallée du Cédron, puis remonte sur le flanc ouest du Tyropéon à peine dessiné, jusqu'à Saint-Pierre-en-Gallicante, église des Pères Assomptionnistes toute proche de la frontière israélienne. Une tradition fragile place là le palais du Grand Prêtre Caïphe, où fut emprisonné Jésus, et où Pierre trahit son Maître et pleura au moment où le coq chanta. Probablement se trouvait-il en réalité plus haut sur la colline, vers le Cénacle. Peu importe. Ce qui est plus intéressant, c'est la voie à degrés, d'époque romaine, mise au jour à côté de l'église, qui descendait des environs du palais

de Caïphe vers l'est de la ville, et que Jésus a certainement suivie, probablement même en sortant du C. nacle le soir du Jeudi-Saint, pour se rendre à Gethsémani.

Sur une terrasse ombragée d'eucalyptus qui domine le ravin du Cédron et le village de Siloé, nous lisons et méditons l'épisode du reniement : ". . et se retournant, le Seigneur fixa son regard sur Pierre" (Luc 22) -

Par un sentier escarpé et caillouteux qui descend au milieu d'humbles maisons, escortés d'enfants pauvrement vêtus, nous atteignons le fond du vallon à l'endroit où convergeaient autrefois le Cédron et le Tyropéon, alors beaucoup plus creusé, et où s'élevait, comme une étrave tournée face au sud, la muraille de la vieille cité de David. La fontaine de Siloé, aboutissement du canal souterrain creusé par Ezéchias à partir de la fontaine de Gihon, est une simple voûte au fond d'une excavation à laquelle on accède par un escalier. C'est là que l'aveugle-né, que Jésus avait rencontré à la sortie du Temple, vint laver ses yeux et fut guéri. Alors Jésus dit aux Pharisiens: "Si vous étiez aveugles (si vous vous reconnaissiez tels), vous n'auriez plus de péché. Mais vous dites: Nous voyons. C'est ainsi que votre péché demeure." (Jean, 9).

Seigneur, faites que je voie.

Nous remontons ensuite la vallée du Cédron et faisons halte au lieu dit Gethsémani. Le large boulevard, la circulation abondante et bruyante, les autocars et les taxis en stationnement, la multiplicité des constructions : églises et murs de propriétés conventuelles qui se disputent l'espace, tout cela dégoût à première vue profondément, en un lieu où l'on espérait trouver solitude et silence.

Il y a là, précéuée d'une cour en contre-bas de la route, la crypte dite Tombeau de la Vierge, à la suite d'une tradition plus que suspecte, - à côté une petite grotte naturelle transformée en église, semblable en tout cas à l'une ou l'autre de celles où Jésus et ses apôtres pouvaient à l'occasion trouver un abri, - une église russe dans un domaine clos de hauts murs, - enfin la basilique sans grâce ni modestie construite sur le rocher considéré par une tradition constante comme l'endroit précis où le Christ passa dans "la frayeur et l'angoisse" les heures précédant son arrestation, tandis que les Apôtres dormaient non loin de là. Son enclos retient prisonniers, au milieu de

petites allées naïves et ridicules de gravier bien ratissé, huit oliviers massifs, millénaires, rejetons vraisemblables de ceux qui furent témoins de cette agonie.

Mais à vingt mètres de là, il suffit de traverser le chemin, de pénétrer dans le champ voisin, pour retrouver tout ce qui n'a certainement pas changé depuis deux mille ans: les murs de pierre sèche qui retiennent le sol en terrasses, les oliviers, les herbes, les fleurs sauvages abondantes à cette époque de l'année, les oiseaux, le silence, - à cent mètres à nos pieds le Cédron, à gauche les tombeaux antiques, en face la muraille du Temple, la porte Dorée et la porte Saint Etienne, qui se profilent en contrejour sur le ciel rose.

Pendant que le jour descend, nous lisons dans saint Mathieu le récit de l'agonie et de l'arrestation. Enfin la Messe est célébrée à la nuit tombante dans la basilique, à l'intention spécialement de Manani et de notre Docteur, et de leur apostolat auprès des vieillards et des mourants.

JEUDI 27 AVRIL

- 33 -

JERUSALEM

Mont des Oliviers - Saint-Etienne - Tombeaux des Rois

Trop confortables, trop rapides, nos taxis mettent un écran de facilité et de confort entre nous et la réalité, entre nous et les sites et les êtres de ce pays. N'aurait-on pas gagné à faire un lever un peu plus matinal et à gravir tranquillement à pied la pente du mont des Oliviers, en s'imprégnant de cette vue dans la lumière d'un matin tout neuf ? Mais les santés limitent, le programme et l'horaire exigent, et le temps lui-même, avec ses aigres sautes d'humeur, ne facilite pas la tâche.

Donc les taxis nous prennent à l'hôtel et en trop peu de temps nous déposent au sommet du mont, au sanctuaire de l'Ascension, où nous nous trouvons en même temps qu'un groupe de pèlerins allemands.

C'est, à l'intérieur d'une enceinte sans apprêt, une petite rotonde toute simple, sans ornement, sans lampe ni dorure, sans marbre ni inscription, succédant à un édifice primitif de même forme mais qui était symboliquement dépourvu de toit. Le tout fait partie d'une petite mosquée qui s'élève à côté, et l'accès se fait sans formalité.

Saint Luc dit simplement : "Il les emmena jusque vers Béthanie, et levant les mains les bénit. Et tandis qu'il les bénissait, il se sépara d'eux et fut emporté au ciel." Les Actes ne sont pas plus explicites. Mais la tradition de très bonne heure a commémoré en cet endroit l'Ascension de Jésus. En tout cas il y a là aussi un rocher, bien sûr, qui porte lui aussi une empreinte, celle évidemment du pied de Notre Seigneur au moment où il s'éleva. . Le pittoresque est fourni ici par le Père de notre Père - on veut parler de saint Ignace bien entendu - et son scrupule après coup pour se remémorer dans quelle direction était tourné Notre Seigneur au moment où il quitta la Terre, et l'histoire des petits ciseaux qu'il remit au gardien musulman pour le corrompre et obtenir le droit, en dehors des heures d'ouverture, de procéder sur l'empreinte à une ultime expertise. .

De la terrasse de la mosquée, une vue très étendue va, à l'est, des monts de Moab au désert de Juda et à la mer Morte, tandis qu'à l'ouest Jérusalem tout entière est étalée là, blanche et or.

A ce moment les cloches de la basilique du Saint-Sépulcre se mirent à sonner : un branle lent, une vibration pénétrante, un tissu serré d'harmoniques éclatants autour d'une note unique et grave, et les ondes, en flux et reflux, venaient battre les collines, comme bat un coeur à grands coups profonds, et recouvraient toute la ville, vague après vague, - la Ville, coeur même de la Chrétienté.

Nous visitons ensuite, tout proche, le sanctuaire dit du Pater, touchant le couvent des Carmélites. Le folklore pieux est là présent dans ces trente-huit versions du Pater en autant de langues. Tout y est, y compris le portugais et le breton, et deux Pater en français, l'ancien et le nouveau. Encore une grotte, sans empreinte apparemment, celle où Jésus dut avoir son dernier entretien avec ses disciples avant sa Passion, à moins que ce ne soit celui qui précéda l'Ascension - chaque thèse a ses partisans. Encore une basilique, en construction depuis 1920, et qui s'apprête, si hélas on la termine un jour, à abîmer encore la faite de la colline sacrée. Qui n'a pas son clocher, sa coupole, son dôme, son minaret, son bulbe, si possible un peu plus haut que les autres, afin de montrer qu'on est bien là, et afin que nul n'en ignore . ?

On nous dira bien que "dès les premiers siècles le Mont fut un centre de vie monastique intense, que les sanctuaires construits récemment sur les ruines des bâtiments byzantins n'ont fait que reprendre la tradition interrompue par l'occupation musulmane." Cela ne me console pas. Je crois plutôt que le Tentateur se venge dans ces lieux de quelques échecs de première importance qu'il y subit, et pousse ses victimes inconscientes à entasser des pierres, et à construire encore et partout de vaniteuses basiliques . .

De là nous descendons par un chemin caillouteux entre des murs qui laissent par endroits de belles échappées sur la ville, et abordons au domaine des Pères Franciscains. L'église Dominus Fleuit, d'une laideur naïve à l'extérieur dans sa forme de grosse larme, d'un effet un peu "cinéma" à l'intérieur avec sa baie derrière l'autel qui encadre tout le panoramique de Jérusalem, avec des effets de fer forgé un peu faciles qui attirent

la photo, rappelle la scène où Jésus, prévoyant la ruine de la Ville, pleura. Saint Luc dit, sans autre précision : "Quand il fut proche, à la vue de la ville, il pleura sur elle." Mais les Franciscains se sont avisés, au 14^e siècle, que ce devait être en cet endroit précis..

Donc, entrés dans le jardin, nous nous promenons sagement dans des allées que nous croyions faites pour cela, cherchant un endroit ombragé pour lire et prier. Sans doute avons-nous franchi quelque invisible clôture, ou bien notre groupe fait-il manifestement mauvaise impression, car voilà qu'un Père surgit, peu amène, et nous refoule avec force gestes vers l'église, nous déclarant en italien que nous ne sommes pas ici chez nous, et qu'il pourrait appeler la police.. Bon. Nous mettons cela sur le compte d'un sang latin un peu trop bouillant et d'une élocution qui doit aller plus loin que la pensée, et nous nous asseyons sur la pierre à côté de l'église pour une lecture suivie d'une longue méditation silencieuse.

Pourtant, il en voit et il en connaît, des pèlerins, notre Franciscain. Il a l'habitude : ils viennent en groupe, écoutent une messe, chantent des cantiques, regardent la vue, prennent des photos, s'en vont. Voilà qui est honnête et rassurant.

Aussi trouve-t-il ceux-là un peu bizarres, et sans doute pas très catholiques, ces pèlerins qui lisent des choses, puis se plongent dans le silence, chacun de son côté, comme si rien n'existait, et qui attendent Dieu seul sait quoi. Alors il va, vient, tourne autour de nous, s'affaire, et nous fait comprendre que dans une heure il faudra avoir vidé les lieux, messe expédiée et chapelle fermée.

Alors un moment après l'un de nous se détache, sur la pointe des pieds, et sous un prétexte quelconque a le rejoindre à la chapelle. D'où est-il ? de Sicile. Et d'où en Sicile ? de Caltanissetta. Voilà le mot magique trouvé : "Sitchilia", le plus beau pays du monde, bien sûr, - oui, pauvre, mais beau. Nous sommes donc de bons chrétiens, puisque nous savons cela. Ces trois syllabes ramènent la sérénité dans son coeur, la mansuétude sur son visage, et la patience dans ses allées et venues.

Ne l'accablons pas, car nous apprendrons d'autre source, dans les jours qui suivent, la façon bien à eux qu'ont certains pèlerins de mettre en pratique l'esprit de "dépouillement" ou de "recueillement", comme on voudra: ceux qui, pieusement armés

d'un petit marteau, font sauter un morceau de rocher par ci, un angle de chapiteau par là, - ceux qui effeuillent les branches d'olivier, grattent les troncs de leur écorce, - ceux qui emportent tout ce que la Providence met à la portée de leurs mains, lampe, chandelier, cierge, comme autant d'amulettes qui, une fois rapportées au pays natal, protégeront contre les maladies, les tentations, ou le mauvais œil...

Alors soyons indulgents pour nos frères Franciscains, un peu blasés, envahis quotidiennement souvent sans discrétion, instruits malgré eux par l'expérience, et devenus par la force un peu gendarmes.

Après la messe, célébrée plus particulièrement à l'intention de nos amis suisses, Jean et Thérèse, et de leur apostolat auprès des couples unis par des mariages mixtes, nous achevons de descendre à pied, entre les hauts murs, vers Gethsémani.

Les taxis nous reprennent alors, et remontant le Cédron pour aborder les faubourgs nord de la ville nous déposent à la basilique Saint-Etienne. Dans ce fief des fils de saint Dominique, où sont réunies l'Ecole Biblique et l'Ecole Archéologique Française, illustrées par les grands noms du Père Lagrange et de ses compagnons, nous sommes accueillis par un des Pères, qui nous fait visiter d'abord la basilique, consacrée au début de ce siècle sur les vestiges d'une église du 5^e siècle, en souvenir du premier diacre qui fut peut-être martyrisé ici, - puis l'hypogée au fond du jardin, ancienne nécropole juive, aujourd'hui cimetière des religieux, - enfin la bibliothèque qui accumule, en quelques dizaines de milliers de volumes en toutes langues, tout le savoir humain sur les questions bibliques et sur l'archéologie de la Terre Sainte.

On passe ensuite devant la cathédrale anglicane Saint-Georges et, à quelques centaines de mètres plus loin, on trouve une porte surmontée de l'écriteau, logique pour qui n'y entend pas malice, mais qui fait sourire les Français frondeurs : "République Française - Tombeau des Rois". Il s'agit en principe des rois de Juda, et notre République, qui n'a rien à en redouter, entretient ce secteur archéologique qui lui est dévolu.

En réalité, c'est le tombeau d'une Hélène d'Asiabène, princesse syrienne convertie au judaïsme au I^{er} siècle, et de sa famille. Un escalier monumental, taillé dans le rocher, donne accès à une cour rectangulaire creusée à une douzaine de mètres au-dessous du niveau actuel du sol, et qui se termine par une sorte d'alcôve souterraine s'ouvrant sur un caveau prolongé par des chambres sépulcrales. Ce caveau, fermé par une pierre en forme de meule qui roule dans une sorte de rainure, ainsi que certaines de ses chambres en forme de banquettes surmontées d'une voûte elliptique, nous donnent un exemple très proche de ce qu'a dû être le tombeau du Christ, mieux certainement que le Saint-Sépulcre, d'figuré autant par la fureur des uns que par la ferveur des autres.

Nous revenons à pied à l'hôtel, et l'après-midi nous est laissée sans programme. Chacun l'utilisera selon son coeur, ou ses devoirs. Les uns retourneront au Temple, ou au Sépulcre. D'autres vont errer dans les ruelles ou autour des remparts. Certains vont affronter l'obligation des cartes postales en grande série. Les autres iront fureter, au risque de se perdre, dans les magasins et chez les antiquaires.

Pendant ce temps, il en était qui souhaitaient revoir le mont des Oliviers et Gethsémani dans le silence. Le chemin descend d'abord vers le nord, puis s'infléchit à l'est et traverse le Cedron, petit lit de ruisseau à peine dessiné à travers des terrains vagues. Aussitôt après, le sentier à droite monte en oblique au flanc de la colline. Quelques figuiers, de l'herbe rase, des fleurs des champs, de la terre ocre, quelques rochers à fleur de sol. Nous marchons en silence. Ici nous sommes certains que rien n'a été changé, nous sommes sûrs qu'il est passé sur ce chemin, qu'il a vu tout cela tel quel, ce rempart, ce torrent, ces collines, cette lumière douce de fin d'après-midi. La vue s'élargit. Nous montons, recueillis et heureux, oubliant les murs, les clochers, les grottes, les basiliques. Le chemin qui redescend vers Gethsémani est désert à cette heure. Par une brèche du mur, nous entrons dans un des cimetières juifs qui parsèment les pentes alentour de leurs pierres blanches. Assis entre les tombes, nous contemplons sans rien dire, jusqu'au moment où la silhouette de la ville: créneaux, dômes, minarets, clochers, se découpe, bleutée puis noire sur fond d'or, et nous restons là longuement, comblés, silencieux, redécouvrant tout, sentant tout ce qui est inexprimable, remplis de pensées et d'adoration...

Redescendus à Gethsémani, nous fuyons les bruits et les paroles, traversons la route et le torrent, et remontons la pente en face jusqu'à la porte Saint-Etienne. Des petites rues capricieuses et tranquilles, ignorées des touristes, sans cartes postales ni bric-à-brac, nous ramènent vers les remparts et la porte d'Hérode, d'où nous regagnons à la nuit tombante notre hôtel.

Après dîner, dans le grand cercle des fauteuils, nous écoutons un exposé, aussi rigoureusement documenté que profondément émouvant, de Colette sur la Passion, prélude à la journée de demain et au Chemin de la Croix. (1)

(1)- On en trouvera le texte in-extenso en annexe, à la fin du présent récit.

VENDREDI 28 AVRIL

JERUSALEM

Piscine probatique - Sainte-Anne

Notre-Dame de Sion - Chemin de Croix

La Piscine probatique et l'église Sainte-Anne se trouvent en bordure de la Via Dolorosa, tout près de la porte Bab Sitti Mariam (porte de la Vierge Marie) dite aussi porte Saint-Etienne, dans la propriété du séminaire grec catholique dirigé par les Pères Blancs. C'est l'un d'eux, le R.P. Pauchet, directeur des fouilles, barbe rousse, gros pull de laine et pantalon de velours, qui nous reçoit. Avec clarté, honnêteté, humour, il nous fait sur le terrain un remarquable exposé, où percent de savoureuses pointes d'accent belge. Passionné par son sujet, scrupuleux dans l'interprétation et les conclusions, il nous fait l'attachante démonstration d'une archéologie qui n'est ni technique abstraite ni science morte, mais recherche vivante, satisfaisante pour l'intelligence et éclairante pour la foi.

Dans cette image saisissante de l'entassement des siècles, les restes minutieusement analysés de l'époque du Christ, des époques romaine, byzantine, des Croisés, du Moyen-Age, disposés en coupe verticale, abolissent pour nous le temps et nous font voir en un seul coup d'oeil ce qui s'est succédé lentement à travers 70 générations. On est frappé par cette continuité dans le sens profond et sacré d'un lieu, même si la destination des pierres apparemment a changé, depuis la Piscine Probatique (ou des Brebis), "le bâtiment qu'on appelle en hébreu Bézatha, qui a cinq portiques" (Jean, 5), - jusqu'au sanctuaire d'Esculape de l'époque d'Hadrien dont les fouilles mettent au jour les salles voûtées, les petits bassins, les ex-votos. Lorsque Jésus a guéri ici le paralytique, infirme depuis trente-huit ans, et qui se voyait toujours prendre son tour par un moins impotent que lui, sans doute a-t-il fait un miracle dans un lieu marqué déjà par la croyance populaire : l'ange auquel on attribuait le bouillonnement de l'eau, et sans doute à son tour l'occupant romain plus tard a-t-il voulu "remplacer un souvenir chrétien par un sanctuaire dédié à celle de leurs divinités qui se trouvait le plus en rapport avec le miracle du Christ, comme le feront les Chrétiens en édifiant des églises à la place d'anciens temples païens".

De la même façon, la belle église romane Sainte-Anne, tout à côté, est passée des Croisés aux Arabes, des Arabes aux Turcs, des Turcs enfin à la France, et garde au tympan de son portail d'entrée des inscriptions qui témoignent de ces vicissitudes. Derrière sa façade harmonieuse et discrète de belle pierre gris-rose, on découvre avec joie une nef sobre et dépouillée, propice à la prière. "Domine, dilexi decorem domus tuae - J'ai aimé, Seigneur, la beauté de votre maison "-

Nous négligerons la crypte, dans laquelle se trouvent des grottes antiques où la tradition bien sûr a voulu reconnaître la maison d'Anne et de Joachim et le lieu de naissance de Marie, ainsi que d'autres dans le même quartier qui voudraient localiser naïvement - mais non sans profit - tous les épisodes de sa vie de petite fille.

Un peu plus loin dans la Via Dolorosa, au couvent des religieuses de Notre-Dame de Sion, nous sont montrées d'excellentes maquettes de la Jérusalem du temps du Christ et de la forteresse Antonia. Une religieuse française, érudite et claire, et qui connaît sa Jérusalem antique comme si elle y vivait depuis 2000 ans, nous commente les transformations subies par la ville, et par la forteresse romaine dont ce couvent occupe en partie l'emplacement. D'où la vraisemblance et l'intérêt que prend ce puissant dallage, ^{le Lithostrotos/} exhumé et remarquablement mis en valeur dans cette salle aux lourdes voûtes, où très probablement Jésus subit son premier interrogatoire, les jeux cruels des soldats, et s'entendit notifier son arrêt de mort.

Après cette visite, deux privilégiés purent monter sur les terrasses du couvent et jouir, de ce belvédère, d'une vue unique sur les toits de la ville : des centaines de coupoles blanches ou grises, qui s'élèvent à l'ouest par grandes vagues jusqu'aux hauteurs du Saint-Sépulcre et du Cénacle, qui descendent au sud jusqu'aux murailles de la porte des Maughrébins, - perdues entre ces coupoles, des terrasses à des hauteurs insoupçonnées, des jardinets remplis de fleurs ou de lessives claquant au vent, - une extraordinaire harmonie de blancheur, dans laquelle la Via Dolorosa se creuse à nos pieds comme une profonde tranchée noire. Au sud-est et à l'est, la vue découvre l'esplanade du Temple, désert surchauffé où trône le dôme bleu et or, et plus loin, toile de fond verte et grise, le mont des Oliviers.

L'agitation bruyante des rues populeuses, le brouhaha du trafic sur les boulevards extérieurs meurent avant d'arriver à cette hauteur et ne sont plus que lointaine et sourde rumeur de vie, qui bat comme le sang au fond du coeur et des artères de la ville. Quelques instants, l'appel rituel du muezzin s'envole du grand minaret tout proche et vient planer sur nous, rappelant le Dieu unique, créateur des choses visibles et invisibles. Puis tout se fond dans la plénitude de cette blancheur : il ne reste plus que lumière et silence, joie partagée et grâce, paix et prière.

Redescendus sur terre, nous recueillons au passage, perdue dans des choix difficiles de cartes postales, une attardée de notre groupe, isolée et téméraire, à qui son sens de l'orientation incertain eut peut-être réservé des surprises entre la porte de Saint-Etienne et la porte d'Hérode. Près de cette dernière, arrêtés à l'ombre d'une petite boutique où nous nous désaltérons de grands verres de jus d'oranges fraîches, nous regardons des familles musulmanes descendre l'escalier, venir vers nous et tourner pour franchir la porte, se rendant à la mosquée, parées de leurs plus beaux habits en ce vendredi qui est leur jour de repos. La beauté des costumes, dont les voiles, blancs et couleurs, jouent dans l'alternance du soleil et des ombres, la lenteur des gestes, la discrétion et la noblesse instinctive des attitudes, tout cela paraît caractéristique d'un peuple, d'une race qui a gardé son âme, qui a conservé le sens du sacré, en parfaite harmonie avec la signification de ces lieux.

Franchissant la circulation chaotique du boulevard, nous rentrons à bon port, à l'hôtel.

Deux heures de temps libre nous sont données cet après-midi. Beaucoup s'adonneront aux devoirs de la correspondance. D'autres parcourront Jérusalem encore, au gré du hasard et de l'inspiration, errant parmi les ruelles, escaladant les remparts, poussant l'exploration aux quartiers plus reculés : citadelle, patriarchats, quartier arménien, etc. voulant s'imprégner de tous les aspects de cette ville, où notre temps désormais est mesuré.

L'agitation bruyante des rues populeuses, le brouhaha du trafic sur les boulevards extérieurs meurent avant d'arriver à cette hauteur et ne sont plus que lointaine et sourde rumeur de vie, qui bat comme le sang au fond du coeur et des artères de la ville. Quelques instants, l'appel rituel du muezzin s'envole du grand minaret tout proche et vient planer sur nous, rappelant le Dieu unique, créateur des choses visibles et invisibles. Puis tout se fonde dans la plénitude de cette blancheur : il ne reste plus que lumière et silence, joie partagée et grâce, paix et prière.

Redescendus sur terre, nous recueillons au passage, perdue dans des choix difficiles de cartes postales, une attardée de notre groupe, isolée et téméraire, à qui son sens de l'orientation incertain eut peut-être réservé des surprises entre la porte de Saint-Etienne et la porte d'Hérode. Près de cette dernière, arrêtés à l'ombre d'une petite boutique où nous nous désaltérons de grands verres de jus d'oranges fraîches, nous regardons des familles musulmanes descendre l'escalier, venir vers nous et tourner pour franchir la porte, se rendant à la mosquée, parées de leurs plus beaux habits en ce vendredi qui est leur jour de repos. La beauté des costumes, dont les voiles, blancs et couleurs, jouent dans l'alternance du soleil et des ombres, la lenteur des gestes, la discrétion et la noblesse instinctive des attitudes, tout cela paraît caractéristique d'un peuple, d'une race qui a gardé son âme, qui a conservé le sens du sacré, en parfaite harmonie avec la signification de ces lieux.

Franchissant la circulation chaotique du boulevard, nous rentrons à bon port , à l'hôtel.

Deux heures de temps libre nous sont données cet après-midi. Beaucoup s'adonneront aux devoirs de la correspondance. D'autres parcourront Jérusalem encore, au gré du hasard et de l'inspiration, errant parmi les ruelles, escaladant les remparts, poussant l'exploration aux quartiers plus reculés: citadelle, patriarcats, quartier arménien, etc. voulant s'imprégner de tous les aspects de cette ville, où notre temps désormais est mesuré.

Mais cette entreprise demande parfois diplomatie et obstination. Dès que l'on se met à flâner, des petits guides bénévoles jaillissent du pavé et veulent à tout prix vous remettre, moyennant bakchich, dans le droit chemin. "Damascus gate ?" - Non - "Sepulchre ?" - Non merci - "Via Dolorosa ?" - Non, merci bien - Mais quel est donc cet étranger peu conformiste qui voudrait aller ailleurs que dans ce triangle touristique ? " Alors antiquaire ? tapis ? bijoux ?" et on vous prend par la main., on vous entraîne vers quelque mirifique occasion. Il faut se dégager gentiment, sourire juste ce qu'il faut, prendre le regard lointain, décourager ces bonnes volontés insistantes, et continuer seul la quête aux découvertes: des rues qui paraissent entièrement mortes, ou qui vivent d'on ne sait quelle vie mystérieuse et assoupie, des passages sous des voûtes sombres, des petits métiers et des odeurs étranges, des pentes insoupçonnées, des coins de remparts interdits où l'on va engager des conversations de gestes avec les sentinelles jordaniennes, et faire subrepticement la photo prohibée, les points de vue qui soudain découvrent des aspects insolites du mont des Oliviers, du village de Siloé, ou de Jérusalem d'Israël, toute proche par delà les fils de fer barbelés.

Le plus difficile est de s'engager dans une impasse (il y en a de fort longues, qui tournent à droite, à gauche, se replient sur elles-mêmes, se ramifient): tout le monde alors conspire gentiment à vous arrêter, à vous empêcher à tout prix de faire quelques pas inutiles. Ce jour-là, un Arabe, habillé à l'européenne avec une certaine recherche, ayant observé mon manège et ma flânerie, n'y tenant plus m'aborde et me demande avec douceur: "Mais enfin, qu'est-ce que vous cherchez ici ?" Que lui répondre ? Je ne cherche rien. Je regarde : la lumière et les ombres, les pierres pétries de souvenirs, les silhouettes et les visages, les regards et les sourires. Je ne cherche rien. Je suis heureux. Je suis à Jérusalem.

Le Chemin de Croix suit des rues qui correspondent, aussi exactement qu'on peut le supposer, au tracé du chemin parcouru par le Christ depuis la forteresse Antonia jusqu'au Golgotha. Inutile de s'étendre ici sur ce qui a été si souvent décrit : les groupes de pèlerins qui se succèdent à travers la cohue et les bousculades parfois sévères de ces rues étroites, méditant,

priant ou lisant, chacun dans sa langue, parmi les boutiques, dans la confusion et la rumeur des conversations et des appels, dans la cacophonie des transistors, au milieu de l'indifférence respectueuse de ceux qui en ont tant vu, et qui ne s'étonnent plus de rien, et parfois dans des flux et reflux de foule que la police est obligée d'endiguer rudement.

Pourquoi s'irriter ou s'indigner ? Il est probable que c'est là la vision très réelle, en tout cas la transposition la plus fidèle de ce qu'a dû être le chemin du pauvre Condamné : quelques soldats méprisants contenant sans ménagement la foule agglutinée, la curiosité malsaine, les moqueries ("Un pauvre illuminé, qui se croyait roi.." " Il est fou.."), ou l'indifférence blasée, - et là, tout près du bord de la montée, près à le toucher, Véronique, et ces femmes qui l'aimaient, et Marie..

Nous côtoyons des groupes allemands, anglais, italiens, grecs, yougoslaves. Il en est de tout genre, des massifs et disciplinés, des tragiques et spectaculaires, précédés de bannières, portant en grande transpiration de lourdes croix de bois. Il en est d'effacés, qui ne font rien d'extraordinaire, et qui s'efforcent, non pas gênés mais aidés par ce coude-à-coude riche de vie, de vivre ce qui s'est passé là, de comprendre jusqu'au fond de leur coeur ce qui s'est passé là, et pourquoi cela s'est passé.

A travers des remous parfois rudes, nous arrivons jusqu'au parvis de la Basilique, jusqu'au Golgotha, jusqu'au Sépulcre.

" Souviens-toi de Jésus-Christ, ressuscité d'entre les morts.
Il est notre salut, notre gloire - éternelle

Je crois que jusqu'à la fin de nos vies ce chant nous transportera à Jérusalem, et nous fera, fermant les yeux, revoir les visages et entendre les voix de ceux que nous avons connus là et aimés, communauté priante dont la qualité porte témoignage et commence à rendre l'espérance, lentement, à celui qui ne l'avait plus.

Refaisant le trajet en sens inverse, nous revenons au couvent des religieuses de Notre-Dame de Sion. Dans l'église, dont le chœur contient une partie de l'Arc d'Hadrien, identifié à tort probablement par la tradition comme le lieu où Pilate aurait montré Jésus à la foule pour qu'elle prononce son horrible choix, la messe est célébrée à l'intention des trois veuves que compte notre groupe.

SAMEDI 29 AVRIL

HAUTE JUDEE et SAMARIE

Dès le matin, la flotille de nos huit taxis cingle droit au nord, pour traverser la Haute Judée et la Samarie.

A une quinzaine de kilomètres, nous faisons un premier arrêt à El Bira, petit bourg où la tradition, appuyée sur la logique, place la halte de la Sainte Famille, lors de son retour de Jérusalem à Nazareth. "Le croyant dans la caravane, ils firent une journée de chemin." C'était alors la seule source au long de la voie romaine, dont le point d'arrêt obligé, celui où l'on se regroupe, et où, entre parents, amis, connaissances, on fait l'inventaire. "Ils se mirent à le rechercher parmi leurs proches et ceux qu'ils connaissaient. Ne l'ayant pas trouvé, ils s'en retournèrent, toujours à sa recherche, à Jérusalem". (Luc, 2)

Quelques kilomètres plus loin, Beitin, l'ancienne Béthel, que l'on aperçoit à petite distance à droite, rappelle le souvenir des Patriarches: campement d'Abraham, songe de Jacob, séjour de l'Arche d'alliance. Au milieu de terrasses plantées de petits oliviers, soutenues par des murettes grises, la route déroule ses courbes à travers une succession de plateaux arides: tables de rochers blancs à fleur du sol, pentes coupées de barres régulières en falaises, terre orcre et caillouteuse, lits d'oueds desséchés, - un pays dur, sans eau, sans habitants, sans cultures. On passe à côté du village de Singil, qui porte encore sans s'en douter un nom français, celui de Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, le chevalier croisé conquérant de Byblos en 1104.

Puis on amorce la descente, et tout le paysage se transforme et s'adoucit graduellement, dans son relief comme dans sa végétation. Devant le site de Silo, qui fut un des sanctuaires de l'Arche, où Samuel fut élevé et consacré à Yahvé, nous trouvons, à quelques mètres au-dessus de la route à notre gauche, une terrasse d'herbe douce, sous les branches étalées d'un gros amandier. La lumière est neuve et belle, et les lignes du paysage, - gris métallique des oliviers, vert roux des pousses de vignes, flammes noires des cyprès, - d'une pureté attique. Les alouettes lancent haut dans le ciel leurs cris de joie aigus. Les fleurs

sauvages autour de nous parsèment l'herbe: de merveilleux petits coquelicots, plus petits que ceux qui poussent dans notre pays, et d'un rouge plus vibrant et plus profond, plus beaux que "Salomon dans toute sa gloire". L'endroit serait idéal pour une halte qu'on voudrait très longue. Mais nous sommes harcelés par les avertisseurs des voitures qui passent, par l'autobus campagnard qui s'arrête à nos pieds et fait ronfler son moteur, par la musique qui s'échappe du petit café de l'autre côté de la route, par le petit marchand qui vient nous offrir cacahuètes et coca-cola pendant notre lecture et reste là à contempler ces curieux touristes. Seigneur, donnez-nous le silence..

Nous continuons de cheminer à flanc de collines et faisons halte aux environs du village de Carioth, où est né Judas, à la frontière de la Judée et de la Samarie, d'où s'aperçoit le mont Garizim.

La descente s'accentue et les vallons de Samarie contrastent de plus en plus avec la dure Judée: des fonds verdoyants, des cultures de blé et de légumes, des vergers bien tenus, des plantations de figuiers. Des villages apparaissent, blancs, propres, accueillants. Les maisons bien construites, en pierre de taille, ont des allures de petites villas. Les vallées s'élargissent en plaines bien irriguées. Tranquillité, douceur, prospérité, telle est l'image que nous retenons de la Samarie au moment où nous y pénétrons.

A l'entrée de Sichem, nous faisons halte au puits de Jacob. Dans l'enclos d'un couvent grec orthodoxe, un jardinet, touchant de naïveté et de mauvais goût, accumule les petits oratoires, les rocailles, les bassins, les bordures blanchies à la chaux. Un peu en contrebas de l'entrée, l'inévitable basilique est là, inachevée. Les piliers sont sortis de terre et s'arrêtent à mi-hauteur, et ceci depuis exactement un demi-siècle. Il faut dire que c'est le tsar de Russie qui soutenait l'entreprise, et il apparaît peu probable que la munificence de MM. Brejnev et Kossighine vienne un jour rouvrir le chantier et achever l'édifice. Heureusement d'ailleurs, et l'on souhaiterait bien davantage, si la grâce devait les toucher, qu'ils fissent raser le monument. Dans l'attente de cette issue, certains d'entre nous ont

proposé, comme plus urgent, de composer - comme il y a des prières pour la pluie et pour le beau temps - une prière pour les tremblements de terre, qui donnerait à peu près ceci:

" O Dieu qui avez manifesté votre puissance... (citer ici tous les séismes, rzz de marées, cataclysmes divers que l'on peut trouver dans la Bible - en rajouter au besoin), jetez les yeux, nous vous en prions, sur tous ces témoignages d'orgueil et de mauvais goût. Considérez l'égarement qui a poussé vos enfants à entasser pierre sur pierre, à dépenser un argent qui eût pu être mieux employé ailleurs, et à déparer tant de lieux illustrés par vos Prophètes et par l'Incarnation de votre Fils. Cue, par l'intercession de Jésus-Christ Notre Seigneur, de la Bienheureuse Vierge Marie et de tous les Saints, un écroulement opportun, bien calculé et sélectif, restitue à ces lieux leur pureté première et leur authenticité, afin que nous puissions, loin des dorures, des marbres et des vains ornements, prier dans la simplicité, la pauvreté, et le silence. Amen."

En attendant donc, on pénètre dans cette basilique tronquée et à ciel ouvert, et l'on trouve là, comme dans un décor d'opérette, deux étranges petites guérites, peintes en vives couleurs, qui dissimulent l'entrée des escaliers d'accès à la crypte. On descend et dans la pénombre, au milieu des ors et des lampes, le puits de Jacob s'ouvre, authentique, indiscutable, seul de toute la région, avec sa margelle où la corde a creusé de profonds sillons, où Jésus s'est assis : "Il arriva à une ville de Samarie appelée Sichar, près du champ que Jacob avait donné à son fils Joseph. Là se trouvait le puits de Jacob. Jésus, fatigué du voyage, était assis à même le puits. Il était environ midi." (Jean, 4).

Remontés au jour, nous trouvons un coin accueillant du jardin : sous les pins où passent par moments de larges souffles de vent, entourés d'orangers et de fleurs, dans un silence habité de pépiements d'oiseaux et du chant des coqs venu du poulailler du petit couvent, nous lisons le texte pénétrant de saint Jean. Etrange scène, étrangement vivante, que cette rencontre entre Jésus et cette femme, cette conversation insolite entre un Juif et une Samaritaine, appartenant à des communautés ennemies. Conversation commencée sur un quiproquo, où les deux protagonistes ne sont évidemment pas "sur la même longueur d'onde" comme nous dirions aujourd'hui, où Jésus avec patience et finesse, utilise les méandres mêmes du quiproquo pour révéler ce qu'il a à dire : "Si tu connaissais le don de Dieu."

Seigneur, nous aussi, nous avons soif..

Aussitôt après, nous traversons le site de Sichem, premier sanctuaire d'Abraham et de Jacob, tombeau de Joseph, siège de la fédération des Douze Tribus, capitale du Royaume du Nord au moment du schisme qui sépare Israël de Juda. Détruite par les Assyriens, reconstruite, incendiée à nouveau, puis capitale des Samaritains, détruite définitivement en 100 avant Jésus-Christ, il n'en reste qu'un champ de ruines où les spécialistes fouillent l'histoire mouvementée de ces lieux.

Continuant notre route entre le mont Garizim à gauche et le mont Ebal à droite, nous faisons halte pour le repas de midi à Naplouse (qui tire son nom d'une "ville neuve" grecque - Nea Polis - comme Naples-Napoli en Italie, Nauplie-Nafplion en Grèce, Nabeul en Tunisie, et la Napoule sur notre Côte d'Azur). C'est un gros bourg arabe pauvre et triste, de 50.000 habitants, une rue principale unique étouffée d'un labyrinthe de ruelles au milieu des maisons serrées qui grimpent de chaque côté sur les pentes des deux monts.

Après le repas, nous sortons de Naplouse par une petite route qui serpente entre les vergers et les oliveraies et nous conduit à Samarie ou Sébaste, ville fondée vers 900 avant Jésus-Christ, - capitale du Royaume du Nord pendant deux siècles, dont les prophètes Amos et Osée dénoncent le luxe et prédisent la ruine, - détruite en 721 avant Jésus-Christ par les Assyriens, - habitée par ce peuple au sang mêlé d'occupants et d'occupés, les Samaritains, - hellénisée, puis romanisée, portant le nom de Sébaste, nom grec d'Auguste (S bastopol en Russie est aussi une "ville d'Auguste"), - puis graduellement déchu et effacée de l'Histoire, aujourd'hui Sébastiah, humble village arabe. Nous visitons le forum romain, grand quadrilatère bordé à l'ouest par une vaste galerie à colonnes. Un chemin sur la droite monte à l'Acropole, passe auprès d'une tour d'époque hellénistique et d'un théâtre romain en cours de dégagement, et aboutit au Temple d'Auguste, élevé sur les fondations retrouvées du palais des rois d'Israël Omri, Achab et Jéroboam. Le sentier contourne la colline, domine des fragments d'enceintes et des vestiges de porte, s'arrête à une petite église romane dédiée à saint Jean-Baptiste, et revient au forum par le côté opposé au départ. C'est là qu'on va voir encore le spectacle de

la pauvre humanité aux prises avec la tentation : devant la petite baraque qui tient lieu de café sur la place, un étalage de colliers et de bracelets obtient un franc succès, et d'importantes affaires s'y négocient, à des prix défiant toute concurrence. Pendant ce temps, dans un autre coin, l'amateur peut trouver des petites poteries, des lampes, des débris de céramiques issus des fouilles, et de fragiles petits vases grecs au col mince, dont le verre, à la transparence incertaine, déjà tout chargé de passé, restera un souvenir et un témoignage.

Retraversant Naplouse, nous prenons la route qui s'élève rapidement en lacets au sommet du mont Garizim. Les Samaritains, ce peuple mi-juif mi-assyrien, à la religion équivoque, avait là son sanctuaire, et son refuge. Aussi le mont a été le théâtre de plusieurs sièges et de plusieurs massacres qui réduisirent leur nombre à peu près à néant. La petite communauté qui en subsiste de nos jours continue d'y célébrer la Pâque, sur la pierre sainte, roche plate qui affleure au sommet. Tout à côté, s'inscrit au ras du sol le plan parfaitement visible d'une basilique byzantine octogonale, elle-même entourée d'une enceinte fortifiée en bel appareil régulier. D'éclatantes petites fleurs de montagne poussent dans l'herbe rase. Seul un berger, avec quelques chèvres, anime cette solitude que balaie un vent froid. Dans l'alternance des zones de soleil et des ombres de nuages, la plaine s'étend à l'est, loin, comme un vieux tissu repris çà et là en gris, vert, mauve, ocre, or.

Un peu transis, nous retrouvons avec plaisir les taxis et la descente, et reprenons la route de Jerusalem.

Un dernier détour par Ephraïm (aujourd'hui Talyibé) nous fait arriver au moment où la fête du pays a rassemblé sur la place toute la jeunesse enrégimentée du village, et tous les corps constitués capables de porter un uniforme : scouts, guides, pionniers, milice, gendarmes, pompiers, que sais-je ? tous sont là, et musique en tête s'ébranlent au pas cadencé,

comme s'ils n'attendaient que nous pour commencer, et défilent à travers les rues en forte déclivité. Nous regardons quelques instants le spectacle naïf du haut d'une terrasse donnant accès à la communauté des religieuses, religieuses de race et de langue arabe, comme tout ce village catholique qui s'enorgueillit, dans un témoignage touchant, d'être chrétien sans discontinuer depuis le Christ et les Apôtres: "Jésus s'en alla dans la région voisine du désert, dans une ville appelée Ephraïm, et là il demeura avec les disciples." (Jean, 11). Nous n'aurons pas le temps d'entrer en contact, comme nous l'avions projeté, avec leur communauté, mais nous assistons dans leur église à la messe célébrée ce soir à l'intention particulière de Denyse et Yves et d'Yvette, et du catéchuménat des adultes auquel ils se dévouent. Messe ponctuée de rythmes martiaux, de roulements de tambours, d'exclamations de liesse populaire: le défilé contourne l'église, et les coups de grosse caisse font vibrer les vitraux. L'aumônier de la communauté sort un instant, et d'un mot obtient l'arrêt de ces musiques belliqueuses. Le défilé s'étire alors dans un piétinement sourd, qui se fond et s'éteint dans le silence.

Nous ressortons à la nuit noire, dans le vent devenu très froid, et regagnons rapidement nos taxis pour rentrer en une brève étape à Jérusalem.

Il faut parler un peu davantage de nos veillées. C'est, dans un large cercle de 37 fauteuils, en dépit de la fatigue, des bruits divers en provenance de l'office ou des cuisines, des conciliabules du personnel, et des grincements lancinants d'une certaine porte à ressorts, un des meilleurs moments de la journée, le moment du vrai dialogue communautaire: instructions pratiques de Pierre et Colette pour le lendemain, commentaires du Père sur la journée qui s'achève, réflexions en commun et échanges de vues, prises de conscience et témoignages des uns et des autres, enfin répétition de chants.

Colette est un maître de chapelle accompli. Et le enseigne avec clarté, entonne avec décision, entraîne avec compétence. Sa main voltige dans les airs et trace, sur une invisible portée, les notes à leurs différentes hauteurs: on regarde, on voit,

et on chante. Nous faisons des progrès: les filets de voix du premier soir s'étoffent, le chœur s'organise, cela commence à prendre du corps et de la consistance.

Et puis hier, au hasard d'une de mes errances à travers Jérusalem, au long de la Via Dolorosa, je suis entré dans la petite église dite de la Flagellation. Seul, écoutant le silence. Peu après, un groupe de pèlerins est entré derrière moi, et sans un mot, sans battre la mesure, sans se donner le la, ils se sont mis à chanter : un départ net, un chœur à quatre voix sans fêlure, une plénitude d'harmonie bien fondue, construisant la grande architecture sereine du chœur final de la Passion selon Saint Jean. Combien pouvaient-ils être ? pensais-je sans me retourner - 40 au moins ? plus peut-être ?

A la sortie, je les ai comptés: ils étaient 18, hommes et femmes. C'étaient des Allemands. La comparaison est dure: nous ne sommes décidément pas très doués, et notre maître de chapelle vraiment mériterait mieux.

DIMANCHE 30 AVRIL

BETHANIE - HEBRON -
MEMBRE - BETHLEEM

Nous reprenons ce matin la route par laquelle nous sommes entrés à Jerusalem, celle de Jéricho, Traversant Siloé, nous passons à Bethphagé, ou ce que l'on pense être Bethphagé, où Jesus envoya deux de ses disciples prendre l'ânesse et l'ânon avec lesquels il voulait faire son entrée à Jerusalem, et d'où partit la procession des Rameaux.

La route descend, s'infléchit vers l'est, et à peu de distance atteint Béthanie, où nous nous arrêtons. "Près de Jérusalem, à quinze stades environ" (Jean, 11), c'est là qu'habitaient Marthe et Marie et leur frère Lazare, chez qui Jésus fait divers séjours, retrem pant ses forces dans l'amitié humaine qui l'entoure. Une autre maison l'accueille, celle de Simon le Lépreux, et c'est là que Marie répand son vase de parfum sur les pieds du Sauveur, scandalisant les disciples conomes (Jean, 12). Dans une ruelle en pente, parmi d'humbles maisons, on nous fait descendre par un escalier malcommode dans une salle souterraine dite Tombeau de Lazare, qui est peut-être le véritable tombeau de Lazare ou en tout cas lui ressemble. A côté, nous regardons, plus résignés qu'indignés, l'oeuvre du Démon de la Pierre: une église moderne dans un jardin qui ressemble à un petit square pour sens giratoire de sous-préfecture, note discordante dans ce vrai village, amas de petites maisons anciennes entassées sur la pente de la colline, habité par des gens tout simples, dont la vie, entre la fontaine et la boutique, ne doit pas être tellement différente de celle de ces gens simples et accueillants chez qui Jésus aimait à s'arrêter.

Reprenant la descente, nous apercevons les monts de Moab, ligne bleu pâle dans le lointain au-dessus de l'étendue grisâtre du désert de Juda, puis nous quittons la route de Jéricho pour prendre vers le sud celle d'Hébron. La terre est aride,

caillouteuse. Les roches en falaises sont percées de nombreuses anfractuosités, abris pour les troupeaux, refuges pour les nomades.

Nous contournons sans nous arrêter une sorte de petit bourg tout ordinaire : arrêt des cars, café-restaurant, école, maisons blanches mi-arabes, mi-européennes, un petit bourg que rien ne nous ferait remarquer, si le panneau indicateur à l'entrée ne portait un nom prestigieux, un nom qui plus que tout autre au monde sans doute a éveillé et veille au coeur de millions d'hommes une résonance unique, un nom porteur de mystère, d'adoration et d'espérance : Bethléem.

Quelques kilomètres après, nous passons devant de grands réservoirs taillés dans le roc, appelés Vasques de Salomon. La tradition des premiers siècles et du Moyen-Age, entraînée par la réputation de gloire et de puissance qui s'attachait à ce roi, avait tendance à lui attribuer tous les ouvrages d'art qui frappaient l'imagination. Il s'agit en réalité d'un aménagement des sources d'Etam, sans doute de peu antérieur à la vie du Christ, sources qui alimentent encore aujourd'hui la ville de Jérusalem en eau potable.

Les vallons se font graduellement plus fertiles. La vigne est cultivée soit en hautes tonnelles, soit en ceps curieusement couchés presque au ras du sol, et reposant en leur milieu sur un caillou dressé, comme un levier disposé sur son point d'appui. Le raisin de cette région est célèbre, et déjà la Bible citait la grosseur légendaire des grappes d'Hébron et de la vallée d'Eshkol (Nombres, 13). Le relief s'élargit, les perspectives s'ouvrent dans un paysage étendu, aux lointains dégagés, aux lignes harmonieuses et équilibrées, dans une lumière intense et pure. Des vergers apparaissent, parcelles isolées par des murettes, des jardins se mêlent aux champs de vigne, et nous entrons dans Hébron, en arabe El Khalil.

Sous une lumière crue qui cerne durement les contours, fait vibrer les couleurs et intensifie les ombres, c'est un gros village, encore plus typique et plus exotique que tout ce que nous avons rencontré jusqu'à présent. Une petite place en pente, de forme irrégulière, est dominée par une mosquée qui ressemble

à une forteresse, haut rempart de pierre rose couronné de créneaux, sur laquelle s'appuie un enchevêtrement de maisons: blocs cubiques, toits enterrasses, murs aveugles, crépis blancs. Ancienne Ciryat-Arba, Hébron devint la première parcelle de Terre Promise lorsqu'Abraham eut acheté le champ de Makpélah pour y enterrer sa femme Sarah. Elle sera ensuite le lieu de sacre de David roi d'Israël, la ville forte de Roboam, la capitale de l'Idumée.

Par un escalier qui longe le puissant mur d'enceinte de l'époque d'Hérode, nous pénétrons dans le monument, qui était il n'y a pas si longtemps encore rigoureusement interdit aux non-musulmans, le Haram el Khalil, le Tombeau de l'Ami (Abraham, l'Ami de Dieu par excellence). L'ancien monument construit sous Hérode à l'intérieur de l'enceinte primitive a été remplacé par une construction byzantine, puis par une mosquée au 8^e siècle, qui devint à son tour l'église Saint-Abraham sous les Croisés. Re-transformée en mosquée, elle contient les cénotaphes d'Abraham et de Sarah, d'Isaac et de Rébecca, de Jacob et de Lia, monuments symboliques édifiés du 8^e au 14^e siècle de notre ère, qui honorent les Patriarches, et que vénèrent actuellement aussi bien les Juifs, les Chrétiens et les Musulmans. Sous la mosquée, murée, inaccessible, se trouve la grotte de Makpélah, où l'on peut penser que reposent les restes de notre Père Abraham et de ses descendants. Seul un "regard" ménagé dans la pierre, surmonté d'un précieux baldaquin arabe, permet de jeter un coup d'oeil dans la profondeur qu'éclaire vaguement le reflet d'une lampe.

A la sortie, nous flânons un moment sur la petite place, dans la lumière crue, au milieu des couleurs vives des étalages: soieries, souvenirs et verroteries, bracelets et pendentifs, pendoques et colliers. On voit la suite... D'autres vont un moment dans une maison voisine regarder le travail d'un potier. Une famille arabe déambule lentement sur la place et visite aussi les boutiques: un homme jeune, beau, au sourire très fin et très doux, entouré de trois jeunes femmes et d'un certain nombre d'enfants qu'elles portent dans leurs bras ou qui s'accrochent à leurs amples jupes, tous en costumes somptueux où se mêlent discrètement les rouges, les bleus, les ors. D'un regard, d'un sourire, j'interroge. Nullement effarouchés, mais avec douceur et fermeté, ils s'opposent à la photo que nous aurions aimé faire de cette beauté qui semblait sortir d'un autre âge.

A quelques minutes de trajet, en pleine campagne, se trouve le lieu saint du Chêne de Mambré, le Haram Ramat el Khalil, la Colline de l'Ami, cité plusieurs fois dans la Genèse à propos des pérégrinations d'Abraham : "Abraham leva ses tentes et vint habiter au chêne de Mambré, au pays d'Hébron, et il bâtit là un autel à Yahvé." (Gen. 13) "Yahvé lui apparut au chêne de Mambré, alors qu'il était assis à l'entrée de sa tente pendant la chaleur du jour." (Gen. 18) Et Sarah écoute dans l'entrebaillement de la tente, et elle rit de l'extravagante prédiction. Prise sur le fait elle tient tête à Yahvé: "Je n'ai pas ri." Mais "y a-t-il rien qui soit étonnant de la part de Yahvé ?" C'est actuellement une enceinte carrée de gros blocs de pierre grise, d'époque hérodienne et paléo-chrétienne, entourant l'aire où se dressait l'arbre ou le bosquet sacré. On y voit encore un puits, et les vestiges à ras de terre d'une église primitive. Au milieu des pierres et des déblais des tranchées de fouilles, un gamin fait paître son petit troupeau de brebis, à l'affût des touristes et des pourboires. Tout autour la campagne, que parsème l'ombre courte des figuiers çà et là, s'assoupit sous un soleil déjà haut qui annonce la pesanteur de l'été.

Au terme d'une autre brève étape, au bord de la route à droite, c'est Aïn ed Dirweh, la source du Diacre Philippe, endroit où la tradition a placé le baptême de l'eunuque de Candace, reine des Ethiopiens. Les Actes des Apôtres (8) nous montrent cet important personnage, ministre et surintendant du trésor, faisant route sur son char, de Jérusalem à Gaza, et lisant à haute voix, sans bien le comprendre, le prophète Isaïe. Philippe l'attend au détour du chemin, et en un tournemain le convertit et le baptise. La fontaine est là au bord droit du chemin, et voit défiler les femmes du village voisin qui viennent, avec leurs mulets chargés de tonneaux, s'approvisionner en eau. Des enfants curieux, rieurs, s'agglutinent autour de nous. De nombreux échanges se font - on n'ose pas dire conversations - échanges de sourires, de regards, et on se dit, à n'en pas douter, beaucoup de choses. Les jeunes femmes sont d'abord très effarouchées par les appareils photographiques, et Maryse, qui parle l'arabe, entre en conversation avec elles. L'intérêt porté à leurs parures, et l'admiration manifestée pour les bébés qu'elles tiennent dans leurs bras, font le reste : elles consentent à se laisser photographier, mais en compagnie de l'une d'entre nous, afin de conjurer sans doute le maléfice toujours possible. .

Nous revenons enfin à Bethléem, pour y prendre notre repas, suivi au dessert d'une brève répétition des chants que nous chanterons ce soir à la messe. Cette évocation de Noël explose en joie en nous tous, comme la fraîcheur et la simplicité d'une enfance retrouvée.

A quelques pas de là, le parvis est une large place pavée, brûlée de soleil, que nous traversons au moment où tout l'air vibre des volées des belles cloches du couvent syrien orthodoxe voisin. Nous pénétrons, par l'unique petite porte étroite, dans la basilique de la Nativité, qui appartient au clergé grec orthodoxe. Une grande nef large aux piliers forts et sobres, la toiture soutenue par une charpente de poutres brunes, le chœur éclairé par juste ce qu'il faut de lampes sur fond d'ors patinés : enfin une église simple et belle, une vraie maison de prière, un cadre qui signifie quelque chose et où l'on a envie de s'arrêter et de faire silence. Un escalier descend sous le chœur. En quelques marches on se trouve dans une crypte. Et c'est là.

D'autres décriront ce qu'ils ont vu : le petit renfoncement tout tapissé de marbre, les lampes rangées en demi-cercle autour de l'étoile figurée dans le pavement, les dorures, les tentures, les inscriptions. Je ne sais pas. Je n'ai plus rien vu. Le temps s'est arrêté. Qu'on me pardonne. Il ne m'est pas possible d'essayer d'écrire ce qui s'est passé là, l'irruption brusque, à la fois violente tempête et infinie douceur, de l'Espérance..

Il doit être le milieu de l'après-midi. Nous nous retrouvons au lieu dit le Champ des Bergers. Des prés descendent en pente douce au flanc d'un vallon. Sous une table rocheuse de deux à trois mètres de haut s'ouvrent de petites grottes. Leurs voûtes recouvertes d'un enduit noir témoignent d'une longue occupation comme habitations précaires ou comme bergeries. L'une d'elles est close par une murette, qui laisse entrer le jour par une porte et une petite fenêtre. Le plafond de rocher s'abaisse régulièrement vers le fond, laissant la place d'un simple autel. Le lieu est calme, silencieux. On regrette un peu le jardin alentour trop arrangé, et l'on déplore

vraiment la chapelle moderne construite au-dessus, avec escalier, rampes et dallages, dont ce site se serait fort bien passé.

Après lecture et méditation, en plein air, des évangiles de la Nativité, nous pénétrons dans la grotte-chapelle et y célébrons la messe de la fête de Noël, avec le chant de l' "Adeste fideles", et des vieux cantiques de nos enfances, "Le petit Jesus, sauveur adorable" et "Les anges dans nos campagnes". Dans ce cadre de simplicité et de dépouillement, cette messe est célébrée à l'intention de tous nos enfants et filleuls, et à l'Offertoire c'est une longue énumération de quelques cent prénoms, dits tour à tour par chacun et chacune de nous. Moment d'émotion profonde pour beaucoup, pour tous, que l'évocation de toutes ces vies, issues de nous, et qui se détachent ou se détacheront, comme il est normal et souhaitable, mais qui souvent veulent rompre, arracher et trancher. Mystère de ce que sera leur destinée spirituelle, à travers nos lacunes propres et nos insuffisances, à travers les choix qu'ils vont faire, instinctifs ou délibérés, à travers l'écartèlement des influences et des surenchères qu'ils vont subir.. Patience, confiance, espérance.

Emotion sans doute aussi de beaucoup de mères parmi nous qui, depuis une semaine, captivées par le voyage - elles l'ont avoué - n'avaient peut-être pas tellement pensé à leurs enfants, et réalisaient brusquement combien elles étaient loin de la maison, et combien elles devaient manquer à ces chers petits ...

La brève étape du retour à Jérusalem est toute empreinte de la joie puisée dans cette journée si pleine, où l'Espérance a lui, comme autrefois, au-dessus de Béthléem. Ces heures sont si denses, si riches d'impressions et de pensées, si éprouvantes par cette densité et cette richesse même, et le temps si court pour tout voir, écouter, sentir, que spontanément et au même moment plusieurs se dirent les uns aux autres : " Il faudra revenir ."

Le repas de ce soir à l'hôtel est un repas de fête, en l'honneur de la Pâque orthodoxe. L'agneau pascal, grillé dans toutes les règles de l'art, nous est présenté au milieu des fumets de subtiles épices, par un personnel qui participe avec une gentillesse évidente à l'ambiance chaleureuse de cette soirée. Nos compagnes apparaissent dans tous leurs atours: robes des grands jours, colliers et bracelets neufs inaugurés pour la pieuse circonstance, et certains petits rubans dans les cheveux .. Que ce monde est beau, quand il est éclairé par tant de beaux regards et de jolis sourires ! Heureux, mille fois heureux le pèlerin si bien entouré ...

LUNDI 1er MAI

JERUSALEM (Israël) - EIN KAREM

Réveil matinal pour nous rendre au Saint-Sépulcre, les exigences de la répartition des horaires entre les différents rites nous imposant d'avoir terminé avant que les grecs orthodoxes ne redeviennent maîtres des lieux.

Cette messe, la dernière à Jérusalem, est célébrée spécialement à l'intention de nos amis portugais, parmi lesquels l'un, Armando, est Chevalier du Saint-Sépulcre, dignité de choix qui prend ici tout son sens, et dont tout notre groupe en ce jour reçoit sa part de fierté. La messe est célébrée silencieusement, à l'intérieur même du Tombeau, où nous arrivons à pénétrer presque tous, mais à la limite de l'étouffement.

Celui d'entre nous qui est demeuré à l'extérieur peut entendre résonner durant cette messe la lente pulsation des cloches de la Basilique, et leur forte vibration descendre par la coupole et les piliers, se répandre sous les voûtes de la rotonde et des déambulatoires, remplir la nef et pénétrer jusqu'aux chapelles souterraines, faisant de cette immense et complexe architecture un ample résonateur à ces grandes voix graves. Contraste: le début de la messe chantée qui suit la nôtre s'accompagne d'un orgue qui se répand en flonflons affligeants. Par bonheur, les cloches un long moment nous sont à nouveau données. Pendant ce temps nous nous rendons à la chapelle du Calvaire pour une dernière visite, lecture et prière.

Sur le trajet du retour du Saint-Sépulcre à l'hôtel, fallait-il que la grâce du pèlerinage commençât à transparaître sur nos fronts, à rayonner sur nos visages, pour que l'un de nous, en polo et espadrilles, abordé dans la rue en excellent français par un distingué fonctionnaire du Royaume, s'entendît dire "Mon Père" gros comme le bras, et se vît rappeler des souvenirs de petite enfance à l'Ecole Française des Frères des Ecoles chrétiennes à Jérusalem, et les cantiques en français qu'on y chantait ! Peut-on ajouter que l'intéressé - votre

chroniqueur pour ne rien vous cacher - ne chercha pas à se disculper, et resta Révérend Père, avec dignité, jusqu'à la fin de l'entretien ? ..

La matinée qui suivait, sans programme, laissait quatre heures disponibles pour les derniers devoirs, les dernières tentations, ou les derniers vagabondages, dans lesquels on aurait voulu tout emporter, dans les yeux et dans le coeur, de cette ville où l'on commençait à se sentir si bien, et où toute l'Histoire, d'Abraham à la Circoncision, de la Passion à la Résurrection et à l'Ascension, autrefois plus ou moins images d'Epinal, commençait à s'ordonner, à s'imposer, vivante et transcendante réalité :

- porte d'Hérode sobre et discrète, ruelles silencieuses, porte de Damas grouillante, souks hauts en couleurs, silhouettes insolites et regards attachants, porte des Maughrébins ouverte sur la lumière du sud, murailles où les guetteurs surveillent Israël, sentiers poussiéreux qui descendent au Cédron, terrasses d'oliviers de Gethsémani, porte de Saint-Etienne évocatrice de l'enfance de la petite Marie, désert brûlant de l'esplanade vide du Temple, mur des Lamentations témoignage et poignant symbole, Voie Douleoureuse charriant ses bousculades, parvis cosmopolite, cloches du Saint-Sépulcre clamant une dernière fois : "Ici, Il est ressuscité."

Il faut ensuite rentrer très vite. Repas, bagages, taxis. Ceux-ci nous déposent devant la grille de contrôle jordanienne, et se retirent aussitôt.

La Porte Mandelbaum s'ouvre dans un cadre qui évoque plus la guerre froide (actuelle) ou la guerre chaude (passée - ou à venir ?) que ces frontières pour rire de notre Europe occidentale, symboles d'évasions vacancières. Le "no man's land" montre des murs surmontés de barbelés, des maisons en ruines, des villas démantelées. Un hangar sans grâce nous reçoit pour l'attente de l'inspection de nos bagages. Nos amis portugais passent en un

groupe différent du nôtre. Armando manque à l'appel. Son éminente dignité l'aurait-elle rendu suspect ? l'auraient-ils retenu en otage ? Non, il nous rejoint, et notre guide israélienne Vicky nous accueille avec cordialité et nous prend en charge. L'autocar gris, démocratique, se substitue aux taxis féodaux, noirs, rouges et or.

Il est rare que l'on puisse, en trois cents mètres et en dix minutes, avoir l'impression à ce point de changer de monde, de franchir le temps et l'espace : du Moyen-Age au 20^e siècle, du sous-développement à la civilisation technique, de la vie lente à l'efficacité, du pittoresque au rendement, de l'improvisation à la méthode, de l'indolence au travail acharné. Même pays, même climat, même sol, mêmes ressources, - mais d'autres hommes, un autre destin, une autre volonté, et d'autres moyens. Mais à quoi bon répéter ici ce qui a été dit tant de fois, par des observateurs plus autorisés ? En tout cas, même prévenus, nous recevons le choc, et, comme devant un film où une intervention de bobine nous mettrait devant une rupture incompréhensible, nous nous retournons instinctivement en arrière, doutant que là, tout près, derrière ces murs sans fenêtres, puisse se trouver cette ville orientale aux coupoles blanches et aux ruelles capricieuses.

Ici des avenues bien ordonnées, bordées d'arbres, des immeubles bien alignés, un décor rationnel et banal qui pourrait se planter à peu près n'importe où: quartiers neufs de Naples, ou de Marseille ? banlieue de Palerme, ou de Barcelone ? Une grande ville du midi, à cause de la lumière et de la végétation, mais où ?

Si nous cherchions à nous renseigner d'après l'allure ou le costume des habitants, nous nous trouverions bientôt en face d'une autre énigme. Car nous traversons maintenant un quartier tout différent, aux maisons plus anciennes, plus sévères, peuplé de gens qui semblent d'un autre âge : des hommes vêtus tout de noir, redingotes étroites à longs pans, chemises blanches, chapeaux de fourrure à coiffe ronde et larges bords, les cheveux longs aux tempes, descendant en boucles ou roulés en papillottes, - un maintien grave, digne et doux, - une certaine fragilité physique et un teint pâle d'intellectuels tenus loin du soleil, du

grand air et des exercices du corps, - des hommes seuls qui poussent des voitures d'enfant avec des attentions toutes maternelles, - des adolescents dans le même vêtement anachronique qui leur donne un air de précoces petits vieux. Ce sont les Juifs orthodoxes groupés dans le quartier de Mea Shéarim, véritable ghetto au sein de la capitale de l'Etat Juif, et nous regardons avec un sentiment mêlé, fait de sympathie et d'attendrissement, de respect et de malaise, ces gens attardés, figés dans leur passé, qui n'ont "rien oublié ni rien appris", intégristes du Judaïsme qui attendent la Rédemption, et, dans cette attente, refusent l'évolution du monde et l'adaptation à la société actuelle.

Sortis de ce quartier, nous retrouvons aussitôt la ville en pleine activité et en plein développement, où tout est neuf: le Parlement, les ministères, les universités, les musées, les hôpitaux, les immeubles collectifs, les villas, tout en pierre rose, la "pierre princière". De nombreuses recherches architecturales originales, dans lesquelles tous les peuples du monde occidental ont fondu leur apport dans une synthèse d'un art de vivre du 20^e siècle, composent un ensemble à la fois hardi, mesuré et harmonieux: un américanisme sans gigantisme, une Brasilia sans outrance, un Stockholm moins guindé, un mélange de ce qu'il y a de meilleur dans le Paris, le Lisbonne, le Zurich de ces dernières années, baigné par la dure lumière du soleil méditerranéen. On nous fait remarquer le Temple du Livre, dont le dôme évoque le couvercle des jarres de Cumrân, et qui abrite divers documents découverts dans les célèbres grottes de la mer Morte. Près de là, dans une ride du terrain, le monastère grec de la Sainte Croix, fondé d'après la légende à l'emplacement même où fut planté par Lot, d'autres disent par Abraham lui-même, l'olivier qui devait plus tard fournir le bois de la Croix.

Au flanc du mont Sion, la route domine la vallée de la Géhenne et la vue s'étend, par-dessus la frontière traversée il y a une heure à peine, sur le mont des Oliviers, le Temple, la Vieille Ville : un autre monde, tout près et très loin.

Coupant la vallée de la Géhenne dans sa partie supérieure, nous montons au couvent de la Dormition. L'église massive, construite vers 1900 par les catholiques allemands, commémore le lieu où, selon la tradition, la Vierge Marie se serait endormie de son dernier sommeil.

Dans les jardins qui déroulent leurs allées sous le couvent, nous recevons une première impression de la jeunesse de ce pays: des adolescents bruyants, libres, indiscrets, - des filles

en pantalons, formes provocantes, regards appuyés, Contraste total avec la retenue, la discrétion des jeunes en pays arabe. Sans doute ceux-ci ne sont-ils pas toute la jeunesse israélienne, et sans doute là-bas l'exploitation du touriste ou du pèlerin par les enfants à la main tendue et au regard suppliant n'est-elle pas un idéal, non plus que certaines formes arriérées d'éducation close. Mais au moins y avait-il en Jordanie gentillesse, recherche du contact, possibilité du dialogue. Ici l'enfant-roi et mal élevé, l'adolescent méprisant et chahuteur nous ramènent brutalement dans un monde moderne que nous connaissons bien. Bien sûr on ne veut pas juger ici, sur une impression, un peuple et une société. Mais le fait est que cette impression a été la première.

Ceci dit, avec quelle sympathie, avec quelle curiosité passionnée (qui n'exclura pas l'esprit critique) nous allons découvrir ce monde, observer ces gens, et le démenti qu'ils donnent à la réputation caricaturale qu'on leur avait faite. Ceux qu'on disait voués par leur nature propre au petit commerce - ou au grand - en tout cas incapables d'oeuvrer de leurs mains et surtout de travailler la terre, les voilà agriculteurs, agronomes, hydrauliciens, chimistes, mécaniciens, industriels. Ceux qu'on disait nostalgiques du passé et figés dans les observances, les voilà créateurs d'un état moderne où toutes les techniques trouvent leur développement. Ceux qu'on disait peureux et tout juste capables de se laisser mener à l'abattoir, les voilà soldats entraînés et durs, montant la garde aux avant-postes de leurs frontières fragiles. Ceux qu'on disait obséquieux, inquiets et porteurs d'une sensibilité malade, les voilà froids, résolus, orgueilleux, affrontés à des situations impossibles, tenant tête au monde. . Qui donc a écrit ceci, qui est très beau : "Le peuple juif a été placé comme un rocher en travers du cours de l'Histoire: pour en élever le niveau " ? (I)

(I)- Comme on l'a dit plus haut, tout ceci avait été écrit dans le courant de mai, avant que n'éclate le bref conflit entre Israël et ses voisins arabes, avec l'issue que l'on sait. Cela paraît trop facile à présent. . Cependant ici aussi on a voulu n'y rien changer, afin que ces notes restent en bloc, et sans remaniement ultérieur, le témoignage de ce que nous avons ensemble vu, senti, aimé, et des pensées qui pouvaient en ces jours être les nôtres.

Revenons au mont Sion. Tout proche de l'église de la Dormition d'où nous venons, nous visitons le Cénacle, grande salle gothique quadrangulaire, semblable à un classique réfectoire de couvent, dont les arêtes retombent sur deux grosses colonnes du 14^e siècle où l'on reconnaît l'architecture ternaire de la fameuse Cène de Léonard de Vinci au couvent de Sainte-Marie-des-Grâces à Milan. A cette ancienne église franciscaine, rebâtie sur l'emplacement d'une chapelle franque, qui succédait elle-même à une église du 4^e siècle, se rattachent les deux souvenirs, d'importance capitale, de la Dernière Cène, institution de l'Eucharistie, et de la Pentecôte, descente du Saint-Esprit sur la Vierge Marie et les Apôtres. Son emplacement dans la ville est authentifié par les célèbres mosaïques de Madaba, du 6^e siècle. Transformée un temps en mosquée, elle en conserve le "mirhab" caractéristique.

La lecture que nous faisons là des passages précités de l'Evangile et des Actes des Apôtres, et l'essai de réflexion et de méditation qui suit, s'efforcent de lutter contre le bruit qui vient battre notre refuge provisoire. Ce n'est pas le "coup de vent violent", ce n'est pas l'Esprit-Saint, mais la jeunesse qui envahit les cours visines : chahuts, sifflets, chansons, battements de mains soulignant le rythme de la guitare. (De nos jours où l'Esprit-Saint se fait généralement plus silencieux, le bruit ne serait-il pas justement l'une des formes modernes de manifestation de l'Esprit du Mal : transistors, télévision, magnétophones portatifs, publicités, chansons, parlotes, qui anesthésient l'intelligence, étouffent la disponibilité ? Tout pour ne plus laisser aucune place au silence, pour le chasser à tout prix, - le silence nécessaire et vital, dans lequel Dieu parle.)

Pendant que notre groupe redescend par les allées pour rejoindre l'autocar demeuré sur le versant opposé du vallon, l'un de nous peut se détacher quelques minutes et accomplir une visite-éclair au Tombeau du Roi David et à plusieurs pièces souterraines, à la fois musée et sanctuaire, consacrées aux grands événements de l'histoire du Judaïsme. La Chambre de l'Holocauste, dont les murs et le plafond sont tout noirs de la fumée des cierges perpétuellement renouvelés, évoque tragiquement, dans un décor de four crématoire, la mémoire des six millions de Juifs victimes de la "solution finale" organisée avec méthode par le régime nazi. Du boulevard voisin, on peut enfin s'associer par la pensée à ceux qui viennent là contempler de loin leur Ville, et le Mur des Lamentations.

Regroupés à l'autocar, nous roulons sous la pluie, re-traversons les quartiers vus quelques heures auparavant, et quittons Jérusalem vers l'ouest pour nous rendre, à une dizaine de kilomètres, à travers des vallons en cours de reboisement, à Ein Karem. Une tradition, manquant il faut le reconnaître de supports bien fermes, a placé là la demeure d'Elisabeth et de Zacharie, donc la Visitation, enfin la naissance de Jean le Précurseur.

L'église Saint-Jean-Baptiste, qui appartient aux Franciscaïns espagnols, contient les restes des églises successives, byzantine, romane, gothique, restaurées au 17^e siècle. "Cependant le jour où Elisabeth devait enfanter arriva, et elle mit au monde un fils. Ses voisins et ses proches apprirent que le Seigneur avait fait éclater sa miséricorde à son égard, et ils s'en réjouissaient avec elle." (Luc, 1) Dans la crypte qui s'ouvre à gauche du maître-autel, la grotte serait le lieu natal de Jean Baptiste. "Et toi, petit enfant, tu seras appelé Prophète du Très-Haut, car tu marcheras devant le Seigneur pour lui préparer les voies." (Luc, 1).

Nous traversons ensuite le village, vieilles maisons aux fenêtres joliment décorées, en belle pierre de taille, en partie abandonnées. Un nouvel Ein Karem se construit à quelque distance de là sur la colline, sans déparer l'ancien, mais la population actuellement ne compte pratiquement plus de chrétiens, hormis les communautés diverses. Nous faisons halte un instant et nous nous désaltérons à la source dite Fontaine de Notre-Dame-Marie, point authentique sans nul doute de rassemblement de la population du village à travers les siècles, et où la Vierge Marie (si Ein Karem est bien le lieu de la Visitation) a dû venir souvent puiser l'eau, et bavarder bien sûr avec les voisines, du temps qu'elle faisait de l' "aide aux mères" chez sa cousine. Puis nous gravissons en pente douce le chemin qui mène au Sanctuaire de la Visitation dans le paysage doux et calme d'un vallon en terrasses où les oliviers se mêlent aux parcelles de cultures bien arrosées.

Ici aussi, grotte primitive, source miraculeuse, chapelles successives, byzantine et croisée, maintes fois restaurées, rappellent d'abord la tradition primitive: Elisabeth et son enfant trouvant ici refuge et échappant miraculeusement au massacre ordonné par Hérode. Ce n'est que plus tard que s'est localisée ici l'autre tradition, celle de la Visitation: "En ces jours-là

Marie partit et se rendit en hâte vers la montagne, dans un vil-
lage de Juda. Elle entra chez Zacharie et salua Elisabeth. Or
dès qu'Elisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tres-
saillit dans son sein, et Elisabeth fut remplie de l'Esprit Saint."
(Luc, 1). L'église franciscaine de la Visitation offre pour la
curiosité pérégrino-touristique le texte du Magnificat dans tou-
tes les langues de la terre, enchâssé en plaques émaillées dans
la muraille. Elle offre aussi un escalier aux larges marches,
propices à la halte et à la méditation, qui se termine en terrasse,
devant la grille d'entrée, sur une campagne harmonieuse, - et
surtout, à cette heure de l'après-midi finissante, la solitude et
le silence et la vibration rafraîchissante du chant des grillons.
"Comment m'est-il donné que vienne à moi la mère de mon
Seigneur ?" Dans ce dialogue entre ces deux femmes, si ten-
drement humain en même temps que d'un merveilleux lyrisme
tout nourri des grands thèmes des livres sacrés, dialogue qui
juxtapose pour nous l'"Ave Maria" et le "Magnificat", nous
trouvons l'exemple de l'irruption de Dieu dans les choses mo-
destes et naturelles, dans la disponibilité au prochain, à tra-
vers le quotidien, mais à travers l'authentique: une certaine
qualité de geste fraternel, le plus simple, le plus vrai, et à
travers ce geste, Dieu fait son oeuvre.

Nous sommes encore sur les marches de la Visitation,
dans ce long silence qui a suivi la lecture, la méditation, la
prière alternée à haute voix, - dans cette extraordinaire densité
de silence que peuvent faire 36 personnes réunies, avec l'ac-
compagnement lointain des oiseaux, des grillons, des cloches
des couvents russe, grec, espagnol, voisins.

Pendant tout ce temps, notre guide israélienne nous a
observés, écoutés, avec une curiosité évidente, une attention
soutenue, dans lesquelles l'intérêt et la sympathie sont nette-
ment perceptibles, ce que confirmeront diverses conversations
ça et là avec elle, durant les trop courtes 24 heures que nous
passerons en sa compagnie.

A la nuit tombante, nous arrivons à l'hôtel Judea Gardens: une pinède, des massifs de fleurs autour d'une piscine, des lumières éclairant discrètement les allées, une installation de bon goût et de grand confort en pleine nature, qui nous font voter des félicitations amicales et unanimes à l'agence " Voyages et Missions" et à ses représentants parmi nous, avec toutes leurs qualités d'efficacité discrète, de gentillesse sans faille, de charme. Comment ne pas louer le Seigneur pour le sourire de Danielle ?

MARDI 2 MAI

JAFFA - TEL-AVIV -
MEGGHIDO - NAZARETH

Du jardin de l'hôtel, on aperçoit la mer Morte dans la lumière matinale, miroir lointain d'eau bleue dans une échancre des montagnes qui dominant le désert de Juda. Tout près la piscine, entourée de fauteuils multicolores, attend ses usagers. Mais un criteau cocasse, cloué au tronc d'un arbre, avertit en hébreu et en français: " Il est interdit d'utiliser la piscine en dehors de la présence du sauveur". Bien sûr derrière ce lapsus se cache le "sauveteur", nous dirions le "maître-nageur". Mais pour qui pense à la Piscine Probatique par exemple, l'avis ne manque pas de sel..

Nous retournons vers Jérusalem, et traversons à nouveau le quartier de Mea Shéarim pour prendre la route de l'ouest qui va nous conduire en 75 kilomètres à Tel-Aviv.

A peine quittés les faubourgs de la ville, nous découvrons ce qu'est une campagne on peut dire fabriquée de toutes pièces, créée à force de volonté, là où s'étendait la désolation de la terre sans eau et où régnaient les cailloux. Partout des plantations d'arbres: pins, cyprès, eucalyptus, caroubiers, transformant le paysage (ce qui saute aux yeux), mais en même temps modifient (ce qui est moins visible, mais non moins sûr) le régime des eaux, le climat, la nature du sol, les possibilités de cultures nouvelles. Sous les batteries de puissantes lances d'arrosage, les prairies d'herbe véritable, fraîches et denses, paraissent douces aux yeux de qui n'a plus vu de vrai vert depuis dix jours.

A partir d'Abou-Gosh (qui fut le séjour de l'Arche d'Alliance jusqu'au moment où David la fit transporter à Jérusalem), la forêt se développe largement. Après une gorge où la route est bordée de carcasses d'engins de guerre restes des combats israélo-arabes de 1948, on traverse la forêt des Martyrs, où six millions d'arbres, répartis en sections représentatives des diverses communautés juives d'Europe, rappellent

les victimes exterminées pendant la guerre nazie. A part des autres, un million d'arbres représentent autant d'enfants juifs morts en déportation.

Un arrêt est fait pour la lecture de l'Évangile de saint Luc, à l'épisode bien connu de l'apparition de Jésus aux deux disciples qui se rendaient à Emmaüs. Mais on sait que la localisation de ce site est difficile, que les distances coïncident mal avec le texte. Alors est-ce Amwas, près de Latroun en Jordanie, à 23 km de Jérusalem ? est-ce El Cubeibeh ? est-ce Moça, à l'ouest de Jérusalem ? est-ce enfin Abou-Gosh ? Nous ne choisirons pas entre ces quatre Emmaüs concurrents. Que nous importe au fond ? L'essentiel est ailleurs : "Leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent. Et ils se dirent l'un à l'autre : Notre coeur n'était-il pas tout brûlant au dedans de nous quand il nous parlait en chemin et qu'il nous expliquait les Écritures ?" (Luc, 24)

La forêt des collines fait place graduellement à de grandes plaines bien cultivées : pâturages, vignes, blé. Le parfum des orangers en fleurs nous parvient de vastes plantations, quadrillées par des barrières de cyprès. Çà et là la fumée de hautes cheminées révèle les usines installées dans les hameaux et les villages. Des canaux d'irrigation, de puissantes installations d'arrosage donnent la vie à cette agriculture intensive, aux méthodes industrielles. On penserait aux Pays-Bas ou au Danemark, s'il n'y avait ces grands fûts grêles des palmiers qui élèvent, très haut au-dessus des champs, leur touffe hérissée par le vent.

Et soudain, après vingt-quatre heures à peine dans ce pays très civilisé et organisé, nous éprouvons l'impression fugitive d'une absence, et comme une nostalgie. N'est-ce pas l'intuition que Dieu est mieux présent dans la pauvreté et le dépouillement que dans le rendement et l'efficacité ? qu'il était plus facile de l'entendre au milieu des pierres du désert et sur les chemins poussiéreux que dans une nature organisée et à haut rendement, où l'homme est partout présent ? N'avons-nous pas un peu laissé l'Esprit en Jordanie ? Et nous, dans ce monde occidental que nous allons retrouver dans quelques jours, entre notre confort ménager, nos assurances, nos téléphones, nos rendez-vous, nous souviendrons-nous des lieux visités par Yahvé et des routes où Jésus marchait ?

Quant au monde arabe si différent du nôtre, cette sympathie profonde ne vient-elle pas du fait justement qu'il est si différent, et qu'il ne faut pas le juger d'après nos critères, ni d'après ses difficultés à entrer dans notre univers technique et scientifique ? Le monde ne vit pas seulement d'équations et de rendement. Puisse le peuple arabe, entre les mains de bons bergers, contribuer à apporter à notre monde justement ce "supplément d'âme", dont il a besoin.

Lod (l'ancienne Lydda où saint Pierre guérit le paralytique Enée - Actes des Apôtres, 9), ville neuve de 20.000 habitants presque tous immigrés récemment, donne son nom à l'aéroport de Tel-Aviv. Nous ne faisons que la traverser, apercevant des villas et des jardins, des avenues fleuries où flotte le parfum des chèvrefeuilles, des parcs et des pelouses d'aspect très britannique, et continuons sans arrêt en direction de Jaffa.

La "belle" de son nom phénicien, devenue Japho pour les Hébreux, Yapou pour les Egyptiens, Joppa pour les Romains, Joppé pour les Grecs, Yâfa pour les Arabes, Yaphé pour les Croisés, Jaffa pour nous, et Yafo pour les Israéliens, a connu depuis 2.000 ou 3.000 ans avant Jésus-Christ et jusqu'à nos jours d'innombrables vicissitudes: attaques par surprise, sièges, destructions, incendies, déportations, pestes, et a donné naissance à un enfant qui a tellement grandi que la vieille ville vénérable n'est plus présentement qu'un petit faubourg de la jeune: Tel-Aviv.

L'approche de l'agglomération se manifeste par des cités de classiques H. L. M., largement espacées, des quartiers de maisons neuves, au milieu d'une profusion de jardins, tandis qu'au loin se profilent les gratte-ciel de Tel-Aviv.

Nous quittons avec regret Vicky notre guide intérimaire, et trouvons celle qui nous est officiellement dévolue, qui avait accompagné le précédent groupe trois ans auparavant.

Nous descendons à travers les ruelles qui mènent à l'ancien port de Jaffa, quartier où l'on évoque le souvenir d'une des premières communautés chrétiennes, et, plus récemment, l'expédition de 1799, la conquête de Kléber, et Bonaparte visitant les soldats français mourant de la peste. C'est actuellement un entrelacs pittoresque de maisons anciennes, où la pente laisse apercevoir des échappées sur les toits enchevêtrés et sur la mer toute proche, quartier habité par des artistes, peintres, graveurs, sculpteurs. Pendant que, sagement groupés dans une ruelle, nous attendons la gardienne et la clé de la maison de Simon le Tanneur où résidait saint Pierre, une fenêtre s'ouvre dans une verrière en saillie au-dessus de nos têtes, et apparaît là Vicky notre guide, que nous avons quittée un moment avant, et qui se trouvait chez des amis. De la maison à la rue, un dialogue amical s'établit, et, tel Roméo sous la fenêtre de Juliette, notre groupe unanime fait à Vicky sa déclaration, en lui chantant d'une seule voix la vieille chanson de la "claire fontaine": "Jamais je ne t'oublierai..." D'autres fenêtres s'ouvrent pour regarder et écouter ce qui n'arrive pas tous les jours: un groupe de pèlerins franco-portugais qui, Père Jésuite inclus, donne l'aubade dans la rue à une blonde israélienne.

La clé enfin trouvée, nous pénétrons dans ce que la tradition désigne comme la maison du tanneur Simon: une petite cour serrée entre les murs, un portique voûté, une salle vide. Ce décor évoque pour nous, à travers le texte des Actes des Apôtres, les débuts des premières communautés, le moment où saint Pierre vient de Lydda ressusciter la veuve Tabitha qui était couturière et résider chez ce tanneur, la conversion du centurion Corneille, et les rapports entre les chrétiens issus du Judaïsme et les chrétiens directement convertis du paganisme.

La liturgie de la messe, célébrée dans le couvent franciscain tout proche dédié à saint Pierre, est centrée sur le baptême, et quatre parmi nous, Bernadette, Colette, Guitton, Jacqueline, renouvellent à cette occasion les engagements de ce sacrement.

Notre car nous fait faire alors un long circuit à travers les rues de Tel-Aviv: quelques restes des anciens quartiers arabes qui cèdent irrésistiblement devant la poussée des constructions neuves, et les grandes artères, les jardins, les théâtres, salles de concert, bibliothèques, musées, agences de voyages, restaurants, grands hôtels, - toute une grande ville moderne, rationnelle, un des hauts-lieux à l'américaine d'une civilisation matérielle supérieurement organisée, - une population active et prospère, une jeunesse saine, libre, et qui règne sans contrainte.

Et comme nous en sommes encore à nous demander dans notre for intérieur s'il y a là une petite place pour entendre la voix de Yahvé, notre guide intervient à cet endroit de nos réflexions et résume pour nous cette réussite qu'elle nous a commentée sans nous faire grâce d'aucun détail, en disant: "Nous pensons que la richesse est une bénédiction de Dieu, mais qu'il faut apprendre à partager", ce qui ne nous semble résoudre que partiellement le problème, et nous invite à de nouvelles réflexions.

Celles-ci n'iront pas loin, car il se fait très tard et nous mourons de faim. Nous errons dans des quartiers neufs où notre chauffeur et notre guide ont peine à se reconnaître, tellement le rythme de construction est rapide. Enfin nous trouvons le restaurant universitaire qui accueille notre groupe affamé. Le repas, tant attendu, est gai, et pour certaine et certain, ponctué de ces fous-rires dans lesquels naissent les grandes amitiés.

Aussitôt après le repas, nous prenons l'autoroute du nord qui traverse l'"étrangement" d'Israël, la région où le territoire n'a que 14 kilomètres de large entre la frontière jordanienne et la mer. Puis c'est la plaine de Saron, célèbre déjà dans l'antiquité pour sa fertilité (la Sulamite du Cantique des Cantiques dit : " Je suis le narcisse de Saron, le lys des vallées. ") De riches cultures : blés en cours de moisson, vergers d'agrumes à l'infini, oranges, citrons, pamplemousses, longent la mer bordée de dunes, jusqu'à Hadera, ville industrielle de 50.000 habitants, centre d'une région autrefois de marais infestés de malaria, transformée par les travaux de l'époque héroïque des pionniers: plantation d'eucalyptus, fixation des sols, forêts,

enfin cultures, selon des plans à long terme méthodiquement exécutés. Céréales, coton, tabac, agrumes, fruits de toutes sortes y prospèrent. D'immenses bananeraies alignent leurs millions d'arbres aux feuilles bruissantes.

La plaine devient alors un vallon plus étroit. La frontière de Jordanie n'est qu'à trois kilomètres à notre droite, jalonnée par les villages de pionniers et les kibboutzim, qui sont en même temps postes de guet et points d'appui éventuels contre la pression arabe toujours menaçante. Notre guide nous signale au passage un de ces villages, édifié grâce à des dons américains, à condition que lui fût donné le nom de Miami. Tout de même, entre la luxueuse station balnéaire de Floride et ce village de défricheurs armés qui allaient pendant des années ramasser des cailloux et labourer en état d'alerte permanente, il y avait une telle distance... Rien n'est impossible, et, les linguistes aidant, on hébraïsa Miami en Méammi, qui signifie, dans la langue de la Bible, "les eaux de mon peuple", et tout le monde, donateurs d'outre-atlantique et immigrants bénéficiaires, fut content.

Ici et là subsistent des villages arabes (150.000 habitants, restés en Israël à la suite des définitions de frontières de 1948, qui jouissent de l'égalité des droits avec les Israéliens et de la liberté du culte, mais ne sont pas astreints au service militaire).

Au débouché du vallon qui unit la plaine de Saron à celle d'Yzréel ou d'Esdreton, se trouve, sentinelle postée au passage, la forteresse de Magghido : extraordinaire superposition de vingt cités, depuis les Sumériens, depuis la ville royale cananéenne de l'époque du bronze, qui résista d'abord aux Israélites puis fut conquise par David, - ensuite garnison des régiments de chars de combat de Salomon, - champ de bataille où Ochosias roi de Juda, blessé par Jéhu, vint mourir, - où Josias succomba, vaincu par le pharaon égyptien Nékao, - où les Turcs furent mis en déroute en 1918 par les troupes britanniques du général Allenby, - lieu enfin où le Pape Paul VI, pèlerin de Terre Sainte, venant de Jordanie, fut accueilli officiellement par le Président de l'Etat d'Israël.

On visite les ruines : la porte aux dispositifs d'ingénieuse stratégie, les anciennes tombes royales cananéennes, les silos, les écuries, les puits, et la tranchée faite par les archéologues à travers les 5.000 ans, de guerre plus que de paix, accumulés ici. D'une terrasse au sommet du tell, on domine la plaine d'Esdrelon admirablement cultivée, alignements d'orangers, céréales, pinèdes, et on devine au loin dans la brume le mont Thabor et les collines de Nazareth, la chaîne du mont Carmel, les montagnes de Samarie, - tandis que le silence est brutalement détruit, et le ciel rayé par le passage d'un chasseur "Mirage" israélien, qui peut, dans le coup de tonnerre de ses réacteurs, traverser le pays dans sa plus grande largeur en deux minutes et demie.

La plaine s'étire jusqu'à Affouleh, toute proche de l'ancienne cité du roi Achab, puis la route commence à s'élever dans les collines, et arrive à Nazareth.

Cette petite bourgade sans attrait était aussi, à la différence de bien d'autres, sans souvenirs au moment où l'Annonciation la fait entrer dans l'Histoire sacrée: "L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée appelée Nazareth, à une jeune fille fiancée à un homme du nom de Joseph. Et le nom de cette jeune fille était Marie." (Luc, 1) Au retour d'Egypte, Joseph, craignant de se rendre en Judée, "vint s'établir dans la ville appelée Nazareth". Et c'est là que "l'enfant grandissait, se développait, et se remplissait de sagesse. Et la grâce de Dieu reposait sur lui." (Luc, 2)

C'est là qu'il devient adolescent, - pas toujours commode, comme il est normal, avec ses parents, saint Luc (2) en témoigne, - puis jeune homme, "le fils du charpentier", - puis homme fait, artisan lui-même. Et quand il revient chez lui pour y faire l'essai de la portée de son enseignement, on s'étonne et on se scandalise : "D'où cela lui vient-il ?" Traduisons: "Cu'est-ce qui lui prend ? On le connaissait bien pourtant.. Et le voilà maintenant qui déraille ! - "N'est-ce pas là le charpentier, le fils de Marie ?"" (Marc, 6)

Prodigieuse richesse de ce gros village, en apparence insignifiant, qui réunit tant d'enseignements et de

symboles : l'annonce de l'Evénement et le "oui" donné en réponse, - la vie de cette famille, cette petite famille comme les autres, autour de son enfant, - la retraite dans le travail quotidien, préparation à l'action.

Nous dînons et passons la nuit au New Grand Hotel - plus modeste d'ailleurs que son nom ne le laisserait supposer - qui domine la bourgade tirée entre ses collines. Piquetant l'obscurité de mille petites lumières, Nazareth apparaît de nos fenêtres comme une rayonnante et paisible constellation. On voudrait se remplir les oreilles et le coeur de ce silence, si semblable sans nul doute à celui dans lequel se préparait, il y a 1960 et quelques années, la grande Bonne Nouvelle.

MERCREDI 3 MAI

NAZARETH

Eveillés très tôt par le cri des coqs et le chant des oiseaux, nous découvrons de nos fenêtres le paysage dont nous n'avions vu hier soir que la face nocturne. Entre ses collines où pointe à peine le sommet du mont Thabor tout proche, dispersée dans les cyprès et les eucalyptus, Nazareth est une localité difficile à définir, dont on voit mal l'ordonnance, dont on ne trouve pas le centre ni les lignes de force, dont on pressent mal l'âme.

Dans un quartier dont on comprendra mieux la disposition et le plan lorsque les chantiers de la nouvelle basilique en construction seront terminés, nous visitons d'abord une église franciscaine édifiée en 1914, qui recouvre un ensemble compliqué de grottes et d'anfractuosités appartenant à l'ancienne bourgade, et qui devaient être des dépendances des maisons de l'époque. La tradition a vu là soit l'atelier de Joseph, soit la maison de Marie, et l'a désigné pour l'un des emplacements probables ou vraisemblables de la vie cachée de la Sainte Famille.

A cent mètres de là au sud, à travers les matériaux et le désordre apparent des grands travaux en cours, on descend dans une autre grotte où la tradition et la piété populaire ont distingué et étiqueté avec précision la maison de la Vierge, la chapelle de l'Ange, etc. et où des vestiges du 3^e siècle témoignent de la constance du culte chrétien sous le vocable de l'Annonciation en cet endroit. Là-dessus s'est édifiée une basilique byzantine au 5^e siècle, détruite par les Perses en 614, puis une église croisée en 1100, que visita saint Louis en 1252, et qui fut rasée en 1263. C'est cet ensemble composite qui se trouve enchâssé maintenant dans la vaste basilique moderne, à peine terminée, des R.P. Franciscains.

On nous avait dit à l'avance des choses peu charitables sur cette basilique, du temps où elle commençait à sortir de terre, et il est vrai que, commençant à connaître les méfaits

du Démon de la Pierre, nous nous attendions au pire. Surprise, heureuse surprise : derrière une façade et des côtés où les marbres blancs et roses alternent en bandes horizontales sur une architecture sobre, on découvre une nef large et basse, où les piliers de béton évoquent en les stylisant des troncs d'arbres aux branches robustes, soutenant une charpente de fortes poutres parallèles. La lumière entre chaudement par des vitraux aux dessins non figuratifs, où dominent les rouges brûlants, les bleus profonds, les jaunes éclatants. L'ensemble est à la fois sombre et traversé de faisceaux intensément lumineux. Cette nef austère conduit à une vaste rotonde, surmontée d'une charpente apparente en nervures rayonnantes, éclairée d'en haut par la lumière qui tombe de la coupole. L'autel au centre et en contrebas s'inscrit au milieu des vestiges de l'église des croisés et de la basilique byzantine, tandis que s'ouvre à gauche la grotte dite de l'Annonciation, et le sanctuaire primitif bâti devant et au-dessus. Reliquaire moderne d'une grande beauté pour des restes vénérables intelligemment mis en valeur, telle nous est apparue cette église particulièrement "priante", très loin du lourd triomphalisme de pierre déploré en d'autres endroits, et qui nous réconcilie ce jour-là avec nos frères Franciscains. Mais les goûts, même pieux, sont la chose du monde la plus diversement partagée, et il faut reconnaître que les avis dans notre groupe furent très divers.

Il reste à se demander, bien sûr, s'il est vraiment nécessaire, ou même opportun, de mettre des sommes aussi considérables dans des constructions de ce genre, en ce pays justement où Jésus a vécu trente ans, comme fils d'ouvrier et ouvrier lui-même, une vie humble et laborieuse qui ne le distinguait en rien des autres habitants, - si notre Eglise, et ses Ordres religieux, n'auraient pas un autre témoignage à donner ? Mais on sait bien aussi qu'il y aura de plus en plus de touristes et de pèlerins, - que leur nombre, sauf accident, tend à doubler d'une année à l'autre grâce aux efforts de tous les " Voyages et Missions " du monde, - qu'il faudra bien des églises de plus en plus grandes pour les accueillir, - et qu'à tant faire, autant vaut construire du solide et du beau, que du laid et du médiocre. . Alors , du moment qu'il y a, sur place même, un Père Gauthier qui, comme jadis le Père de Foucauld ici-même puis au Sahara, apporte son témoignage sur un autre plan et par d'autres voies, il doit bien se faire quelque part un équilibre, et, très haut et très loin, une mystérieuse convergence entre ceux qui, avec beaucoup d'argent, construisent des églises, et ceux qui, sans rien, travaillent silencieusement à loger des pauvres arabes. .

Par des rues dépourvues de pittoresque, nous traversons le bourg en direction du nord jusqu'au lieu dit Fontaine de la Vierge. C'était il y a dix-neuf siècles l'unique source: Marie a dû venir y puiser tous les jours comme toutes les femmes de Nazareth, et puis s'en retourner, ayant appris toutes les nouvelles du pays, sa cruche en équilibre sur la tête, comme nous les voyons faire encore aujourd'hui, la démarche ferme, élégantes et bien cambrées. Le puits existe toujours au fond d'une petite chapelle du temps des Croisés, englobée dans l'église grecque orthodoxe Saint-Gabriel construite au 17^e siècle, dont l'iconostase en bois de cèdre sculpté encadre un bel ensemble d'icônes où resplendissent les ors.

Revenant par le centre et remontant par les souks, nous visitons une église datant des Croisés, actuellement grecque melchite, construite sur l'emplacement que la tradition désigne comme celui de l'ancienne synagogue, celle dans laquelle Jésus inaugura, sans succès apparent, son ministère. "En vérité je vous le dis, aucun prophète n'est bien reçu dans sa patrie." (Luc, 4).

C'est ensuite le couvent des Dames de Nazareth, où nous visitons un ensemble de grottes et de constructions d'époques diverses, étroitement imbriquées: tombes d'un ancien cimetière juif munies de la pierre ronde qu'il fallait rouler pour clore ou démasquer l'entrée, maisons de l'époque du Christ, réservoirs et caniveaux, escaliers, lieu de culte paléo-chrétien puis musulman. Les coupes faites dans ce quartier, d'occupation incontestablement très ancienne, permettent aux spécialistes le développement de beaucoup d'hypothèses. On évoque ici le souvenir du Père Sénez, S. J., que certains d'entre nous ont connu, avec son regard bleu, limpide comme celui d'un enfant, sa confiance, son apparente naïveté, sa piété émerveillée, sa foi toute illuminée et nourrie de ses découvertes archéologiques, vivant depuis des années dans l'intimité pour ainsi dire de la Sainte Famille, reconnaissant aux traces d'outils les "bricolages" de Joseph, qui faisait ce qu'il pouvait, mais qui n'était pas un vrai maçon, n'est-ce pas ? Que reste-t-il, que restera-t-il

de tant de travail patient, de tant de foi ? Peu de choses peut-être humainement parlant. Mais pour nous tous, un bel exemple, et une bonne leçon d'humilité. " Si vous ne devenez semblables à l'un de ces petits. . "

A propos de ce don d'émerveillement dont témoignait le P. Sénez, nous aimons aussi le reconnaître dans l'intonation de voix si jeune du P. d'Heilly lorsqu'il s'exclame: "Oh! quelle chance ! mais c'est trop beau ! " Quel est donc le mauvais esprit parmi nous qui le taquine en le parodiant, et s'exclame, en arrivant par exemple à l'hôtel : " De l'eau pour se laver les mains ! mon Dieu, quelle chance ! un escalier pour monter à l'étage ! mais c'est trop beau, nous ne méritons pas cela ! "

Après le repas de midi, Mgr Hakim, de race arabe et de nationalité égyptienne, archevêque de Nazareth, catholique de rite melchite, dépendant du Patriarche d'Antioche Maximos IV qui réside à Damas, nous fait l'honneur de sa visite à notre hôtel. Dans un exposé direct et clair, suivi avec une attention soutenue, il nous situe le problème de l'existence de la communauté chrétienne dans ce pays qui compte:

- 86 % de Juifs, dont 20 % de pratiquants
- 12 % d'Arabes musulmans
- 2 % de Chrétiens partagés entre diverses sectes,
majorité de race arabe,

problème qui revêt un aspect politique, puisqu'ici "chrétien" équivaut pratiquement à "arabe". Non pas convertis, mais descendant directement des premiers chrétiens, ils sont en minorité, comme ils le sont en Jordanie, et, inquiets, émigrent graduellement au Canada et en Australie. Il ne faut donc pas voir seulement les problèmes que posent les Lieux Saints, mais davantage encore ceux de l'existence de l'Eglise et des Chrétiens en Terre Sainte. L'essentiel d'un pèlerinage paraît alors de trouver le contact avec l'Eglise et les Eglises de ces pays. Mais l'esprit oecuménique a progressé, surtout depuis la visite de Paul VI, et se traduit en réalisations concrètes et significatives : coopération entre catholiques et orthodoxes sur l'enseignement du catéchisme, établissement d'un secrétariat commun à tous les chrétiens pour les relations avec l'Etat, confié à un représentant de la plus petite minorité, un anglican. Les difficultés avec Israël tiennent moins au fait de la religion juïque qu'à l'ambiance matérialiste envahissante de ce pays, que n'épargne pas une crise économique et financière certaine.

Cet exposé est suivi de nombreuses questions, posées en particulier par notre ami Joaquim, qui se révèle là interviewer précis et avisé. Monseigneur Hakim se laisse ensuite photographier, avec affabilité et simplicité, au milieu de notre groupe au grand complet, et en compagnie de Louis et de Maryse sa compatriote.

Nous nous rendons ensuite à pied vers la colline où ont poussé les maisons construites par les Compagnons de Jésus de Nazareth. Un petit abri sous roche clos par un mur sert de chapelle au Père Gauthier. Nous l'attendons, assis dans l'herbe ou sur quelques pierres. Le soir tombe et le vent est vif. Le Père arrive, et, comme s'il continuait une conversation commencée, assis au milieu de nous, nous explique, comme une chose toute naturelle, sa vocation et le développement de cette communauté, et les règles sur lesquelles elle est fondée :

- essayer de jeter un pont, modeste mais authentique, entre le monde du travail et l'Eglise
- travailler de ses mains et gagner sa vie

- rendre témoignage au Christ en se faisant pauvre parmi les pauvres, et en les aidant dans leurs besoins les plus urgents (ici coopérative de construction)
- travailler par petites équipes qui essaient à mesure que des vocations se manifestent, déjà à Jérusalem et à Béthléem, prochainement au Brésil
- respecter les trois voeux fondamentaux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, plus un voeu particulier d'attachement total à l'Eglise, quels que soient les exigences et les risques , "y compris celui d'être fusillé."

Nous assistons ensuite, entassés à l'extrême, à la messe célébrée dans la petite grotte basse par le P. Gauthier, assisté par le P. d'Heilly, en compagnie de trois Frères, dont l'un de race noire, et de deux Soeurs. La messe, de rite oriental, est chantée en grec. Les "thanatos" répétés de l'antienne ("Par sa mort Ω a vaincu la mort") prennent un relief singulier, souligné par la mélodie insolite à nos oreilles. Les deux Soeurs prennent avec les Frères une part active au chant, tantôt seules, tantôt en chœur, et c'est un spectacle profondément émouvant que de voir ces deux filles, belles, jeunes, saines, vivant intensément le Sacrifice renouvelé ici dans le dépouillement de ce trou de rocher, et ayant tout quitté pour vivre avec le Christ au milieu des pauvres.

Par des sentiers raboteux, et à la nuit noire, nous repassons auprès des maisons arabes maintenant éclairées, et regagnons l'hôtel, vaguement inquiets du confort de notre table et de nos chambres, et pleins d'interrogations sur le sens de nos vies.

JEUDI 4 MAI
MONT THABOR - LAC DE TIBERIADE -
MONT DES BEATITUDES

A travers des pinèdes, la route descend de Nazareth en larges lacets et atteint la plaine au bourg d'Affouleh.

" Il se rendit ensuite dans une ville appelée Naïm. Ses disciples et une foule nombreuse faisaient route avec lui. "
(Luc, 7) Nous faisons halte tout près de Naïm, petit troupeau serré de maisons blanches, au bord d'une route tendue d'un rideau bruissant de grands eucalyptus, et nous lisons là le récit de cette résurrection : " A sa vue le Seigneur eut pitié d'elle. . et Il le rendit à sa mère. " (Luc, 7)

De là le mont Thabor remplit tout l'horizon, arrondi et régulier, symétrique comme la "courbe en cloche" des statisticiens. La route traverse la plaine et commence à s'élever sur le flanc ouest du mont jusqu'au village arabe de Dabbouriyeh, puis en lacets serrés au milieu des chênes et des térébinthes, jusqu'au sommet, à quelques 600 mètres d'altitude.

On franchit la porte médiévale, de l'époque des croisés, de forme ogivale, qui donne accès à une longue allée de cyprès. A gauche le domaine des grecs orthodoxes, au fond et à droite le domaine latin gardé par les Pères Franciscains. La basilique, édifée en 1924, écrase de sa masse le sommet de ce mont que l'on eût aimé vide de toute construction, sans écran qui empêche de voir le ciel. Le profil de la façade évoque naïvement les trois tentes que Pierre proposait au Seigneur, lorsqu'il eut assisté avec Jean et Jacques à sa transfiguration. Dans l'allée qui y conduit et dans la crypte, de nombreux vestiges antiques témoignent de l'ancienneté de ce lieu de culte privilégié: sanctuaire cananéen primitif, - lieu de regroupement et de refuge pour les Hébreux, - siège de batailles et de massacres répétés, illustré par Dabborah et par Gédéon, puis par Flavius Josèphe au temps de la répression romaine, - considéré enfin, à partir du 3^e siècle, mais sans certitude, comme le lieu de la Transfiguration.

Un sentier à gauche de la basilique donne accès, à travers des restes de fortifications d'époques diverses, à des terrasses ombragées de chênes-verts et d'oliviers, d'où la vue s'étend largement sur la plaine, sur les collines de Samarie, sur les montagnes de Galilée, sur le lac de Tibériade. Là, dans l'herbe et les fleurs - une profusion de grandes marguerites jaunes - accompagnées d'un vrai concert de chants d'oiseaux, nous lisons et commentons les textes des Livres des Juges, de Samuel, de Jérémie, et l'Evangile de la Transfiguration. Comme Pierre, nous pouvons dire : "Maître, il nous est bon d'être ici." (Mt, 17)

La lumière est exceptionnellement pure. Quelques nuages blancs dispersés dans le bleu du ciel réfléchissent une luminosité intense et donnent à tous les plans, proches ou éloignés, un relief étonnant dont toutes les photos prises là gardent la trace. Pendant l'heure qui suit, nous continuons librement, sur ce haut-lieu harmonieux et fleuri, promenades, conversations, réflexions.

Il y a des moments où les duretés fléchissent, où les résistances désarment, où les mots touchent juste, où l'espoir luit. Merci à celui qui a su, tendrement, fraternellement, au moment où il fallait, dire les mots qu'il fallait.

La messe est célébrée dans une petite chapelle exigüe, à l'entrée de la basilique à gauche, à l'intention du C.P.M.

Entre temps sont arrivés un camion et quelques jeeps de l'armée israélienne. Soldats et soldates en excursion en sautent, garçons souples et bronzés, filles bien plantées. Libres et exubérants, ils se prêtent volontiers à nos essais de conversation et à nos photos.

Le repas nous réunit ensuite dans le réfectoire de l'hôtellerie Casa Nova des Franciscains. Puis c'est la descente à pied par l'allée de cyprès, la porte des Croisés, et les lacets au flanc de la montagne, dans la vue d'un vaste horizon de collines et de plaines, - descente par petits groupes dans une ambiance de fraternité attentive qui s'approfondit de jour en jour et d'heure en heure.

Et c'est là que commença l'exil cruel d'une pauvre innocente petite créature du Bon Dieu, qui pèlerinait paisiblement

dans l'herbe aux abords de notre chemin: une petite tortue israélienne, ravie à l'affection de sa famille, arrachée au sol natal, emmenée de force au Portugal. (La suite est moins triste : placee dans une très bonne maison, entourée de prévenances, choyée même, elle se remet de son épreuve, elle reprend goût à la vie. A son âge on oublie vite. Elle est même, aux dernières nouvelles, en très bonnes dispositions. On va lui faire rencontrer une tortue portugaise de bonne famille. Elles seront très heureuses, elles auront beaucoup d'enfants..)

Arrivés à l'endroit où la pente s'adoucit, la tortue, et sa ravisseuse écartelée dans de durs débats de conscience, et nous tous, reprenons le car qui nous attendait et descendons vers la riche plaine que domine la masse ronde du mont. Devant nous se creuse la dépression où coule le Jourdain et où se cache le lac de Tibériade. A un tournant de la route où un écriteau nous annonce que nous atteignons le niveau de la mer, nous apercevons, à quelques kilomètres devant nous et à deux cents mètres plus bas, une partie de l'étendue du lac, nappe bleue sur un fond de montagnes mauves. Un long arrêt est fait là, qui nous permet de nous imprégner de ce paysage de sérénité, où tant de noms depuis notre enfance chantent dans nos mémoires. A travers de belles cultures et des plantations de palmiers-dattiers, nous atteignons le lac à l'endroit où le Jourdain en sort entre des rives touffues de grands eucalyptus pour prendre sa course vers la mer Morte à 100 kilomètres au sud.

Après une halte au bord de cette eau, notre itinéraire suit la rive occidentale du lac et traverse successivement Tibériade (petite station de vacances: jardins, villas fleuries, plages, restaurants et dancings au bord de l'eau), Magdala (patrie de Marie Magdalena, devenue Madeleine, - où s'alignent de vastes plantations de bananiers), Guinossar (le Genezareth de l'Evangile), et s'arrête enfin sur une colline qui domine d'assez haut le lac. Près d'une vaste maison dans un parc, propriété d'une communauté religieuse italienne, au milieu des palmiers et des eucalyptus, s'élève la chapelle des Béatitudes, en souvenir du Sermon sur la Montagne. Des prairies de hautes herbes descendent doucement vers la rive du lac. Un large escalier au flanc gauche de la chapelle, bordé de bosquets de lauriers-roses, nous donne le cadre d'une lecture et d'une longue réflexion sur cet aspect essentiel de l'enseignement du Maître, sur ces Béatitudes, dont l'appellation peut prêter souvent à équivoque, expression paradoxale des chemins difficiles, âpres, pleins de luttes et de contradictions (et non "béats") que Dieu nous propose pour accéder à la sainteté.

Heureux celui qui est venu jusque là avec ses interrogations, avec sa souffrance, avec sa soif, car il entend les mots qui consolent, il commence à espérer, il croit qu'il sera un jour rassasié.

De retour à Tibériade, à l'hôtel Astoria situé en haut de la ville, nous faisons ce soir un nouveau repas de fête : toutes jolies et bien coiffées, robes vives et gaies. Nous vous louons, Seigneur, pour la beauté de nos compagnes..

A la fin du repas, nous offrons au Père d'Heilly le cadeau prémédité par nos organisateurs : les lumières s'éteignent, et un chandelier à sept branches, avec ses sept bougies allumées, fait son entrée, porté par la benjamine de notre groupe, tandis qu'éclate un joyeux "alleluia", géniale improvisation de notre chef des choeurs Colette.

Après dîner... - mais peut-on raconter cela ? Glissons donc, sans appuyer, sur l'enchaînement de circonstances qui entraîna quelques-uns et quelques-unes aux distractions peu avouables de "Tibériade by night": quelques pas à la fraîcheur dans l'avenue devant l'hôtel, l'arrivée providentielle (?) de David (notre chauffeur) au volant de son autocar, la descente au bord du lac, les guinguettes, les tournées d'orangeades, la promenade en barque dans l'obscurité.. Honni soit qui mal y pense, et vive la belle et bonne liberté des enfants de Dieu ! N'est-ce pas, Odile, et Pierre et Colette, et Georges et Danielle, et Yves et Denyse, et Bernadette .. ? N'est-ce pas, Tonton ?

VENDREDI 5 MAI

CAPHARNAUM -

TABGHA - GUINNOSAR

Par un temps légèrement brumeux nous nous embarquons sur le bateau qui va nous mener, suivant une diagonale d'une dizaine de kilomètres, à Capharnaüm.

Un arrêt au milieu du lac, dans le calme total de cette surface d'eau lisse, nous permet d'écouter et d'évoquer dans le silence les épisodes marquants dont il a été le cadre : Jésus montant dans une barque et la foule assise à quelque distance sur la rive, écoutant les paraboles, - la tempête apaisée d'un geste, - la traversée vers la rive des Géranésiens, - Jésus marchant sur les eaux et Pierre avec lui, - la pêche miraculeuse.

Le bateau se rapproche progressivement de la rive, passe au pied de la "montagne" des Béatitudes, et aborde au moment où un groupe de garçons et de filles, jeunesse bigarrée et bruyante, va s'embarquer. Le site de Capharnaüm se cache là, dans un bouquet de grands eucalyptus.

Nous connaissons quelques-uns des habitants de cette petite ville-frontière : Mathieu dit Lévy, le douanier, qui un jour lâcha tout, son bureau et ses registres, pour suivre ce Jésus qui passait, - le chef du poste de police, le centurion, droit et discipliné : "Car moi aussi je commande à des hommes. Et quand je dis à mon ordonnance : "Va", il va. Aussi Seigneur, je ne suis pas digne, moi, que tu entres dans ma maison", - Simon-Pierre et André, chez qui logeait Jésus quand il séjournait "dans sa ville", - Jaire, dont la fille venait de mourir, et qu'il ressuscita, - la belle-mère de Pierre, qu'il guérit, - et tous les autres, l'hémorroïsse, le possédé, le paralytique..

De cette ville qui finalement ne sut pas recevoir l'enseignement qui lui était proposé, il ne reste plus que la solitude et le silence des pierres, au milieu des grands arbres : les ruines de la synagogue, celle probablement qui succéda à

celle où Jésus leur parla longuement, et mystérieusement, du pain de vie, et le pavement d'une basilique chrétienne du 4^e siècle, de plan octogonal. C'est sur cet emplacement qu'est célébrée la messe de ce jour, à l'intention plus spécialement des ménages, soit présents, soit présentement séparés par le voyage, et du renouvellement de leur consentement au mariage, sacrement permanent.

Quittant Capharnaüm par la route, nous repassons non loin de la colline des Béatitudes, et descendons à nouveau au bord du lac, à Tabgha (Heptapêghon, les sept sources). Laissant à gauche la chapelle qui commémore l'apparition de Jésus ressuscité à ses apôtres et la confirmation de la primauté de Pierre, nous nous arrêtons à l'endroit que la tradition a retenu comme l'emplacement de l'une des deux multiplications des pains. Les vestiges d'une basilique byzantine du 4^e siècle montrent des mosaïques, parmi les plus belles de Palestine: corbeille avec pains et poissons, oiseaux aquatiques, lotus et nénuphars, le tout d'une extraordinaire fraîcheur et d'une remarquable élégance et vivacité d'exécution.

Retour à Tibériade pour le repas à l'hôtel, puis départ pour le kibboutz de Guinnosar au bord du lac, où nous passons une après-midi de documentation et de repos à la fois.

La visite guidée des installations du kibboutz nous permet de nous instruire sur ce type d'organisation collectiviste, qui touche environ 85.000 habitants, répartis entre 280 collectivités de 300 à 400 habitants chacune en moyenne, - soit 4% de la population rurale, et 2% à peine de la population totale du pays. Il s'agit donc d'une expérience très limitée, et non d'un système organisé et imposé, - et d'une expérience qui ne touche que des volontaires, -lesquels peuvent à tout moment, s'ils le désirent, cesser d'y participer. Ces explications données, nous visitons les principales réalisations dans lesquelles s'inscrit cette vie de communauté: logements, restaurant ,

cafeteria, jardin d'enfants, bibliothèque. Disons que les avis sont très partagés, ce qui est un euphémisme, ou plus exactement qu'ils ne sont pas si partagés que cela, mais plutôt généralement réservés, notre individualisme paraissant très peu prêt à envisager ce genre de vie communautaire, en dépit des avantages considérables qu'il peut apporter, en particulier (et ce n'est pas un paradoxe) dans le domaine de l'éducation des enfants. Mais ceci est une autre histoire, et demanderait sans aucun doute à être étudié de façon approfondie et sans passion.

Le reste de l'après-midi se passe librement, dans le calme et la détente : bain (frais) pour quelques intrépides, - relaxation sur la pelouse , au bord d'une petite anse dans les roseaux, où nagent des cygnes, où plonge une loutre, - promenades dans les sentiers, au milieu des eucalyptus, ou en bordure du lac où des rochers noirs soulignent le petit promontoire, où un grand arbre terrassé penche son front vers l'eau. Conversations amicales, confidences, discussions, projets. Photos aussi : mon Dieu ! que nos quatre Portugaises sont jolies, avec leur teint doré et leurs petits foulards, un jaune, un vert, un orangé, un mauve ! Elles se prêtent à nos exigences avant tant de gentillesse: après-demain il sera trop tard..

Pendant tout ce temps-là, privé de ce repos, de cette détente, de ce silence, le Père est resté enfermé dans une petite pièce mise à sa disposition dans le Abboutz, où il a reçu tour à tour tous ceux qui voulaient s'ent retenir avec lui.

Le soleil décline derrière les montagnes de Galilée. La surface polie du lac, et les rochers de sa rive syrienne, deviennent roses, mauves, bleus. Le jour s'endort dans la lumière d'un beau crépuscule, au chant flûté des crapauds ,

Après le dîner, l'échange porte sur le thème suivant: le passage du Christ dans notre vie, et suscite, venus du fond des coeurs, des témoignages vrais et directs.

SAMEDI 6 MAI
SAINT-JEAN-D'ACRE - MONT-CARMEL -
CESAREE - NATHANYA

Nous jetons ce matin un dernier regard, des fenêtres de l'hôtel, sur Tibériade, ses terrasses blanches et ses palmiers, et le lac brillant en bas, comme tout neuf.

Reprenant la route de Magdala et de Guinossar, nous tournons ensuite à gauche avant Tabgha, et nous élevons sur les pentes de la chaîne de Haute Galilée. Un arrêt est fait pour nous permettre de contempler encore une fois ce cadre harmonieux d'eau, de verdure et de collines, ce petit coin de campagne d'où étaient sortis ces Douze dont la voix devait ébranler le monde, et pour commenter le sens du "Non sum dignus" du centurion.

A un détour de la montée, derrière un pli de terrain, le lac s'efface et nous nous retrouvons dans les collines parmi la terre ocre et les oliveraies. Un incident mécanique nous fait mettre pied à terre, occasion pour aller voir de près, discrètement, un campement de bédouins nomades, et pour échanger quelques mots avec un groupe de pèlerins anglicans qui suivent la même route que nous. L'incident réparé, la montée s'atténue, puis, l'échine de la montagne franchie, la route redescend vers Saint-Jean-d'Acre.

Akko dans la Bible, Ptolémaïs sous les Grecs, Saint-Jean-d'Acre pour les Croisés, Akko de nouveau actuellement, cette ville de 30.000 habitants garde le souvenir du passage de Jonathan, de Judas Macchabée, de saint Paul, de Saladin, de Richard-Coeur-de-Lion, de Bonaparte. La vieille ville dans ses fortifications a conservé son allure typiquement orientale, et ses monuments des diverses époques, arabe, croisée, ottomane: mosquée de Jazzar, souks, musée d'Archéologie et d'Ethnographie, caravansérail des Francs, muraille maritime et tours.

De l'autre côté de la baie s'étend le grand port de Haïffa (200.000 habitants). Des banlieues actives, de puissantes installations portuaires, des industries mécaniques, chimiques, etc. font penser à Naples ou à Barcelone. Nous ne faisons que traverser, laissant ici au passage la guide israélienne qui veillait sur notre information depuis cinq jours, et montons par des routes en fortes rampes au mont Carmel.

L'esplanade à l'entrée du couvent domine de plus de cinq cents mètres la ville, quadrillage clair où se creusent en noir les avenues, les banlieues où flottent dans le lointain les fumées industrielles, et la mer où paressent quelques grands paquebots blancs. Là quelques lectures des Livres des Rois, d'Amos, d'Isaïe, de Jérémie, du Cantique, précisent l'importance de ce lieu, montagne sacrée où Elie triompha des prêtres de Baal, quand le feu de Yahvé tomba du ciel à sa prière et consuma son holocauste.

Dans l'église du couvent, où trop de marbre se marie à trop de dorures, nous nous groupons sur cette espèce de tribune qui surélève l'autel au-dessus de la grotte d'Elie, et célébrons cette avant-dernière messe à diverses intentions représentées par plusieurs d'entre nous: les aînés, - les jeunes couples et leur apostolat au sein des Equipes Notre-Dame, - les jeunes filles et les isolées, et leur interrogation sur la direction de leur vie.

Après le repas à l'hôtellerie du couvent, nous prenons un moment de repos au bord de la terrasse, et c'est finalement notre ami Joaquim qui, spontanément, donne la conclusion du pèlerinage et nous en fait la dernière homélie, en nous lisant une page d'un livre qu'il avait appréciée, page qui résume bien, dans un lyrisme concis, tout le sens et la portée d'une visite aux lieux saints.

Il nous reste à passer une après-midi d'agréable tourisme. La route suit le bord de la mer au pied de la chaîne du mont Carmel, dans une étroite plaine côtière où se succèdent bananeraies et orangeraias. Visibles de la route au pied des falaises, s'ouvrent des grottes qui ont servi d'habitat préhistorique à l'Homo Carmelensis.

De Césarée, ville romaine mentionnée dans les Actes des Apôtres, où saint Pierre baptisa le centurion Corneille, où saint Paul s'embarqua et débarqua quatre fois et resta prisonnier deux ans, où Origène fonda la première école biblique, nous ne verrons qu'en passant le grand aqueduc ensablé, l'hippodrome, la ville des Croisés, ses fossés et ses remparts.

Une côte désertique, des dunes de sable piquées de quelques palmiers çà et là, des kibboutzim, îlots de défrichement et de mise en valeur : nous arrivons rapidement à Hadera, où nous bouclons la boucle commencée quatre jours auparavant en venant de Jérusalem, et de là à Nathanya.

Nathanya est une banale station balnéaire, faite de rues neuves se croisant à angle droit, au-dessus d'une plage étroite que dominant des falaises sablonneuses. Baignade fraîche, "à Patris exemplo", pour quelques courageux et courageuses (rares). Pour les autres, des flâneries les pieds dans le sable le long du flot, ou des promenades dans les rues. On part acheter un paquet de cigarettes, et le dialogue confiant, transparent, s'établit de lui-même : on se raconte le passé, - on se découvre des goûts communs, on parle avec joie, avec amour, de Bach et de Haydn, de Mozart et de Schumann, - on se confie soucis et problèmes, - et là s'approfondit l'amitié vraie, attention authentique et fraternelle, qui ne sera pas oubliée de celui à qui ce soir elle est donnée.

Après dîner un ultime échange fait le point d'un thème dont l'importance spirituelle échappe souvent à nos mentalités françaises trop intellectualisées, mais qui est à la base de la piété si vraie et si profonde de nos amis portugais: la place tenue dans nos vies par la Vierge Marie.

N'est-il pas dommage que, jusqu'au dernier jour, une invincible timidité empêche encore la plupart d'entre nous de s'exprimer à voix claire et haute, et en articulant bien ce qu'ils ont à dire ? Pitié pour nos amis portugais à qui nous demandons non seulement de parler le français et de le comprendre (ce qu'ils font fort bien), mais de le deviner..

Ensuite sont prises les dispositions pratiques concernant le départ du lendemain matin, le voyage de retour, et la période post-pérégrinatoire: diapositives, photos, bandes magnétiques. Pierre et Colette fourniront des copies des bandes enregistrées pendant les lectures, commentaires et échanges. Les photographes feront circuler une sélection des diapositives et photos d'après laquelle seront recueillies les commandes.

Dernière nuit en Israël , hôtel Caravan.

On vient de parler de bandes magnétiques, de photos et de diapositives. C'est l'occasion peut-être de récapituler les responsabilités variées qui ont été réparties avant le départ, dans la phase de préparation, et celles qui se sont créées au fil des jours, dans ce petit monde fraternel qui vit sa vie propre depuis deux semaines.

On a déjà eu l'occasion de nommer, ici et là:

- d'abord, bien sûr, " animus et anima peregrinationis",
le Père d'Heilly,
- Pierre, directeur du pèlerinage, animateur des veillées,
ingénieur du son,

- Colette, sa collaboratrice en tout, et de surcroît maître de chapelle,
- Georges avec Danielle, organisateur et trésorier,
- nos deux médecins, Tonton et Bernard,
- nos deux infirmières, Guitton et Bernadette.

Mais on n'aurait garde d'oublier les autres:

- René, enfant de chœur plein de dignité (on parlait même pour lui d'une élévation rapide au diaconat.),
- Raymonde et Jean, documentalistes érudits et exacts,
- Jacqueline et Marie-Chantal, sacristines attentionnées,
- Marie de Grâce et Maryse, interprètes de l'anglais, de l'arabe et de l'italien,
- Joaquim, observateur aigu, plein de finesse et d'humour, diplomate et interviewer avisé,
- Louis et Maryse, Bernard et Odé, Andrée, Bernadette, Jacqueline, photographes experts,
- Yves, René, Marie de Grâce, techniciens cinéastes qui jonglent avec les diaphragmes et les filtres, avec les DIN et les ASA.

Si Odile et Denyse, maîtresses de maison, passent inaperçues, c'est que leur rôle est parfaitement rempli. Car il est bien connu que, dans ces tâches ingrates, on ne s'aperçoit que de ce qui cloche, et on oublie de remarquer tout ce qui va bien. Or tout allait très bien.

Il y a celle à qui est donné l'esprit de décision et qui prend les initiatives qu'il faut dans les circonstances imprévues, telles que l'averse survenant au milieu d'une messe en plein air.

Il y a celle que le Père a chargée de "faire, au nom de la communauté, tous les gestes superstitieux. ."

Il y a le préposé à la cordialité, à la drôlerie, à la fantaisie, au cœur sur la main. .

Mais les autres, direz-vous, ils ne font rien ?
Détrompez-vous.

Il y a ceux et celles qui donnent à longueur de journée, à travers les petites choses, leur attention, leur amitié, leur regard, leur sourire.

Il y a ceux et celles qui offrent leur discrétion, leur disponibilité, leur patience.

Il y a ceux qui écoutent, qui comprennent et qui prient.

Il y a ceux qui donnent aux autres le silence.

Il y a ceux qui sont gais et ceux qui sont graves, il y a les communautaires, et les individualistes.

Il y a ceux qui planent, ceux qui cherchent, ceux qui traînent, ceux qui souffrent.

Tous coopèrent. Et tout cela fait une vraie communauté, vivante et fraternelle.

DIMANCHE 7 MAI

TEL-AVIV - ORLY

Réveil à 5 heures, dans la fraîcheur et la lumière dorée d'un ciel qui depuis deux jours reste enfin sans nuages. Dernier rassemblement des valises, dernier départ en autocar pour le trajet de Nathanya à l'aéroport de Lod.

Dernière vision de la terre de Canaan, " où ruissellent le lait et le miel". Ici ce sont les cultures potagères, feuilles luisantes épanouies sous les grands jets d'eau, - les vergers vert foncé, piquetés de citrons et de pamplemousses, - les vignas qui déploient leurs feuilles toutes neuves, transparentes, - tandis que flotte en nappes le parfum des fleurs d'oranger. Les haies dentelées des cyprès, les tiges flexibles des palmiers se découpent en contrejour dans la lumière rasante du matin.

Des soldats et des soldates, isolés ou en grappes, font de l'auto-stop au bord de la route.

Pendant que nous écoutons les avis que nous donne le Père au micro " pour le bon usage des voyages en avion", un large boulevard nous conduit, sans traverser Tel-Aviv, à l'aéroport de Lod, où nous attend, marqué de l'étoile bleue de David, le Boeing 707 d'El-Al, Tel-Aviv - Paris - New-York.

Aussitôt arraché du sol, l'avion met le cap sur Paris: tout bascule, Tel-Aviv, les maisons blanches, les cultures, la Terre Promise, et tout s'efface dans un grand virage ascendant.

Les hublots d'un côté s'emplissent de lumière, et de l'autre d'un bleu irréel, la mer, ici striée de courants sombres, là piquetée de pointillés blancs, ou brillante comme un creuset plein à ras bord de métal fondu.

Volant vers l'ouest, à cette vitesse et à cette longitude, c'est nous qui sommes pratiquement immobiles, et c'est la Terre, dans sa rotation, qui défile lentement sous nos yeux, nous offrant son prestigieux spectacle, et réveillant, dans la mémoire du privilégié qui a déjà parcouru la Méditerranée orientale, des souvenirs qui contiennent toute la beauté du monde.

Nous survolons l'île de Rhodes, belle et nonchalante, qui sait faire vivre dans la paix d'un voisinage maintenant sans histoire, ses communautés grecque, juive, turque, italienne. (Je me rappelle Lindos, cet étonnant rocher chargé de cinq millénaires de civilisation, dressé au-dessus de la mer, et son village grec tout de blancheur méticuleuse, - Kamyros, la "blanche Camyre" de la Nuit de Mai, étalant son champ de ruines, ses rues désertées et ses colonnes inutiles, entre les grands pins, jusqu'au bord de la mer, - la ligne bleu pâle de la Turquie barrant l'horizon au-dessus du bras de mer, - et les villages souriants, et les oranges géantes disposées en tas au bord des chemins.)

Nous coupons les caps de l'extrémité sud-ouest de la Turquie, lames recourbées, harpons et tridents que l'Anatolie moyenâgeuse darde vers les archipels de la mer occidentale: les Sporades, semées au hasard, - les Cyclades, cercle autour de Délos, - grands nénuphars clairs aux étranges découpures, aux bords verts et argent, posés çà et là sur la "mer violette" d'Homère, petits rochers sans herbe et sans arbres, baignés de dure lumière et balayés de vent, beaux noms qui chantent comme un carillon dans nos mémoires: Tinos, Kithnos, Andros, Sériphos, Milos, Siphnos, Syros, Mykonos, .

La pointe de l'Attique apparaît à droite: Macronissi le cap Sounion, et le temple de Poseidon, tache claire, comme un phare sur son promontoire. Puis le mont Hymette et le Pentélique, chaînes de rochers blancs écrasés de chaleur, (et là dans cette gorge âpre, niché près d'une source, l'ermitage aux pierres ocres et aux tuiles roses recuites de soleil, où le Christ Pantocrator des mosaïques, au milieu des ors, nous fixait de son regard noir).

Dans un creuset de moiteur d'où monte une brume dorée, Athènes entre les collines étale son grand manteau fauve, percé de trous: l'Acropole, la Colline des Muses, le Lycabette. (Un soir sur la terrasse de ce petit couvent tout blanc, nous regardions l'Hymette passer du bleu au rose, au mauve, au vert pâle, et le rocher de l'Acropole dresser vers le ciel, au-dessus des maisons de Plaka, comme une merveilleuse offrande, les colonnes de l'Erechtéion et du Parthénon.)

Le golfe Saronique, Mégare, Salamine, Eleusis, et par delà l'isthme scié par le canal, Corinthe et l'Argolide.

On devine à droite la baie d'Itéa, et, derrière le port, se recourbant entre les plissements descendus du Parnasse, la Plaine Sacrée, la mer d'oliviers. (Les soirs d'été cette forêt surchauffée vibre au bruit strident de millions de cigales, folles de rythmes, saoules de vibrations, et quand on en émerge soudain, on retrouve sur la route de Delphes, pendant que l'ombre monte du golfe d'Itea, un bain de fraîcheur et de silence..)

Delphes : le temple d'Apollon sur sa grande terrasse, la Voie Sacrée et ses "trésors", le théâtre et le stade, la source Castalie. Delphes vue d'ici n'est qu'une égratignure, à gauche du ravin des roches Phédriades, au flanc du Parnasse, grand dôme aride sous une calotte de neige.

Près du Parnasse à gauche, et derrière au loin, d'autres montagnes pointent, vallées désertiques, pentes décharnées, ravins remplis de neige sale, - et nous regardons, avec émotion et avec amour, ces rides dans le visage usé de cette terre de Grèce qui est aussi, humainement parlant, notre Mère.

Quelques gros cumulus apparaissent, réfléchissant une intense luminosité, ajoutant de la profondeur aux lointains, et entre la Grèce et les îles Ioniennes c'est une vraie fête de neige et de nuages, de caps clairs et de golfes sombres qui nous est donnée, un grand spectacle de lumière, en bleu, blanc et or.

Corfou se recourbe en lame de faucille autour des baies d'Ipsos et de Dassia, où les oliviers chargés de siècles

sont comme des patriarches au milieu des jeunes citronniers, où les cyprès, dans une nuit d'été, semblent de grandes flammes noires brûlant en silence dans la lumière de la pleine lune. La côte d'Épire-(Grèce, Albanie, Monténégro, Yougoslavie)- fuit vers le nord-ouest et se perd dans la brume de la mer Ionienne.

A l'approche de l'Italie, la nébulosité augmente graduellement et se transforme bientôt en une nappe de nuages continue, éblouissante, banquise étrangement ridée où s'élèvent par endroits de monstrueuses boursouflures. Il ne faudra jamais oublier, les jours de pluie, que ce plafond gris au-dessus de nous n'est que l'envers d'une radieuse réalité, qu'au-dessus de cette apparence le soleil continue de régner dans sa gloire, et que le savoir et y penser, c'est déjà un peu le voir. "Coeli enarrant gloriam Domini"- Les Cieux racontent la gloire du Seigneur, même les jours de pluie..

Nous survolons l'Ombrie, la Toscane, Florence, invisibles, Les rizières en facettes et les méandres du Po, aperçus quelques instants, miroitent dans la grisaille.

Le tissu des nuages se déchire et la forteresse des Alpes apparaît dans toute la complexité de ses ruines grandioses: à droite le mont Rose et le Cervin, le Valais, l'Oberland, à gauche le mont Blanc et le Chablais: déserts de neige, crêtes ciselées entre les versants glaciaires, parois rocheuses, vallées sombres, fils blancs déroulés des torrents, villages comme des petits troupeaux serrés à l'abri dans les creux.

" Montes, sicut cera, fluxerunt a facie Domini. "-
" Les montagnes, comme une cire, ont coulé de la face du Seigneur. " Que faut-il admirer davantage, de la beauté poétique de l'image, ou de l'intuition géniale de l'auteur inspiré qui, 4000 ans en avance sur la géologie moderne, avait présenté la plasticité des roches, imaginé les bouleversements de cette écorce en apparence figée, et décrit cette Terre gardant dans ses traits l'empreinte de la face de son Créateur ? Sans doute volons-nous trop bas, sans doute nos yeux sont-ils trop petits, autrement nous saurions mieux regarder les montagnes, pour y reconnaître, dans leur majesté, le visage du Seigneur.

Sans parodie cette fois, et en pleine connaissance, nous pouvons ici encore nous émerveiller et dire : "Tout cela pour nous, Seigneur !c'est trop beau.."

Nous coupons en oblique le Lac Léman : à droite Montreux, à gauche Genève. Puis la descente commence et au bout d'une demi-heure nous touchons la piste d'Orly.

Nous retrouvons les grands halls de verre, les escaliers, les voix angéliques qui murmurent à notre oreille, comme en confidence, l'annonce des départs immédiats. Nous retrouvons le grand caravansérail où se croisent visages blancs et faces brunes ou noires, minijupes et djellabahs, familles empêtrées dans les enfants et les paquets, couples qui se joignent ou se disjoignent, hommes d'affaires ou vacanciers, diplomates ou émigrants, pèlerins partants et pèlerins revenants..

Rien n'est changé apparemment, ni les choses, ni ceux qui nous attendent à la grille des contrôles ou au bout du fil du téléphone. Mais rien n'est pareil, et rien ne sera plus pareil, car c'est nous qui avons changé : 15 jours seulement, mais si riches d'impressions, si denses de réflexions, d'enseignements, de perspectives nouvelles, - 15 jours qui répondent à bien des questions, et qui en posent beaucoup d'autres.

Et maintenant : " Allez, et dites ce que vous avez vu".

L. RAMA

30-5-1967

- Et vous, qui dites-vous que je suis ?

- Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant.

(Mat. 16)

POSTFACE EN FORME DE RÊVE

L'an prochain à Jérusalem !

Pendant des siècles, les Juifs pieux se sont salués par ces mots, dans lesquels ils mettaient toute leur espérance, obstinée et inaccessible. Et depuis quelques semaines l'inaccessible est à portée de leurs mains, et ils viennent toucher les pierres sacrées du Mur.

Nous espérons bien ne pas attendre aussi longtemps. Mais nous disons déjà: "Dans quelques années de nouveau à Jérusalem !"

On rêve d'un pèlerinage qui réunirait, sous la houlette des mêmes bergers, tous ceux de 1964 et de 1967 qui en auraient la possibilité, - mais eux seulement - et voici pourquoi : On rêve d'un pèlerinage sans tourisme, d'un pèlerinage d'approfondissement et d'engagement, d'un pèlerinage-retraite.

Ceci n'est pas une critique. La part touristique était, pour nous qui le faisons pour la première fois, inévitable et nécessaire : elle procurait la coupure et le dépaysement, elle permettait la localisation dans l'espace et le temps, elle donnait une ouverture vers des formes de vies différentes, et donc une perméabilité meilleure au passage de la Grâce. Mais, une fois satisfaites les curiosités d'exotisme et de couleur locale, et les tentations d'archéologie, le deuxième pèlerinage se devrait de faire table rase : inutile donc de retourner à Beyrouth, à Byblos, à Baalbek, non plus qu'à Damas ni à Amman. Jaffa ni Tel-Aviv ni Megghido ne seraient indispensables, Saint-Jean d'Acre ni Haïffa ni Nathanya non plus.

On irait alors à l'essentiel, et si possible dans un ordre aussi logique et aussi proche de la chronologie de l'Histoire que possible, - même au prix de quelques menus détours (compte tenu que le nouveau tracé des frontières, s'il est consacré par le temps, donnera par ailleurs bien des facilités).

On imagine en gros les étapes suivantes:

- Jérusalem, le mont Moriah, et de Jérusalem à Mambré et Hébron, sur les traces de notre Père Abraham et des Patriarches,
- le mont Nébo, terme de l'Exode, - la mort de Moïse, - l'entrée dans la Terre de Canaan, Josué et les Juges,
- Jérusalem, capitale de David et de Salomon, - les Prophètes, l'annonce de la Rédemption,
- Jérusalem, l'enfance de Marie,
- Ein Karem, la naissance et l'enfance du Précurseur, la Visitation,
- Bethléem, la naissance de Jésus,
- Nazareth, un retour en arrière d'abord vers l'adolescence de Marie et l'Annonciation, puis la Sainte-Famille et la vie cachée de Jésus,
- Jéricho, le baptême dans le Jourdain et la retraite dans le désert, Cumrân,
- Galilée (Tibériade, Capharnaüm) et Samarie (Sichem, puits de Jacob),
- retour par Jéricho, dernière montée par Bethanie et Bethphagé, Jérusalem: la Passion, la Résurrection, l'Ascension,
- et une escale à Rome d'une demi-journée: le tombeau de saint Pierre, celui de saint Paul, et les racines de l'Eglise naissante dans les persécutions.

Une semaine alors suffirait (neuf jours avec le week-end), d'un samedi matin au dimanche suivant: il est beaucoup plus facile de dégager une semaine au printemps, dans la vie professionnelle, que deux, et le prix se trouverait aussi plus accessible pour beaucoup.

On serait exacts dans les rassemblements et rapides dans les déplacements.

On n'aurait plus besoin de photos ni de films.

On essaierait de ne pas écrire de cartes postales, et de ne pas regarder les vitrines.

On laisserait de côté les chantiers archéologiques, les promenades dans les souks, les baignades, les kibboutzim.

On verrait le moins possible de basiliques franciscaines, de grottes, de rochers et d'empreintes pieuses.

On s'exprimerait à voix haute et claire dans les échanges des veillées.

On chanterait fort et juste, en regardant la main de Colette, et sans fausse timidité.

On serait attentifs, disponibles, organisés, silencieux, - très silencieux.

On serait encore plus fraternels (mais est-ce possible ?)

Bien sûr tout cela est un rêve...

Pour qu'il devienne réalité, disons donc dès maintenant, fortement, obstinément:

" Ensemble, en 1970 à Jérusalem ! "

L.R. 1-9-1967

EXPOSÉ SUR LA PASSION

par Colette Legrand

1ère partie : LE CONTEXTE HISTORIQUE

La version des faits la plus simple et la plus évidente est la suivante :

Sur la Palestine pèse l'occupation romaine. Rome, comme tous les occupants, n'aime pas trop intervenir. Elle est prête à payer cher les hommes suffisamment représentatifs qui sauront assurer le calme de la population et la rentrée des impôts.

Pour cela il s'agit de s'assurer le loyalisme de l'aristocratie traditionnelle dans laquelle est choisie le Grand Prêtre.

Cette caste exerce le pouvoir sur le Temple qui se réveille trois fois par an, pour fêter fiévreusement les Fêtes de Pèlerinage. A ces Fêtes se retrouve le peuple d'Israël dispersé.

Qu'y fait-on ? On chante en chœur, en hébreu, les Psaumes. Cela ne fait pas méchant. Mais ne nous y fions pas trop : cette masse, d'ordinaire humiliée, écartelée, aujourd'hui rassemblée des quatre points cardinaux, crie sa Foi, mais aussi sa supplication pour une libération à la fois divine et concrète : le débarquement céleste du Messie qui viendra se mettre à la tête du peuple des "Saints du Très Haut", pour secouer le joug des empires impies et établir à leur place l'empire de Dieu géré par Israël.

Un potentiel immense de détresse et d'espérance fanatique s'accumule en ces jours.

Ces mouvements de foule sont dangereux, les Romains et le haut Sacerdoce en sont conscients. Le Sanhédrin charge la police du Temple de surveiller cette masse dangereuse et sa température interne. Il s'agit d'éviter une révolte fanatique qui amènerait de la part de Rome des représailles pulvérisantes.

Selon l'explication la plus vraisemblable et la plus superficielle, la condamnation de Jésus aurait été le prix de ce maintien de l'ordre auquel se dévouaient consciencieusement les "collaborateurs" de l'époque. "La mort d'un seul homme est préférable à la destruction d'un peuple entier", comme disait Caïphe. A-t-on vu en Jésus l'instigateur possible de la révolte ? en tout cas un catalyseur probable, aussi faut-il l'éliminer.

Mais pourquoi craint-on que Jésus n'occasionne un mouvement populaire ? Parce que le peuple entier va vers lui et frémit en l'entendant parler du Royaume de Dieu. Beaucoup croient qu'il est le Messie, et des meneurs professionnels sont capables de l'utiliser comme étendard, tout en conduisant eux-mêmes la révolte.

Quant à Jésus, il semble redouter les effets de cet enthousiasme. Il s'enfuit dans la montagne après la multiplication des pains, quand on veut le faire roi. Il interdit aux esprits impurs de crier qu'il est le "Saint de Dieu". Il dit à ceux qu'il guérit : "L'en dis rien à personne, va seulement te montrer au prêtre". Et quand, avant sa montée à Jérusalem, Pierre lui dit : "Tu es le Messie", Jésus interdit de le faire savoir avant qu'il n'ait souffert et soit ressuscité. Il ajoute : "Tu as de la chance, Simon, car ce ne sont ni le sang ni la chair qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux". Ni la chair ni le sang : c'est-à-dire ni le fanatisme national ni la haine de Rome.

La foule de la Pâque afflue vers Jérusalem. Jésus aussi approche. La masse converge vers lui palmes en mains : "Hosanna in excelsis", qui est plutôt un cri de guerre, un appel à la révolte, qu'on peut traduire : "Libération du haut des cieux !"

Jésus ne refuse pas ces acclamations, mais s'assied sur un ânon. "Ton roi vient à toi avec douceur monté sur un ânon" (Zacharie). Certains, les Pharisiens, s'inquiètent : "Voyons, maître, fais taire tes partisans" - "Je vous le dis, si eux se taisent, les pierres elles-mêmes crieront." En se compromettant avec les bafoués, les sans-droit, Jésus signe son arrêt de mort.

Cet arrêt de mort ne pourra être exécuté que lorsque l'enthousiasme populaire sera tombé. Cela ne tardera pas, Jésus en effet est décidé à ne pas se laisser utiliser : ce n'est pas leur libération qu'il apporte.

C'est le grand malentendu, et la première cause de la condamnation de Jésus.

Jésus rentre au Temple. C'est pour tout le peuple l'instant où doit éclater la révolte. Mais non : "Après avoir tout considéré, comme il était déjà tard, il sortit vers Béthanie avec les Douze."

Le peuple, déçu dans son fanatisme national, est maintenant facile à manier pour les tacticiens de la résistance. De là les houleux "Crucifie-le !" qui vaincraient l'indécision de Pilate. Pour les tacticiens, cet illuminé qui refuse d'employer les moyens efficaces ne peut qu'égarer le peuple par son manque de réalisme. Il faut s'en débarrasser. Sur ce point, la résistance est d'accord avec la collaboration. Rien ne s'oppose donc plus à l'exécution de l'arrêt de mort.

La seconde cause, plus secrète et plus fondamentale, est le conflit entre Jésus et les Pharisiens. Pourquoi ce conflit, où Jésus semble bien l'agresseur ? parce que des gestes inventés par l'amour et maintenus par la fidélité finissent par dissimuler le mensonge. Le coeur est devenu étranger à ce que continuent mains et lèvres. Cette superficialisation des critères de valeur amène à classer les "autres" en "justes" et en "pêcheurs".

Jésus rejette le système pharisien, et il est logique que les Pharisiens refusent cet envoyé en lequel Dieu cherche à reprendre un dialogue immédiat avec le coeur humain. Ils ne voulaient pas de cette religion purement spirituelle. Ils sont logiques, d'accord en cela avec les représentants du Judaïsme (dont ils sont), Judaïsme qui ne pouvait accepter la religion de Jésus sans disparaître lui-même. "On ne peut coudre une pièce neuve à un vêtement ancien," ni "mettre du vin nouveau dans de vieilles outres".

En leur conscience, ils condamnent Jésus, et il s'y mêle une réaction de légitime défense contre un message qui saperait leur système, donc leur prestige.

Et Rome ?

Rome n'a prêté que son bras, et à contre-coeur. La volonté qui a mu ce bras, l'esprit qui a mené toute cette affaire, c'est chez les Juifs qu'il faut les chercher. C'est très clair dans saint Jean. Il met en relief une situation qui était historiquement vraie.

Bien sûr, il y a les contestations : s'il était mort sans que Rome eût à y mettre le doigt, il aurait été puni de la peine juive, la lapidation. Mais Jésus est mort par la main des Romains : en croix. Mais on sait qu'au temps de Jésus, le Sanhédrin n'avait pas gardé le droit de mettre à mort. Jean le dit dans le chapitre 18 : "Il ne nous est pas permis de mettre à mort personne". Ce point a une grande importance dans le discernement des responsabilités.

Pilate renvoie la cause devant Hérode, ne découvrant rien de criminel dans la vie de Jésus, qu'il estime inoffensif, pour ne pas dire plus : un rêveur..

De plus Pilate aurait voulu appliquer le droit d'amnistie, pour contrarier les autorités juives qu'il détestait, mais il ne l'a pu. On a préféré Barrabas, et il a dû condamner Jésus, menacé qu'il était, à la limite, d'une dénonciation à Rome. Là les Juifs ont touché juste : tout plutôt que de s'attirer une nouvelle accusation en cour de Rome. Il a déjà eu assez de démêlés à cause d'eux. Il leur cède donc, par calcul de raison, non sans leur faire sentir qu'il les méprise et n'est pas dupe de leurs faux griefs, à savoir que Jésus avait des visées politiques et travaillait à la révolution. La constatation de l'innocence politique de Jésus est une vérité historique.

Le ressentiment antisémite est peut-être à la base de notre refus de nous reconnaître engagés dans ce procès intenté par l'humanité à son Sauveur. Si nous y avons été, nous aurions aussi éprouvé un inavouable soulagement à voir l'ordre sauvé, et cette nouvelle doctrine encombrante apparemment annihilée.

2ème partie : LA CHRONOLOGIE DE LA PASSION

L'onction de Béthanie a lieu, dans Marc, deux jours avant la Pâque, mais six jours avant chez saint Jean, qui contredit plus généralement la date de la Cène chez les Synoptiques. Apparemment il y a contradiction. Cette contradiction peut être tenue pour résolue depuis le livre d'Annie Jaubert sur "la date de la Cène". On y établit clairement l'existence d'un ancien calendrier sacerdotal, à base solaire, décalé par rapport au calendrier du Temple (au temps de Jésus). Il était employé notamment en milieu essénien, et supposé par de très anciennes traditions chrétiennes (les manuscrits de Qumrân en témoignent).

Ceci lève la principale difficulté des récits synoptiques, qui était l'étonnante accumulation de tant d'événements en moins de vingt-quatre heures. Tout se tient dès qu'on prend en considération le calendrier ancien.

L'onction de Béthanie (ou la trahison de Judas) a lieu le dimanche soir, premier jour de la semaine juive (ou le lundi pendant la journée). La Cène a lieu le mardi soir, et l'arrestation la même nuit. Le procès devant le Sanhédrin se tient le mercredi. Le verdict est prononcé le jeudi matin, ce qui est conforme au droit juif : il fallait un jour d'intervalle entre le procès et le verdict, donc deux séances. Il est suivi du procès devant Pilate : deux comparutions, jeudi soir, vendredi, séparées par la démarche chez Hérode. Le vendredi, c'est la condamnation à mort, la crucifixion à la troisième heure, et la mort six heures plus tard (plus normalement qu'après seulement trois heures). La Passion s'étend donc ainsi sur une semaine. Or la tradition d'une "semaine sainte" est des plus primitive, et tellement que Marc, qui a perdu la notion du calendrier ancien, se cramponne à cette tradition. Les Synoptiques ont su que Jésus avait célébré la Pâque avant l'ensemble des Juifs, mais ils ne se sont plus rappelés le jour exact. "La catéchèse primitive s'intéressait beaucoup plus à la substance des faits et à leur portée doctrinale, qu'à leur enchaînement chronologique." (Annie Jaubert)

A l'intérieur de ce cadre plus satisfaisant, examinons les faits.

Deux jours avant la Pâque du calendrier ancien, soit le dimanche soir ou le lundi matin, "Judas Iscariote, l'un des Douze, alla trouver les grands prêtres pour le leur livrer". Écartèlement de Judas, fils de la synagogue, choqué par une parole non comprise, et qui s'est senti lié et obligé de livrer un "rabbi" accusé par les autorités religieuses. Peut-être y eut-il promesse de la part des prêtres de ne pas le mettre à mort ?

Le lendemain, mardi soir, Jésus va manger la Pâque (à la date ancienne). La Pâque doit normalement se manger à Jérusalem (étendue jusqu'à Bethphagé au jour officiel de la fête, à cause de l'affluence). La question des disciples "Où veux-tu que nous allions préparer pour que tu manges la Pâque ?", leur "Où ?" dans leur situation ne s'entend pas de Jérusalem. Il suppose la prudence des disciples effrayés. Cette prudence se traduit dans la réponse de Jésus : "Vous rencontrerez un homme.. etc." C'était un signe convenu. Ils aborderont le propriétaire avec une phrase prévue.

Jésus connaissait le lieu, il n'arrivera que le soir venu. Tout ceci est précaution de proscrit.

Jésus annonce la trahison : "un qui mange avec moi", "un qui met la main au plat avec moi". Allusion au psaume : "Celui qui mangeait mon pain hausse le talon à mes dépens". Quant au reste qui concerne Judas, on y voit moins l'expression d'une malédiction que celle d'une poignante tristesse : "Malheur à cet homme, il lui eut mieux valu n'être pas né".

La Cène

"Et tandis qu'ils mangeaient.." Deux fois on voit revenir cette phrase à l'annonce de la trahison qui se serait située au début du repas, quand se mangent les herbes amères trempées dans le vinaigre ou la sauce de fruits. Après quoi, avant de passer au repas principal, on rappelait la délivrance d'Egypte et on récitait les psaumes II3 et II4, première partie du Hallel. Le père de famille bénissait et rompait les pains (Marc, XIV-22 : "Ceci est mon corps") et les distribuait aux convives (un minimum de dix). On mangeait l'agneau (y en a-t-il eu un ?). Puis on apportait la "coupe de la bénédiction" (Marc, XIV-24 : "Ceci est mon sang"), ainsi nommée parce qu'on rendait grâce à ce moment. Suivait la deuxième partie du Hallel, II5 à II8 (Marc mentionne expressément le chant des psaumes avant le départ pour le mont des Oliviers).

C'est dans le cadre de cette Pâque juive, qui devait être terminée à minuit, qu'il faut situer une dernière cène qui va inaugurer, comme en surimpression sur la première, la Pâque chrétienne.

Ce repas de fête et d'adieu, inauguré dans la tristesse, et cette mort, sont transcendés par le présent geste, parce que cette mort est une mort rédemptrice, marquant non la fin, mais l'ouverture des temps eschatologiques. Comme la Pâque juive d'alors ne se bornait pas à rappeler la délivrance passée, mais aspirait à la future délivrance, de même la Pâque présente nous installe tendus vers la venue du Fils de l'homme.

Gethsémani

"Après le chant des psaumes, ils partirent vers le mont des Oliviers" (Marc, XIV-26). Sur le chemin, Jésus prédit leur dispersion et leur scandale, qui au-delà de leur apeurement fera vaciller leur foi. En restant au

jardin, limite pascale de Jérusalem, et en ne s'enfuyant pas vers Béthanie et le Jourdain, Jésus se livre volontairement, d'où l'angoisse de cette heure, ce hérissément de toute son humanité. Jésus est abandonné par son courage habituel, "envahi par l'effroi et l'abattement". C'est l'effondrement, son équilibre est profondément perturbé. C'est le récit le plus tragique de l'Évangile. La prière de Jésus reste conditionnelle, liée à la volonté de son Père à travers l'épreuve suprême.

L'arrestation

Faut-il interpréter le geste qui tranche l'oreille comme un début de résistance armée aussitôt avortée ? C'est peu probable. Les disciples n'ont pas compris sa présente attitude, ni compris son enseignement, et l'équipe formée avec patience, triée sur le volet, abandonne Jésus.

Le reniement

La tradition de Luc et Jean situe le procès le lendemain matin, le mercredi. C'est nettement le plus vraisemblable. Marc et Mathieu, dans leur embarras, parlant de deux procès, la nuit et au matin, n'en savent rien dire : nul témoin n'était présent après le reniement de Pierre, et le reniement se place avant le procès, au cours de l'interrogatoire dont parle Jean.

Son récit, pour le fond, doit remonter à Pierre lui-même : précision des détails de lieux. Nul fidèle de la première communauté, et personne après son martyre, n'aurait admis, sans son propre témoignage, un tel abaissement de l'apôtre-fondateur, qui va jusqu'à montrer qu'il ne résiste pas à une servante. En conflit avec cette bavarde, il abandonne le Seigneur : "Je ne connais pas cet homme.."

Si les Évangélistes considèrent avec raison les récits de la Passion comme un tout, ici commence historiquement une seconde partie, celle où manque le témoignage apostolique direct. Mais non tout témoignage : au procès, les témoins directs sont quelques sympathisants, des adversaires (convertis ou non par la suite), et à partir du Calvaire les femmes mentionnées dans Marc (XV-4).

Devant le Sanhédrin

Il semble que les Juifs ont respecté les formes, puisqu'ils ont des difficultés à trouver des témoignages suffisants. Le droit juif était strict, il fallait une parfaite concordance, et justement ils ne s'accordent pas.

La parole de Jésus sur le Temple a divisé la communauté. Ce qui est certain, c'est que cette parole a été déformée devant le Sanhédrin (ce qui peut suffire à faire dire à Marc qu'il y a faux témoignage). Elle est rapportée sous une forme agressive : "Je détruirai ce Temple, j'en bâtirai un autre", et le Grand Prêtre tâchera de faire confirmer le blasphème. Chez Jean, cette parole devient édifiante : "Détruisez ce Temple, et en trois jours je le relèverai" (son corps). Le faux témoignage serait plutôt "nous l'avons entendu", alors qu'ils ne tenaient les paroles de Jésus que de seconde main. L'accusé est silencieux, muet comme l'agneau d'Isaïe.

Caïphe lui demande si par hasard il se prétendrait le seul qui puisse sans blasphème dire cette parole du Temple. "Es-tu le Messie, le fils du Béni ?" C'est là le piège. "Je le suis". La réponse passe l'attente. "Et vous verrez le Fils de l'Homme siéger...", allusion au psaume 110. S'affirmer ce Messie, revendiquant un rang divin, est blasphème. C'est la révélation de la vérité à ses adversaires, elle le "livre". On passe aux voix : "tous prononcèrent qu'il méritait la mort".

Jésus est rejeté par son gouvernement civil et religieux.

Les outrages

On organise un jeu : on lui bande les yeux, et on s'aporoche à tour de rôle : "Prophétise ! Qui t'a frappé ?" Il est rejoint dans ce qu'il prétend être, mais, jusque dans la dérision, c'est toujours la demande juive d'un signe.

Devant Pilate

Le jeudi matin, le lendemain, le Sanhédrin se réunit à nouveau. Il s'agit de confirmer la condamnation, de la prononcer, et d'aviser des moyens de son exécution. Seul le procurateur a ce droit. On a déjà vu que Pilate, qui a sans doute vu clairement que Jésus était innocent, se

trouve coincé dans une situation politique. Il recule, il se dérobe. Jésus est abandonné par la conscience de son juge.

Devant Hérode

Luc seul y fait allusion, et note qu'Hérode en est satisfait, espérant lui voir faire quelque miracle. Jésus transformé en numéro de cirque.. Hérode, c'est le symbole parfait du jouisseur qui s'ennuie. On revêt Jésus de la robe écarlate : un jouet aux mains d'un noceur...

Devant la foule

La stylisation du récit de Marc en fait une sorte de jugement par la foule : choix par acclamations ou huées. La foule prendra aussi sa part de responsabilité dans la mort de Jésus. C'est une foule bien "de ce monde" et de l'esprit de son Prince, avec les enthousiasmes et les revirements attachés à toutes les foules.

Jésus est abandonné par son peuple, par les Galiléens aussi, ceux qui avaient été guéris, qui avaient mangé les petits pains et les poissons : "Nous choisissons Barrabas".

Pilate, mal vu de la foule, et voulant la satisfaire, délivra ce dernier, et livra Jésus pour être crucifié.

Le couronnement d'épines

Le nouveau cadre chronologique d'Annie Jaubert permet de le situer aussitôt après l'interrogatoire de Pilate (jeudi). La valetaille du Grand Prêtre insultait hier le "prophète", aujourd'hui les soldats se moquent du "roi des Juifs". Ils en font le roi d'un carnaval cruel, mais leurs moqueries semblent moins chargées de haine que les insultes des valets. Voici le roi de ces Juifs méprisés, de cette poignée d'empoisonneurs..

La flagellation

Elle précédait toujours la crucifixion, non d'ailleurs pour augmenter sa souffrance, mais au contraire pour la diminuer. Pour un corps intact, la suspension à la croix pouvait durer fort longtemps, car la mort ne venait que par épuisement. La flagellation brisait la chair, faisait couler le sang, et rendait la mort plus rapide.

Le Chemin de Croix

Ils le conduisirent hors les murs, coutume juive et romaine pour les exécutions. Les condamnés portaient eux-mêmes la lourde poutre transversale et l'écrêteau portant le motif de la condamnation.

Un point de détail, la formule méprisante "Roi des Juifs" et non "Roi d'Israël" : Pilate prend sa revanche de la contrainte qu'il a subie.

Le crucifiement

On arrive au Golgotha. On voulut lui donner le vin mêlé de myrrhe, coutume juive destinée à estomper la souffrance. "Il n'en prit pas": il a accepté une autre coupe, celle de Gethsémani. "Puis ils le crucifièrent, c'était la troisième heure (neuf heures du matin)". La note est d'un laconisme extrême. Aucun mot ne veut évoquer une pitié trop humaine. Ce drame se joue sur un autre plan.

Dans la mesure où la croix n'est plus pour nous que le crucifix, il est bon de rappeler la réalité antique.

Les pieux verticaux sont munis en leur milieu d'une grossière saillie destinée à soutenir un poids qui autrement déchirerait les mains clouées. Dépouillés de tout vêtement, les condamnés sont étendus sur la poutre où on leur cloue les mains. Ils sont hissés en place. On cloue enfin les pieds, de deux clous. Réduit à cet état, exposé dans la douleur à tous les regards, le crucifié attend la mort de longues heures, distendu, pris de crampes, suffoquant et torturé de soif. Un décret d'Hadrien a confirmé que les soldats avaient le droit de se partager les vêtements (une sorte de pourboire), mais au-delà du fait divers c'est le rappel par Marc du psaume 22 ("Ils se partagent.. etc.") Deux brigands ont été crucifiés avec Jésus, à sa droite et à sa gauche, places demandées pour Jacques et Jean par la mère des fils de Zébédée.

La raillerie

Trois groupes de railleurs : les passants, les prêtres et les scribes, et même, ce qui montre bien la totale, l'inhumaine solitude de Jésus, ses compagnons de supplice.

Tous ceux qui le craignaient s'approchent, maintenant qu'il ne peut plus bouger. C'est une marée de méchanceté : "Sauve-toi toi-même !", ce qui renvoie nettement à la prétention messianique et prouve l'importance de la parole sur le Temple.

"Les grands prêtres se gaussaient entre eux", leur dignité leur interdit de s'adresser directement au supplicié. "Il en a sauvé d'autres" : leur haine date d'avant l'arrivée à Jérusalem, ils font allusion aux miracles. La prétention messianique reste au centre de la raillerie : "Descend, que nous croyions.." Ils demandent encore un signe.

La mort de Jésus

A partir de la sixième heure, l'obscurité se fit jusqu'à la neuvième heure. Il faut penser ici à Amos : "En ce jour-là - oracle du Seigneur Yahvé - je ferai coucher le soleil en plein midi, je couvrirai la terre de ténèbres en plein jour, je changerai vos fêtes en deuil.. Je ferai de ce deuil un deuil de fils unique".

On doit d'autant plus y penser que peu après est décrite la chute du sanctuaire : "Le rideau se déchira en deux du haut en bas". Ce signe confirme la parole sur la destruction du Temple. Il laisse prévoir l'érection d'un nouveau Temple. Mais ceci ne trouble pas les spectateurs.

A la neuvième heure, Jésus crie : "Eloï, Eloï, lamma sabactani !", ce qui signifie : "Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?" C'est le vers initial du psaume 21, prière continuée muettement jusqu'à l'espoir réalisé à la fin du psaume.

Quiproquo : "Voilà qu'il appelle Elie !" Dans la tradition juive, Elie est le sauveur des cas désespérés. Hoqueries encore..

Les signes attendus ne sont pas donnés, mais il y a un signe souligné à sa manière par Jean, ce "grand cri" du crucifié qui meurt aussitôt après, ce cri qui provoque la stupéfaction du centurion : "Vraiment, cet homme était bien le fils de Dieu". Il a vu mourir nombre de crucifiés, et vérifier leur mort fait partie de sa mission (Pilate l'appellera pour son rapport avant d'accorder le corps à Joseph). Le centurion sait bien qu'un crucifié peut

agoniser deux jours entiers, voire davantage. Il sait aussi qu'il meurt épuisé, étouffé, dans un râle peu audible. L'extension des bras et le tassement du corps tendaient la cage thoracique, diminuant ainsi la capacité respiratoire, si bien que le supplicié doit faire un horrible effort pour remonter respirer, aussi longtemps que la crampe tétanique ne lui broie pas la poitrine. D'où l'étonnement du centurion, et comme son respect, devant cet homme qui meurt comme librement, à son heure, "dans un cri". Luc : "Père, entre tes mains je remets mon esprit". Jean : "Tout est accompli. Il baissa la tête et rendit l'esprit".

Les Galiléennes au Calvaire : Marie de magdala, Marie mère de Joset, et Salomé :

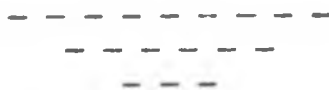
Voici les femmes qui entrent en action, ou plutôt il y a longtemps qu'elles suivaient Jésus et le servaient en Galilée. Cette brève notation éclaire les lacunes de l'Évangile, mais à ce moment de l'ensevelissement voici qu'on a besoin d'elles, ce qui explique leur retour au tombeau, pour oindre le corps le dimanche matin.

Marc n'en a jamais parlé, parce que le témoignage des femmes est irrecevable en droit juif. D'ailleurs il y avait les disciples. Mais cette fois il n'a plus qu'elles à mentionner, et il faut qu'il y soit contraint, car leur présence au calvaire souligne cruellement l'absence des disciples, depuis chefs des églises. Sans doute courraient-elles moins de danger : quantité négligeable. Il n'empêche..

Il faut à Joseph d'Arimatee un certain courage comme membre notable du conseil pour aller réclamer le corps de Jésus à Pilate. Cet ensevelissement à la sauvette la veille du sabbat a évité à Jésus la fosse commune des condamnés.

Où était allée Salomé ? raconter à Pierre l'affreuse journée ? le dernier verset du vendredi ne le raconte plus, et se termine, avant le retour pour le début du sabbat, par ce double regard fixé sur un tombeau inconnu : "Or Marie la Magdaléenne et Marie mère de Joset regardaient où il était mis".

Le grand repos sabbatique tomba sur Jérusalem surpeuplée, et le même grand silence tombe sur les Évangiles avec la nuit venue.



INDEX ALPHABÉTIQUE

des noms de lieux et de personnes,
DES ÉVÉNEMENTS ET DES RÉFÉRENCES

Abi-Shémou	5	Assyriens	47
Abou-Gosh	67	Athéna Nikè (temple d')	7
Abraham 23-26-44-47-53-54-	61	Athènes	7-96
Abraham (église Saint-)	53	Attique	95
Absalon (tombeau d')	26	Auguste (temple d')	47
Achab	47-73	Ave Maria	65
Acre (St Jean d')	88	Azem (palais)	12
Acropole (d'Athènes)	7-96		
- (de Sébaste)	47		
Actes des Apôtres			
10-33-54-63-69-70-	90	Baal	7-89
Adam (chapelle d')	29	Baalbek	7-8
Adiabène (Hélène d')	37	Bab Charki	10
Adonis	5	Bab el Gouanimeh	26
Affouleh	73-81	Bab el Silsileh	27
Agonie (basilique de l')	31	Bab Sitti Mariam	39
Ain ed Dirweh	54	Bacchus (temple de)	7
Akko (St Jean d'Acre)	88	Bahmdoun	6
Albanie	97	Baldar (col de)	6
Aley	6	Baptême de Jésus	20
Allenby (général)	72	Baudouin I	29
Alpes	2-97	Béatitudes (mont des)	83-85-86
Amchit	4	Bédouins	88
Amman	15-17	Beitin	44
Amos	47-89	Bekaa (plaine de la)	6
Amwas	68	Bergers (champ des)	55-56
Ananie	10	Béthanie	24-33-51
Anatolie	95	Béthel	44
André, apôtre	85	Bethléem	52-55-56
Anne, prophétesse	27	Bethphagé	24-51
Anne (sainte)	40	Beyrouth	2-3-4-6
Anne (église Sainte-)	39-40	Bézatha	39
Annonciation	73-75-76	Biblrique (école)	36
Antiliban	6-8	Blanc (mont)	97
Antiochus	23-27	Blancs (Pères)	39
Antonia (forteresse)	40-51	Bonaparte	70-88
Arche d'Alliance	44-67	Brebis (piscine des)	39
Argolide	96	Byblos	5-6-44
Ascension (chapelle de l')	26-33		
Assomptionnistes (Pères)	30		

Caïphe (palais de)	30-31
Calvaire (chapelle du)	29-30-43-58
Camyre	95
Canaan (pays de)	17-18-19-94
Candace (reine)	54
Cantique des Cantiques	71-89
Capharnaüm	85-86
Caravansérail des Francs	88
Carioth	45
Carmel (mont)	73-89-90
Carmelensis (homo)	90
Castalie (source)	96
Cédron	24-26-30-31-32-36-37-59
Cénacle	26-30-40-63
Cène (Dernière)	63
Centurion (de Capharnaüm)	85
- Corneille	70-90
Cervin (mont)	97
Césarée	90
Chablais	97
Chaîne (porte de la)	27
Champ des bergers	55-56
Chemin de Croix	42-43
Chêne de Mambré	54
Chtaura	7
Compagnons de Jésus	79
Constantin	23
Corfou	96-97
Corinthe	7-96
Corneille (centurion)	70-90
C.P.M.	82
Croisés	5-23-29-39-40-90
Cyclades	95

Dabbouriyeh	81
Damas	8 à 13
- (porte de)	25-59
Dames de Lazareth	77
Dassia	96-97
David	23-26-53-67-72
- (cité de)	31
- (tombeau de)	27-63
Déborah	81

Délos	95
Delphes	8-29-96
Deutéronome	17-18-21
Djérash	14
Dôme de la Roche	26
Dominicains (Pères)	36
Dominus flevit (église)	34-35
Dorée (porte)	32
Dormition (église de la)	26-61
Droite (rue)	10

Ebal (mont)	47
Ecole archéologique	36
Ecole biblique	36
Ein Karem	64
El Birah	44
Eleusis	96
Elie (prophète)	20-89
Elisabeth	64-65
Elisée	20-22
El Khalil	52-53
El Qubeibeh	68
Embaumement (pierre de 1 ^o)	28
Emmaüs	68
Enée (paralytique)	69
Ephraïm	48-49
Epire	97
Equipes Notre-Dame	89
Erechthéion	7-96
Esculape	39
Esdrelon (plaine d')	72-73
Eshkol	52
Esséniens	19
Etam (sources d')	52
Etienne (saint)	36
- (basilique Saint-)	36
- (porte Saint-)	32-38-39-41-59
Ezéchias	31
Ezéchiël	29

Famille (Sainte-)	74-75-77
Flagellation (église de la)	50
Flavius Josèphe	81
Foucauld (Père de)	76
Francoiscains (Pères)	34-35-36-64-75-76-81-82
François d'Assise (saint)	23
Franco (caravansérail des)	86

Hélène (sainte)	29
- d'Adiabène	37
Heptapèghon	86
Hermon (mont)	13
Hérode Agrippa	23
Hérode le Grand	23
- (porte d')	25-26-28-41-59
Holocauste (chambre de l')	63
Homère	95
Homo Carmelensis	90
Hymette (mont)	95-96

Gabriel (ange)	26-73
- (église Saint-)	77
Galilée	73 à 90
Garizim (mont)	45-47-48
Gauthier (Père)	76-79
Gebal	5
Gédéon	81
Géhenne	26-61
Genèse	54
Genève	98
Génézareth	83
Georges (cathédrale Saint-)	36
Géranésiens	85
Gethsémani	24-26-31-32-37-38-59
Gihon (fontaine de)	31
Godefroy de Bouillon	23-29
Golgotha	29-30-43-58
Grèce	95-96-97
Guinossar	83-86-87-88

Iaumée	53
Ignace de Loyola (saint)	23-33
Invention de la Sainte Croix	29
Ionienne (mer, îles)	96
Ipsos	96-97
Isaac	53
Isaïe	20-54-89
Israël (état d')	59 à 91
- (rois d')	47
Italie	97
Itéa	96

Haceldama	26
Hadéra	71-90
Hadjla (gué de)	20
Hadrien (arc d')	43
- (forum d')	30
Haffa	89
Hakim (Mgr)	78-79
Hakkim (sultan)	29
Hammana	6
Haram el Khalil	53
Haram esh Sherif	26
Haram Ramat el Khalil	54
Harissa	4
Hébron	52-53

Jacob	20-44-46-47
- (puits de)	45-46
Jacques (saint)	81
- (tombeau de Saint-)	26
Jaffa	69-70
Jaïre	85
Jardin des Oliviers	31
Jazzar (mosquée de)	88
Jbaïl	5-6
Jean d'Acre (Saint-)	88
Jean-Baptiste (saint)	12-20-21-27-47-64
Jean-Baptiste (église Saint-)	64
Jean-Evangéliste (saint)	28-31-39-46-49-51-81
Jéhu	72
Jérémie	27-82-89
Jéricho	17-18-21-22
Jéroboam	47

Jérusalem	23 à 64	- 67
Joachim (saint)		40
Jonathan		08
Joppé		69
Jordanie	14 à 59	- 72
Josaphat (vallée de)		26
Joseph (patriarche)	46	- 47
Joseph (saint)	73 -75	- 77
Joseph d'Armathie		29
Josué	19 - 20	- 21
Josias		72
Jouniyé	4 -5-6	
Jourdain	18-19-20	- 83
Juda (désert de)	18-21-22-34	
- (rois de)		36
- (royaume de)		47
Judas		45
Judas-macchabée	23 - 88	
Judée	23 à 67	
- (Haute-)	44 - 45	
Juges (livre des)		82
Justinien		23
Jupiter Héliopolitain		7

Kairouan		6
Kamyros		95
Khaldé		2
Kibboutz - Kibboutzim	06-87	- 90
Kléber		70
Ksara		0

Lagrange (P.), O.P.		36
Lamartine		6
Lamentations (mur des)	27 - 59	
Latroun		68
Lazare		51
Léman (lac)		98
Lévi (Mathieu dit)	99- 22-32-82-05	
Lia		53
Liban (état)	2 à 8	
- (monts du)	6 - 13	
- (Notre Dame du)		5

Lincos		95
Litani (fleuve)		6
Lithostrotos		40
Lod		69-94
Lot		61
Louis (saint)		75
Luc (évangéliste)		81
	21-23-31-33-44-64-65-68-73-77	
Lycabette		96
Lydda		69 - 70

Macronissi		95
Madaba	17 - 18	
- (mosaïques de)		63
Magdala	83 - 88	
Magnificat		65
Mahomet		26
Makpélah		53
Mambré		54
Mandelbaum (porte)		59
Marc (évangéliste)	23 - 73	
Marie (Vierge), mère de Dieu		
	40-43-59-73- 77	
- (fontaine de la)		77
- (maison de la)		75
- (repos de la)		29
- (tombeau de la)		31
Marie, soeur de Lazare		51
Marie de Magdala		83
Marie des Grâces (église Sainte-)	63	
Marthe, soeur de Lazare		51
Martyrs (forêt des)		67
Mathieu (évangéliste)	22-32-82-85-	
		99
Maughrebins (porte des)	40 - 59	
Maximos IV		78
Méamni		72
Mea Shearim	01 - 67	
Médeirej		6
Mégare		96
Meghido	72 - 73	
Melchisédech		23
Ner Morte	18-19-22-34-67-	83
Niami		72

Milan	2	Nékaou, pharaon	72
Noab (monts de)	17-22-34-51	Nombres (livre des)	52
Moça	68	Nord (royaume du)	47
Moïse	17-18	Notre Dame (Equipés)	89
Mont des Béatitudes	83-85-86	- - (fontaine de)	64
- Blanc	97	- - du Liban	5
- Carmel	73-89-90	- - de Sion	40-43
- Cervin	97		
- Ebal	47		
- Garizim	45-47-48		
- Hermon	13		
- Hymette	95-96	Oberland	97
- Nébo	17-18-19-22	Ochozias	72
- Moriah	26	Oliviers (jardin des)	31
- des Oliviers	24-26-33-34-35-37-40-42-61	- (mont des)	24-26-33-34-35-37-40-42-61
- Ophel	26	Omar	23
- Parnasse	96	Ommeyades (mosquée des)	12
- Pentélique	95	Omri	47
- de la Quarantaine	22	Onction (pierre de 1')	28
- Rose	97	Ophel (mont)	26
- du Scandale	26	Origène	90
- Scopus	26	Orly	I - 98
- Sion	26-27-61-63	Oronte	6
- de la Tentation	22	Osée	47
- Thabor	73-75-81-82-83	Otages	13-14
Montagne (sermon sur la)	83		
Montenegro	97		
Montreux	98		
Moriah (mont)	26	Pâque	57
Morte (mer)	18-19-22-34-67-83	Parnasse (mont)	96
Multiplication des pains	88	Parthénon	96
Mur des Lamentations	27-59	Pater (sanctuaire du)	34
Muses (colline des)	96	Paul (saint)	5-10-11-88-90
		Paul VI	72-79
		Pêche miraculeuse	85
		Pentecôte	63
		Pentélique (mont)	95
		Perses	75
		Phédriades (roches)	96
		Philippe, diacre	54
		Pierre (saint)	30-31-69-70-81-82-85-86-90
		- (Saint-), couvent	70
		- en Gallicante (Saint-)	30
		Pilate	43
		Pinacle du Temple	26
		Piscine probatique	39
Naaman	20		
Nabuchodonosor	23		
Nahr el Kelb	4		
Naïm	81		
Naour	18		
Naplouse	47-48		
Nathanya	90-94		
Nativité (basilique de la)	55		
Nazareth	73 à 81		
- (Dames de)	77		
Nébo (mont)	17-18-19-22		

Plaka	96	Samaritaine	46
Po	97	Samaritains	47-48
Ponce-Pilate	43	Samuel	44
Pompée	23	- (livre de)	82
Présentation de Jésus au Temp.	27	Sarah	53-54
Primauté de Pierre	86	Saron (plaine de)	71-72
Probatique (piscine)	39	Saronique (golfe)	96
Propylées (d'Athènes)	8	Saul de Tarse	5-10-11-88-90
- (de Baalbek)	7	Scandale (mont du)	26
Psichari (Henriette)	4	Scopus (mont)	26
		Sébaste	47
		Sébastiah	47
		Sénez (P.), S.J.	77-78
		Sennachérib	23
		Sépulcre (Saint-)	
Qiryat-Arba	53		28-29-30-34-40-43-58-59
Quarantaine (mont de la)	22	Sermon sur la montagne	83
Quoubbet es Sakra	26	Sichar	46
Qumrân	19	Sichem	45-46-47
		Sicile	35
		Silo	44
Rahab (prostituée)	21	Siloé (fontaine de)	31
Rameaux (procession des)	51	- (village de)	26-31-42-51
Rébecca	53	Siméon (vieillard)	27
Renan (Ernest)	4	Simon le lépreux	51
Rhodes	95	- le tanneur	70
Richard Coeur de Lion	88	Simon-Pierre	
Roboam	53		30-31-69-70-81-82-85-86-90
Roche (Dôme de la)	26	Singil	44
Rois (Livre des)	89	Sion (notre Dame de)	40-43
- (tombeaux des)	36	- (mont)	26-27- 61-63
Rose (mont)	97	Sofar	6
		Sounion (cap)	95
		Sporades (îles)	95
		Sulamite	71
		Sumériens	72
Sacrée (plaine)	96	Synagogue (de Capahrnaüm)	85-86
- (voie)	96	- (de Nazareth)	77
Saint-Gilles (Raymond de)	44	Syrie	8 à 14
Saint-Sépulcre			
	28-29-30-34-40-43-58-59		
Sainte Croix (invention de la)	29		
- - (monastère de la)	61		
Saladin	12-23-88	Tabgha	86-88
Salamine	96	Tabitha (couturière)	70
Salomon	23-72	Talyibé	48-49
- (portique de)	27	Teilhard de Chardin	30
- (vasques de)	52	Tel-Aviv	69-71-94
Sanarie (province)	54-73-82	Tell-es-Sultan	22
- (ville)	47		

Tempête apaisée	85	Valais	97
Temple (de Jérusalem)		Véronique (sainte)	43
	24-26-27-32-40-59-61	Via Crucis)	26-30-39-
Temple (du Livre)	61	Via Dolorosa)	40-42-43-50- - 59
Tentation (mont de la)	22	Vinci (Léonard de)	63
Tentations	7-12-47-53	Visitation	64-65
Terre promise	18-94	- (sanctuaire de la)	65
Thabor (mont)	73-75-81-82-83		
Théodose, empereur	23		
(colonnade de)	12		
Tibériade	83-84-86-88		
- (lac de)	82-83-85-86-87	Yafo	69
Titus, empereur	23	Yougoslaves (pèlerins)	22
Trahison de Saint Pierre	30-31	Yugoslavie	97
Transfiguration	81-82	Yzréel (plaine d')	72
Tremblements de terre (prière pour obtenir les)	45-46		
Turquie	95		
Tyropéon	26-30-31		
		Zacharie	20-26-27-64-65
		- (tombeau de)	26
		Zachée	21

